

UNIVERSAL
LIBRARY

OU_216260

UNIVERSAL
LIBRARY

OSMANIA UNIVERSITY LIBRARY

Call No. 841.91

Accession No. G. 12682

Author ^{B745} Bosajul, Alain

Title Sainl, John Perse. 1949

This book should be returned on or before the date
last marked below.

SAINT-JOHN PERSE

QUELQUES OUVRAGES D'ALAIN BOSQUET

POÉSIE :

Quel royaume oublié ? Editions du Mercure de France, 1955.

Premier Testament. Editions de la Nouvelle Revue Française, 1957.
Prix Sainte-Beuve.

Deuxième Testament. Editions de la Nouvelle Revue Française, 1960.
Prix Max Jacob.

ROMAN :

La grande éclipse. Editions de la Nouvelle Revue Française, 1952.

Ni singe ni dieu. La Table Ronde, 1953.

Le mécréant. La Table Ronde, 1960.

ESSAI :

Anthologie de la poésie américaine. Librairie Stock, 1956.

Emily Dickinson. Pierre Seghers, 1956.

Pierre Emmanuel. Pierre Seghers, 1960.

Trente-cinq jeunes poètes américains. Editions de la Nouvelle Revue Française, 1960.

**TOUS DROITS DE REPRODUCTION, D'ADAPTATION ET DE
TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS PAYS.**

PIERRE SEGHERS, ÉDITEUR.

IMPRIMÉ EN FRANCE

POÈTES
d'AUJOURD'HUI

35

SAINT-JOHN PERSE

Présentation par ALAIN BOSQUET

*Choix de textes, bibliographie, dessins, portraits,
fac-similés.*

Edition revue et augmentée

PS
EDITIONS PIERRE SEIGNES
PS



A Washington, Woodley Road (Dessin de Pietro Lazzari) (1949).

SAINT-JOHN PERSE

par

ALAIN BOSQUET

A Marcel Arland

1. - L'OEUVRE

DE LA GRANDEUR EN POESIE

LES catastrophes successives, les faillites plus ou moins retentissantes des valeurs traditionnelles et traditionnellement opposées à la poésie, — considérée *a priori* comme un luxe hérétique — les chocs qu'a subis l'esprit humain dans ses fondations séculaires, tous les changements, enfin, qui font de ce milieu de siècle l'époque par excellence où l'on évite les solutions, semblent avoir servi la poésie. Qui désespère, qui doute, qui abdique et craint sa liberté, celui-là est prêt à succomber à la poésie. On a vu un romancier aussi convaincu de réalisme, aussi sûr de lui-même et des vertus de la prose que Sinclair Lewis finir sa vie en écrivant des poèmes ésotériques. On a vu Einstein, alarmé de ses propres découvertes, dénoncer la science échappée des mains de l'homme et appeler au secours l'art et la poésie, ces raisons supérieures à la raison mathématique. On a vu un penseur, E. M. Cioran, condamner la phi-

losophie et, faisant table rase, de tout et de soi-même, ne reconnaître quelque mérite qu'à la poésie, qui ne veut rien et ne peut rien.

L'aveu d'impuissance se solde ainsi par un recours — faute de mieux — à la poésie : en sa compagnie on se sent de tous les siècles, donc à l'abri du sien. Est-ce là un prestige de mauvais aloi ? Ne faut-il pas y voir au contraire un retour encore inconscient vers la vitalité intellectuelle à son état le moins dégradé, une tendance à se détourner des valeurs tenues pour durables et utiles, au profit d'une activité gratuite, et prestigieuse justement parce qu'elle est gratuite, cependant que tout ce qui *sert* ou *rapporte* devient de plus en plus funeste. Profitant des dissensions qui s'opèrent à l'intérieur de l'homme remis en question, la poésie apparaît chaque fois que ce dernier fait appel aux pouvoirs situés au-delà des limites de son entendement. Elle s'affirme alors, comme un défi permanent, mais non pas un défi à l'encontre de quoi que ce soit : un défi souverain.

Elle ne se veut plus une écriture (Lamartine), un objet (Hérédia), une éprouvette à trouvailles (Desnos). Elle refuse autant le thème que la description : elle ne se veut rien moins qu'une re-crédation de l'univers ; elle y remplace tout ce à quoi elle s'oppose, mais l'intègre en elle-même, se le concilie, le revalorise. Elle est faite d'intelligence et de mathématique, donc essentiellement de fulgurations méditées, servies par un métier exigeant et précis où deux syllabes, deux lettres ne sont jamais interchangeables. Ses mystères, ses magies et ses images prennent l'aspect d'expériences scientifiques, les catalyses verbales rejoignant les catalyses de laboratoire. D'une portée morale ou philosophique, elle

constitue sinon une manière de penser, du moins une manière de sentir et de capter. Habitée du doute, elle se réserve le retour sur elle-même, assez sûre de soi pour éprouver sa grandeur et sa précarité, son altitude et son abîme. Synthétique, elle n'est que si elle se veut une expérience totale, fruit de l'instinct et du calcul, du génie et de l'application. Mais si elle résume et amplifie mille sensations, elle ne doit en fin de compte que s'occuper d'elle-même, se servant de tout, ne servant rien ni personne.

On a tôt fait de lui découvrir trois éléments distincts : 1) la sensation indéfinissable de beauté, signe d'un *équilibre* et d'un confort *attendus* ; 2) la musique ; 3) la surprise, née d'une confrontation de mots rarement rapprochés, d'une innovation rythmique heureuse, ou d'un *accord* résolu par la rencontre inattendue de ces deux phénomènes formant image.

On a tôt fait aussi d'exiger du grand poète : 1) la perfection formelle dans l'expression : la prosodie régulière (Mallarmé), le verset (Claudel) ou l'avalanche d'images (Maïakovski) ; 2) une rigueur et une permanence sans compromis dans la pensée créatrice. A la fois philosophe et savant — mais philosophe ébloui qui n'a pas besoin de démonstration, et savant sans cyclotron — il doit fournir une réponse intime — non point circonstanciée, non point technique — aux angoisses éternelles de l'homme. Recréant et repensant le monde, il le récrit selon un mode personnel ; 3) un domaine propre — et non seulement littéraire — où il est inattaquable, quelqu'argument qu'on puisse employer contre lui. Le « grand poète » peut prendre une position sociale, asociale ou anti-sociale (dans la cité, en dehors d'elle

ou contre elle) ; il apparaît toujours comme un exemple et un symbole. Villon a laissé une image du siècle vu à travers le remords ; Baudelaire symbolise la souffrance dans l'insatisfaction, Rimbaud la révolte, Mallarmé le mépris dans une recherche exacerbée de perfection intellectuelle qui sera portée jusqu'aux limites du doute et de l'abdication. Au *xx*^e siècle, Valéry, Benn, Lorca, Pessoa, Kavafis, Maïakovski, — en dehors de toute contingence et de toute position doctrinale, sur le seul plan poétique de la condition humaine — ont témoigné ainsi d'une attitude exemplaire ; 4) l'interdépendance de 2 et de 3. Il ne faut pas, en effet, que la poésie serve à justifier une position sociale, ni que cette dernière excuse la poésie. Les preuves par la poésie et les arguments en faveur d'elle sont mortels. Chez le grand poète, un équilibre naturel s'établit entre ce qu'il écrit et ce qu'il est. Tout se passe comme si le poème *était* le poète, et qu'ensemble ils poursuivaient une seule carrière indissociable. Ainsi Rimbaud devient littéralement le « Bateau ivre » et Villon un pendu de sa ballade. A ce niveau, la forme est si parfaite qu'elle semble la seule possible, absolument nécessaire et indiscutablement essentielle. Les mêmes impératifs régissent le mystère poétique, qui est *mûr*, c'est-à-dire à la fois impénétrable et juste ; nouveau, et à ce point communicable qu'on y succombe tout de suite, conscient de son pouvoir et de l'inutilité qu'il y aurait à le vouloir analyser. La fusion de la forme et du mystère est cependant si complète qu'il n'y a ni prépondérance de la première sur le second (comme chez Péguy), ni dictature de celui-ci (comme chez les Surréalistes). La poésie acquiert ainsi un accent de vérité métaphysique et cosmique, bien au-dessus de sa perfection verbale et rythmique. Elle apparaît comme à la fois

belle et *vraie* à tout esprit humain sensible ; car le grand poète a toujours raison par *la vérité à froid du beau*.

Federico Garcia Lorca a accepté dès le début de sa carrière un rôle de héros et de symbole national. Poète, jusqu'à l'extrême conséquence, de la fidélité à un sol, il fait figure d'un nouveau Don Quichotte, mais revenu des aventures, imprégné jusqu'à la moëlle d'un sang cruel, d'une volupté parfois fanfaronne, d'une mort avec qui il part chaque jour en voyage de noces. Classique mais illogique, traditionnel mais fantasque, il est comme le génie d'un pays concentré en un seul être — insouciant, extrême, contradictoire. Il n'est, à trente ans, plus guère que sa propre légende, comme Cervantès n'était, aux yeux des paysans de la Manche, plus guère qu'une invention du chevalier à la triste figure. Désincarné, il est naturel qu'il disparaisse dès les premières luttes fratricides : c'eût été une injure pour l'Espagne qui s'immolait de ne pas sacrifier son premier poète.

Le cas de Vladimir Maïkovski n'est pas sans quelque analogie avec celui de Lorca. Comme lui rebelle, et tout de flamme, il projette les mille forces désordonnées d'un jeune génie porté, par haine même du conformisme, jusqu'au point de sublimation où l'image à l'état brut institue ses propres règles en plein chaos. Il crie, s'insurge et voudrait tout détruire. C'est lui qui mène la Révolution, comme une chienne en laisse. Et voici qu'elle grandit, le rattrape, le dépasse. Elle se sert de lui et c'est elle à présent qui l'entraîne. Il connaît la victoire. Il a donc eu raison ? La sagesse et l'organisation, au delà d'un triomphe qu'il ne prévoyait pas, lui deviennent intolérables. Il languit, balbutie, et meurt de son succès, incapable de nouvelles iconoclasties.

Avec Gottfried Benn, on se retrouve sur un plan intellectuel moins généreux mais plus élevé. Parti en guerre contre la sentimentalité, considérant, en médecin, que l'homme est non seulement un mélange peu recommandable de chair avariée, d'os tordus et de sucres nauséabonds, mais que la poésie est, elle aussi, une sécrétion dont il n'y a pas lieu de se louer, il entendrait y remédier radicalement. Le docteur Benn, dont le seul thème est la précarité humaine, veut que ses semblables prennent conscience de l'accident métaphysique, voire de l'erreur, qu'ils constituent. Chirurgien implacable, plongé dans la matière de l'animal Homme, mais refusant avec obstination de s'en dégager, il ampute les mortels de leurs rêves purulents, et considère la poésie comme un appendice qu'il faudrait trancher sans merci.

Obsédé de perfection, et saisi d'un bizarre pirandellisme, Fernando Pessoa s'est véritablement sectionné en quatre, aussitôt qu'il se fut découvert quatre façons de penser, de vivre ou d'écrire. Dès lors, il a signé ses œuvres de son nom ou de ceux d'Alberto Caeiro, Ricardo Reis et Alvaro de Campos, et il a vécu quatre vies indépendantes, soucieux de fidélité à ses quatre sensibilités. Cette continuelle désincarnation, et ces réincarnations, où il improvisait des dialogues entre deux de ses « moi » pour les surprendre chacun dans la discussion de ses deux autres « moi », cette amputation perpétuelle et cette multiplication ne pouvaient pas durer. Fernando Pessoa a succombé de se vouloir tout ensemble le savant, le microscope et le bacille observé.

Dans un souci de netteté intellectuelle assez semblable à celui de Pessoa, Constandinos Kavafis s'est tenu en marge de son époque, mais en s'exposant à l'un des carrefours de

l'histoire le plus balayé de courants d'air. Vivant à Alexandrie, insatisfait de la décadence où était tombé le grec moderne, mais ne voulant pas revenir au grec ancien, il s'est créé une langue à lui qui conciliait la flexibilité du premier avec la rigueur du second. Poète de l'antiquité mêlée au *xx^e* siècle, homme moderne et qui chantait le Parthénon, ou bien artiste antique contemplant à distance la patrie d'Ypsilanti, il s'est fait, pour la civilisation méditerranéenne, le lieu de rencontre idéal et la commune mesure entre le passé et le présent.

L'obstination à vouloir s'abstraire de soi-même, à créer entre soi et soi la plus grande distance possible, on la retrouve, mûrie à l'extrême, chez Paul Valéry. Exemple pour lui est l'attitude de Léonard de Vinci, qui n'achève jamais une œuvre que malgré lui, méthode par excellence de l'amatteur suprême et de l'investigateur. A la poésie, moyen de connaissance, à la poésie, lent et long cheminement d'une pensée, gymnastique et cure de lucidité, il ne demande que de l'éclairer, intellectuellement poète malgré lui, et qui se cherche. La poésie est ainsi réduite au rôle à la fois le plus humble et le plus élevé : celui d'une prospection qu'on finit par abandonner et qui, si elle éclot en œuvre d'art, ne le peut que grâce à des vertus sans « charmes » étrangères à la poésie.

Ainsi, parmi les grands poètes de ce siècle, l'un incarne son peuple au point de se dissoudre en lui (Lorca) ; l'autre, tout ébullition, se confond avec la plus grande révolution des temps modernes (Maïakovski) ; un troisième descend dans les bas-fonds pour y cultiver, parmi d'autres moisissures, une poésie impitoyable comme une opération chirurgicale

(Benn) ; un quatrième se compartimente et se multiplie, bigame et polygame de soi-même, Narcisse que se renvoient quatre miroirs sous forme de quatre Narcisses nouveaux (Pessoa) ; un cinquième immobilise le temps et l'espace, se fixe en un point idéal et s'invente une langue à mi-chemin du révolu et du prévu, des langues mortes et des langues futures (Kavafis) ; un sixième s'analyse, se contredit, discute, se récuse, se dépasse, et découvre l'infini là-même où l'équation trouvée semble ne donner à l'*x* cherché qu'une valeur négligeable (Valéry).

Il manquait à cette compagnie un personnage hautain, toujours isolé, toujours absent, qui transmet aux hommes, d'une voix voilée et d'un geste à peine entrevu, un discours ample et sybillin, plein de terribles vigueurs et d'énigmes, de ces discours que seuls un orateur antique ou un Bossuet eussent pu prononcer et qui n'étaient faits que pour un auditoire princier. Cette poésie pour les hommes, rédigée à l'écart des hommes, cette épopée luxuriante, car elle ne se contente de rien moins que toute la planète, et abstraite, car elle s'adresse à ceux qui furent comme à ceux qui seront, cet obélisque à la gloire de l'humanité consubstantiée dans son verbe, cette stèle commémorant des batailles de syllabes et le passage de la Mer Rouge de tel suffixe superbe, ce message, enfin, de prophète, d'ermite et de suzerain qui gère, mieux que la sienne, l'immortalité même de ses gens de bien et de ses gens de peu, cette poésie-là est le propre — mais aliénée d'avance à tous les temps — de Saint-John Perse.

« ELOGES »
OU
LE POEME IGNORANT DE SA GENESE

LES œuvres successives de Saint-John Perse se distinguent par un rapprochement graduel et inéluctable entre, d'une part, le thème (les louanges à la vie d' « Eloges », l'expédition épique d' « Anabase », la solitude d' « Exil », le soulèvement des forces élémentaires de « Vents ») et, d'autre part, l'exercice même du langage et l'élaboration d'un art poétique. Dans « Eloges », le poète est absent : la poésie joue son rôle traditionnel, et le travail du poète n'intéresse pas la chose décrite. La poésie se contente de dégager l'émerveillement devant lequel elle s'incline ; elle se garde de se prolonger en elle-même ou de se définir. Dans « Anabase », le conquérant qui reconnaît les hauts lieux de pays inaccessibles contemple à de rares intervalles les migrations de syllabes et les déplacements de voyelles, les unes et les autres n'étant que les accessoires du paysage. Caravane majestueuse, où le poète suit le conquérant en

subalterne dont l'office est de prendre note et d'obéir ! On le consulte, en passant, sans attacher trop d'importance à son message : jamais il ne crée l'événement. A aucun moment « Anabase » n'est le poème du poème ni l'épopée de la création poétique. Ce divorce s'amenuise avec « Exil » ; là, au moment le plus poignant de son essor, le thème se ménage un retour sur lui-même et revient en quelque sorte se résorber dans la page écrite. Ce par quoi on écrit : les mots, le langage et leurs propres barrières, sert au thème de terrain d'atterrissage et de piste d'envol. Les amours du poète et de son poème, du mot et de ce qu'il signifie, de l'alphabet et de ce qu'il désigne deviennent flagrantes et fécondes. Dans « Vents », ces rencontres font place à une véritable cohabitation ; les vents soulèvent non seulement les terres, les hommes, les fleuves, les temps immémoriaux, ils s'insinuent aussi dans le langage ; le poème croît avec eux ; ils se portent l'un l'autre ; celui qui écrit a passé dans ce qui est écrit, et ce par quoi on écrit dans ce pour quoi on écrit, de sorte que le poème, ayant parlé de tout, parle enfin de lui-même.

D'emblée, les « Images à Crusoe », écrites en 1904 à l'âge de 17 ans, fixent le ton et l'altitude d'une œuvre qui ne s'en départira plus : on y est à jamais au niveau du discours sacré, entouré d'images qui, malgré la précision du détail, demeurent en dehors de l'espace et du temps. Aucune carte n'en indique le lieu, aucun calendrier l'accomplissement. D'emblée aussi, le poète a pour souci majeur d'ordonner — quelque dévorante que soit la forêt vierge qui le traque, quelque fallacieuses les lianes qui le tentent — son paysage, et d'y placer — êtres familiers, êtres disparus et êtres imagi-

naires — les personnages de son souvenir et de sa création. Souvenirs d'une enfance éblouie, hommage rendu aux accessoires d'un soi comblé, tels apparaissent ces instantanés du bonheur.

Crusoé, « remis entre les hommes », s'installe entre les cloches et le mur, se sentant devenu un étranger dans la ville :

... Graisses !

Odeur des hommes pressés, comme d'un abattoir fade !
Aigres corps des femmes sous les jupes !...

Repris par la vie urbaine, il a pourtant plus d'une raison de se réjouir, car la joie est la plus grande richesse qu'il ait rapportée de son périple :

... Joie ! ô joie déliée dans les hauteurs du ciel!...

Autour de ce prince d'une « Anabase » encore insoupçonnée et d'un exil à peine entrevu, les attributs du paysage exotique prennent leur place, objets d'une métamorphose qui en affirme à chaque instant le miracle :

... C'est la sueur des sèves en exil...

... La Ville par le fleuve coule à la mer comme un abcès...

... Le ciel qui se rapproche louangera la mer...

... Ce sont de grandes fleurs mouvantes en voyage...

Là se retrouvent la faune et la flore :

... C'est le soir sur ton Ile et à l'entour, ici et là...
... Tout est salé, tout est visqueux et lourd comme la
vie des plasmes...
... le fruit creux, sourd d'insectes, tombe dans l'eau
des criques...
... Sous les palétuviers... des poissons lents parmi la
boue...
... Entends claquer les bêtes creuses dans leurs co-
ques...

Crusoé, rentré de son ile avec le parasol de chèvre et
l'arc, a vainement mis en terre une graine précieuse ; il dia-
logue avec Vendredi, et puis avec un perroquet. L'exil lui est
fructueux et riche :

... D'un exil lumineux, et plus lointain déjà que l'orage
qui roule...
... Nourri du sel de votre solitude...

Il parcourt un livre, se recueille, attend que le Vent le
porte ailleurs :

... Alors, ouvrant le Livre... tu attendais l'instant du
départ, le lever du grand vent qui te descellerait d'un
coup...

Ainsi le solitaire prévoit sa propre « Anabase », mû déjà
par les « Vents » qui l'accroîtront et l'affirmeront, lui qui
est l'incarnation, tout ensemble, et de la joie de vivre et de
l'exil.

De trois ans postérieurs à « Images à Crusoe », les six poèmes qui composent « Pour fêter une enfance » reprennent le même thème. Plus sereins, ils chantent l'âme comblée : les éléments, la famille, les ancêtres grandis par la légende. « Une adolescence tropicale et seigneuriale » tel pourrait être le sous-titre de ces compositions. L'aristocratie terrienne y est présente à tout moment :

... les servantes de la mère, grandes filles luisantes...
... Je parle d'une haute condition, jadis, entre des hommes et leurs filles...
... de grandes bêtes taciturnes s'ennoblissaient...
... Je parle dans l'estime... J'ai fait ce songe, dans l'estime...
... Ma bonne était métisse et sentait le ricin...
... des hommes sains, vêtus de belle toile et casqués de sureau.

Cette enfance antillaise se passe au milieu de plantes, de bêtes prodigues et singulières, à tel point confondues dans la mémoire qu'elles en deviennent des fleurs carnivores et comme des animaux qui auraient pris racine, après maintes transmutations organiques :

... et l'eau encore était du soleil vert...
... la terre alors souhaita d'être plus sourde, et le ciel plus profond...
... O mes plus grandes fleurs voraces, parmi la feuille rouge, à dévorer tous mes plus beaux insectes verts !...
... les fleurs
s'achevaient en des cris de perruches...

Cette luxuriance s'adapte à l'homme, et l'homme a pris le pas sur elle sans qu'il y ait eu la moindre lutte. L'entente règne entre les palmiers et le colon, la plante et le planteur, ce dernier laissant à l'écorce et à la cascade leurs prérogatives locales. Aussi l'ordre patriarcal est-il un élément d'harmonie chez les multiples personnages de la plantation, les parents, les servantes, la petite sœur qui meurt, la bonne qui sent le ricin, le sorcier noir. « A droite on rentrait le café, à gauche le manioc », dit le poète. La vie du large pénètre le tableau de famille ; la haute demeure de bois donne sur l'île, l'île sur la mer, la mer sur le ciel, de sorte que le ciel est dans toutes les chambres, avec les rumeurs marines et les murmures des grandes personnes qui échangent de lointains souvenirs :

... Il y avait à quai de hauts navires...

... une mer plus crédule et hantée d'invisibles départs...

L'adolescent peut conclure :

— Sinon l'enfance, qu'y avait-il alors qu'il n'y a plus ?
Plaines ! Pentes ! Il y avait plus d'ordre. Et tout n'était que règnes et confins de lueurs...

Cette poésie du dehors ne s'enfermera plus ; elle sera toujours consciente de ses distances et de sa majesté, de ses migrations continuelles et de ses aises. « O ! j'ai lieu de louer ! » proclame le poète ; désormais sa poésie restera « noble et décente », une louange à la gloire d'actions éclatantes (Anabase), une louange de la solitude (Exil), une

louange des éléments déchainés générateurs de poésie (Vents).

Louer, approuver, acquiescer, vanter, consentir, admirer, communier, comprendre, tel est le propos majeur du poète dans les dix-huit poèmes qui composent la suite intitulée : « *Eloges* ». Les adjectifs « grand », « haut », « beau », « vivant », « bon », « calmé », « fort » se lient, par le truchement des verbes « aimer », « rire », « vanter », « jaillir », aux substantifs « joie », « facilité », « aisance », « promesse », « perfection », « loisir », « fête », « libation ». Ce sont là des tableaux d'une enfance devenue abstraite par le souvenir d'un enchantement, et l'enchantement a pris la forme plastique d'une attitude, d'un monologue, souvent d'un mystère que fixe le lointain rappel d'une musique, d'un objet, d'un secret de l'âme, — tous pacifiés, tous sereins, tous refusant de s'expliquer ni d'expliquer.

Voici, éthéré au possible, le Songeur, se berçant au songe de quelques ruses indéterminées, mais que ranime soudain l'odeur de viandes grillées. Voici l'homme en admiration devant sa plus belle conquête, et n'est-ce pas lui qui fut conquis ?

... J'ai aimé un cheval — qui était-ce ?

Voici l'enfant qui s'éveille, ivre d'un peuple d'images où défilent bêtes et plantes :

— Je m'éveille songeant... à des fleurs en paquets sous l'aisselle des feuilles.

Voici la même enfance se laissant aller sur la pente du jour et consciente déjà, dirait-on, du poème qui se forme en elle :

— Et l'enfance adorable du jour... descend à même ma chanson.

Cette félicité se contente de choses « dites de profil », où la lumière même supplée à toute intelligence :

... ô joie inexplicable sinon par la lumière !

L'enfant joue avec le mystère comme avec un jouet dont le mécanisme lui est connu ; ébloui, son éblouissement l'entretient comme une image d'Epinal :

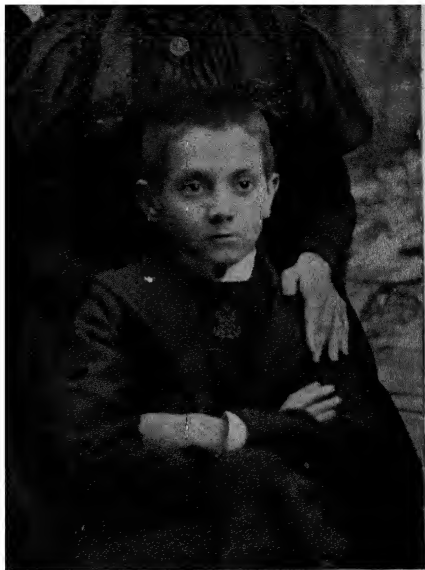
... ce poisson buissonneux hissé par-dessus bord pour amuser ma mère qui est jeune et qui bâille...

A peine un mouvement d'irritation ou une insolence passagère :

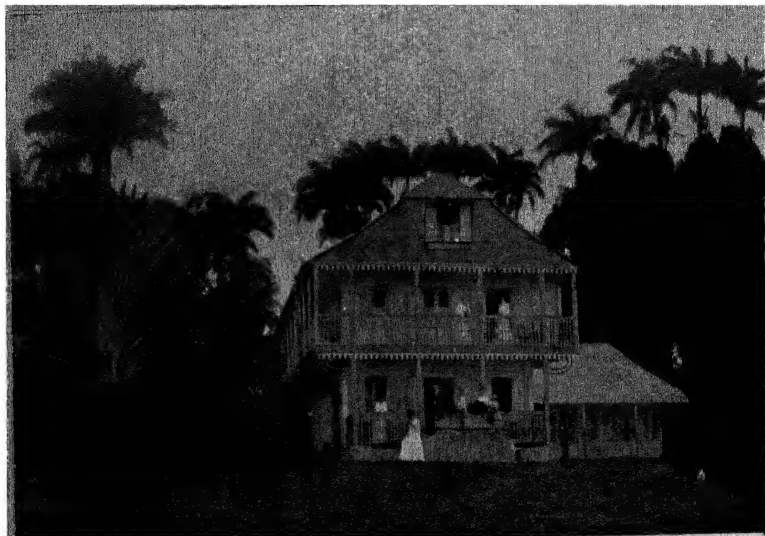
... Oh finissez ! Si vous parlez encore d'atterrir, j'aime mieux vous le dire, je me jeterai là sous vos yeux...

... La ville est jaune de rancune. Le soleil précipite dans les darses une querelle de tonnerres.

Tout n'est pas que palpable, audible et visible dans ce bonheur ; des présages, des pressentiments y peuplent l'intervalle entre les instants d'extase quotidienne ; des événe-



Marie-René Alexis Saint-Léger Léger,
à Saint-Léger-les-Feuilles (Guadeloupe).



« Habitation » du « Bois-Debout », sur la côte de Capesterre (Guadeloupe).



Saint-Léger Léger à 17 ans, à Bordeaux
(à l'âge où il écrivit les premiers poèmes d'*Éloges*).



Navigation équatoriale, dans l'Archipel Malais,
à l'époque où fut écrit *Amîtié du Prince* (1921).

ments s'y préparent à l'ombre, et des étrangers traversent le paysage, venant d'ailleurs, allant ailleurs :

... Silencieusement va la sève...

... O mes amis où êtes-vous que je ne connais pas ?

Après un dernier mouvement d'humeur :

... Quand vous aurez fini de me coiffer, j'aurai fini de vous haïr...

l'enfant reste seul, assis entre ses propres pensées, en communion parfaite avec les trois règnes, qu'il n'a aucune peine à concilier dans une seule pensée, naturellement panthéiste :

... A présent laissez-moi, je vais seul.

Je sortirai, car j'ai affaire : un insecte m'attend pour traiter...

... Ou bien j'ai une alliance avec les pierres veinées-bleu : et vous me laissez également, assis, dans l'amitié de mes genoux.

Ainsi se referme cet album où tout forme une synthèse d'une poignante harmonie : le cadre même de la famille et de la nature, une prise de conscience à la fois digne et profonde, une manière déjà experte d'apprivoiser le merveilleux et, par-dessus tout, le refus de tout excès, de toute colère, de toute révolte. Si l'on comprend bien cette poésie, son propos n'est toutefois pas de toucher aux larmes mais d'émouvoir par l'esprit, n'est pas d'écraser le lecteur mais de l'élever pas

à pas, si haut à son insu qu'il en doive perdre le souffle. Cette distance, ce mépris sont de bon aloi : l'écart n'est point ici pour le plaisir de l'inaccessible. Pas d'humilité donc, pas d'idole, pas de dieu ? Le poète s'incline seulement devant la poésie même, devant les forces préhensives et ce tout indéfinissable qui l'unit à ce qu'il fut, à ce qu'il est ou qu'il sera, à ce qu'il écrit ou qu'il écrira. Il n'est d'autre responsabilité, pour lui, que celle de l'accueil, que celle de l'interprétation, qui clarifie, purifie et loue.

« *Eloges* » constitue, sous forme d'éventail ou de polyp-tyque, une instance très haute de la poésie quotidienne. Celle-ci est faite de détails familiers, souvent fortuits, d'où jaillit le merveilleux ; elle est d'un climat réel ; elle n'a rien encore d'une aventure ni d'un arbitraire. Elle fera place, dans quatorze ans, à l'épopée plus sévère et plus ample, celle de l'homme d'action : « *Anabase* ». Celle-ci à son tour, dix-sept ans plus tard, sera suivie d'un drame de la rupture : « *Exil* ». Encore cinq ans, et une nouvelle épopée, celle de la planète, « *Vents* », conciliera à la fois les esquisses délicates d'« *Eloges* », l'exploration sans retour d'« *Anabase* », les cicatrices glorieuses d'« *Exil* », en un soulèvement sans fin auquel participeront, comme dans une croisade idéale ayant elle-même pour but, poète, poésie et cosmos.

A quoi tient la séduction de ces poèmes ? D'abord, au déroulement lent et serein du verset articulé, à sa procession à la fois nerveuse et sûre, où l'alexandrin voisine avec le décasyllabe, l'octosyllabe, l'hexasyllabe et le nonosyllabe découpé en trois groupes de trois syllabes :

... Alors on te baignait dans l'eau-de-feuilles-vertes (12),

et l'eau encore était du soleil vert (10) ; et les servantes de ta mère (8), grandes filles luisantes (6)...

... Je parle d'une haute condition (10), jadis, entre des hommes et leurs filles (10), et qui mâchaient de telle feuille (8)...

... Et aussitôt mes yeux tâchaient à peindre (10) un monde balancé entre des eaux brillantes (12), connaissent le mât lisse des fûts (9), la hune sous les feuilles (6), et les guis et les vergues (6), le hauban de lianes (6),

où trop longues, les fleurs (6)
s'achevaient en des cris de perruches (9)...

... Ceux qui sont vieux dans le pays (8) le plus tôt sont levés (6)

à pousser le volet et regarder le ciel (12), la mer qui change de couleur (8)

et les îles, disant : la journée sera belle (12) si l'on en juge par cette aube (8).

La règle métrique passe inaperçue dans le flot majestueux d'un discours qui se dispose et qui s'écoule sans souci apparent de ses propres fondations; elle n'est enfreinte que rarement, pour permettre à quelques mouvements, à quelques images de mieux accentuer la surprise d'un élan, ou la vivacité d'une sourde lancination. A ce balancement s'opposent alors le rythme plus rapide et la musique plus stridente des interjections, où la syntaxe même se libère, le verbe disparaît et l'ellipse règne, garante d'une émotion ravivée :

... Actes, fêtes du front, et fêtes de la nuque ! et ces clameurs, et ces silences ! et ces nouvelles en voyage et ces messages par marées, ô libations du jour ! et la présence de la voile, grande âme malaisée, la voile étrange là, et chaleureuse révélée, comme la présence d'une joue...

Le poème hésite parfois, trouve de délicieux méandres sous la forme d'allitérations, de métagrammes ordinaires ou de métaplasmes complexes :

... *Végétales ferveurs*, ô clartés ô *faveurs* !...
... *Plaines ! Pentes !* Il y avait *plus d'ordre* !
... des *parfums* plus *affables*, *frayant* aux cimes les plus *fastes*...
... et vivant, et vêtu d'un *nièux* sac qui *fleure* bon le riz...
... O Reine sous le *rocou* ! grand *corps* couleur d'*écorce*,
ô *corps* comme une table de sacrifices !

Plus rarement, et comme pour souligner son insolite présence, une rime insiste avec obstination :

Et les *servantes* de ma mère, grandes filles *luisantes*...

Plus systématiques sont les refrains qui annoncent un nouveau volet du polyptyque et expriment la nostalgie d'un souvenir jamais entièrement exprimé :

... Et puis ces mouches, cette sorte de mouches, vers

le dernier étage du jardin, qui étaient comme si la lumière eût chanté !

... Puis ces mouches, cette sorte de mouches, et le dernier étage du jardin...

... Enfance, mon amour, n'était-ce que cela ?...

... Enfance, mon amour, il n'est que de céder...

... Enfance, mon amour, j'ai bien aimé le soir aussi...

Quelquefois le discours saute une octave : la personne change, les points de suspension s'accumulent, de grandes incindent s'enferment entre deux parenthèses ; les choses disent « je », et tout, depuis le narrateur jusqu'aux anecdotes narrées, parle, se tutoie, se vouvoie ; des dialogues naissent, et ce ne sont que monologues entrecoupés.

Tels sont les prestiges formels de ce langage, sûr, patient, mais non sans pièges, pareil à ces fleuves des tropiques, l'Orénoque, l'Amazone, le Mississipi, que l'Europe ne connaît pas et où n'osent s'aventurer que les grands navires : là point de chalands, ni de bateaux-mouches ; mais parfois un esquif qui croise comme une libellule, embarcation sortie de l'arbre même ; un fleuve long comme un méridien, qui ne se presse pas, se répète en soi-même, devient sa propre religion ; un fleuve qui n'aboutit pas à l'océan mais qui éclate en lui et ne s'y laisse point résorber. Que conduit-il ainsi à l'aventure ? Lui-même, se suffisant, s'y nourrissant de sa propre puissance : le flot d'une artère carotide, d'une véritable aorte ; la profondeur d'un cycle, d'un rythme, d'une élection de sèves et de parfums. Pour s'affirmer il ne dédaigne pas l'apparat, le style dramatique, tout un cérémonial où plus d'une fois il se salue et se rend hommage à lui-même,

se louant d'être pleinement ce qu'il est, sans haine, sans envie. Mais il salue aussi les objets quotidiens, les hommes, les îles, les légendes, qui assurent la continuité de sa magie. Son mystère s'exprime par une nomenclature précise et un vocabulaire qui, tout en faisant rêver, décèlent au besoin la rigueur d'un traité de botanique ou de zoologie : on y trouve l'amande de kako, l'oiseau Annaô, le sirop-de-batterie, la papaye, l'herbe-à-Madame-Lalie, la guilandine, le mucune, les gomphrènes, l'acalyphe, les piléas cespiteuses.

Ce livre averti est aussi un livre sacré, et un livre d'heures : à chaque instant de la journée antillaise correspond une image. Le merveilleux s'affirme avec aisance, de sorte que toute explication trop exclusive prend l'allure d'un blasphème et d'un sacrilège. Qui parle bien, et juste et loin, parle au nom de plusieurs vérités successives, contradictoires, s'enrichissant les unes des autres : la poésie ainsi conçue est sagesse, science et, sans ostentation, prophétie.

... Palmes ! et la douceur

d'une vieillesse des racines !... La terre alors souhaita d'être plus sourde, et le ciel plus profond où des arbres trop grands, las d'un obscur dessein, nouaient un pacte inextricable...

... Aussitôt c'est le jour ! et la tôle des toits s'allume dans la transe, et la rade est livrée au malaise, et le ciel à la verve, et le Conteur s'élance dans la veille !

La mer, entre les îles, rose de luxure ; son plaisir est matière à débattre, on l'a eu pour un lot de bracelets de cuivre !

Des enfants courent aux rivages ! des chevaux courent aux rivages !... un million d'enfants portant leurs cils comme des ombrelles...

Cette poésie ne raconte, ne traduit pas. Elle n'explique pas, elle exprime. Elle n'exprime pas, elle impose.

« ANABASE »
OU
RENCONTRE DU POEME ET DE SA GENESE

ELOGES » formait une suite d'images en l'honneur d'une vie insulaire où les merveilles revêtaient l'aspect d'une flamme soudaine : un oiseau de phosphore, une fleur qui rampe, une rive en ébullition, des arbres à plumes. La surprise y était spontanée et directe. Quatorze ans plus tard, la poésie de Saint-John Perse, transplantée de ce paradis fermé sur les terres en terrasses, longues et lentes de l'Asie, se fera typiquement continentale. Ici, plus d'explosions, plus d'éruptions : il y aura lieu de procéder dans l'ordre, la volonté, la méthode. Dans « Eloges », la chose poétique était là : il suffisait de lever la tête ou de se courber pour la cueillir. Dans « Anabase », aux horizons moins encombrés, il la faudra créer : le rôle du poète est plus conscient. L'homme qui y dit « je » et qui est l'ordonnateur d'un empire — spirituel autant que temporel — a pour le travail du poète quelque estime : ce travail-là

n'est pas un don des dieux ; il fait partie du travail des maçons et ouvriers.

On a voulu voir dans « Anabase » le simple récit, sous forme de poème, d'une expédition militaire et civilisatrice au cœur d'un continent, de préférence l'Asie. On a rapproché cette œuvre des comptes rendus de l'expédition d'Alexandre, de l'« Anabase » de Xénophon, de celle d'Arrien, des relations sur les conquêtes de Gengis-Khan. T.S. Eliot, reprenant une thèse de Lucien Fabre, a donné des dix chants du poème l'explication suivante : 1. Arrivée du conquérant au site où il compte bâtir une ville. 2. Elaboration du plan de la ville. 3. Consultation des augures. 4. Fondation de la ville. 5. Impatience, et désir de nouvelles explorations et conquêtes. 6. Projets de fondation et de conquête. 7. Décision de départ. 8. Marche à travers le désert. 9. Arrivée aux frontières d'un pays vaste et neuf. 10. Jubilation, festivités. Mais un autre départ, cette fois-ci par mer, est imminent.

Réduire ainsi le poème à la proportion d'un tracé d'architecture, c'est singulièrement réduire le propos d'une poésie qui, quelles que fussent ses intentions du moment, n'a jamais vu le jour que dégagée de toute contingence, n'a jamais mis moins de temps à mûrir qu'il n'en fallait pour constituer un tout : une synthèse de ce qu'elle a pu se proposer, de ce qu'elle est malgré elle et de l'expérience même de ces contradictions. C'est dire que le conquérant d'« Anabase » est à la fois un chef militaire, comme Alexandre et Gengis Khan, un penseur critique et son propre historien, comme Xénophon, un homme d'action habité d'un grand dessein inexpliqué, un mystique et un illuminé comme Isaïe et Moïse.

Le pays où ont lieu les conquêtes, haltes et départs d'« Anabase », ne peut se situer. Ecrite en Asie, cette œuvre chante n'importe quel continent qu'on explore, n'importe quel désert qu'on vainc : dépouillé de son nom et de sa couleur locale, le lieu devient imaginaire. Tout ce qu'on en peut dire c'est que, spécifique au possible, il est pourtant en dehors du temps et de l'espace, en un *point exemplaire* qu'il est loisible à quiconque de déterminer. Quant aux faux départs, aux hésitations, aux jubilations, ils traduiraient, sur le plan moral, les retours sur soi de l'homme en face de son œuvre. Tant d'élans contradictoires peuvent-ils obscurcir le profil de ce déroulement épique ? Nullement. Une clarté sans pareille se dégage de la synthèse offerte : non point une clarté linéaire, mais une clarté qui vaut par l'éclat même et le reflet des contraires.

Au seuil d'« Anabase » une « Chanson », stèle qui sonne l'appel des grandes distances, vient en fixer l'ambition :

... Ah ! tant d'aisance dans nos voies, ah ! tant d'histoires à l'année, et l'Etranger à ses façons par les chemins de toute la terre...

Au premier chant, le conquérant nomme son paysage, son entourage, la qualité de son dessein :

... Sur trois grandes saisons m'établissant avec honneur, j'augure bien du sol où j'ai fondé ma loi...
... et la chose publique sur de justes balances...
... Mais j'ai dessein de vivre parmi vous...

Il est conscient de sa puissance : il va agir, consommer une conquête, mais aussi légiférer et vivre une aventure d'homme parmi les hommes :

... Au seuil des tentes toute gloire ! ma force parmi vous !...

... Puissance, tu chantaïs sur nos routes splendides...

... Hommes, gens de poussière et de toutes façons...

... ô gens de peu de poids dans la mémoire de ces lieux... suiveurs de pistes, de saisons... ô chercheurs de points d'eau sur l'écorce du monde...

Ni le pouvoir ni la réussite ne l'enivrent. Il ne s'agit pour lui que d'une étape, entre deux hauts faits, dont on peut supposer qu'ils sont des actes de persévérance et de volonté, mais sur un plan plus spirituel que celui de l'action :

... Au délice du sel sont toutes lances de l'esprit...

... Au point sensible de mon front où le poème s'établit, j'inscris ce chant de tout un peuple, le plus ivre...

Evolution importante de la poésie de Saint-John Perse: il évoque le poème qu'il écrit ; ce dédoublement augmente encore la distance entre la chose écrite et la chose lue, le poète assumant un rôle de liaison, sans jamais devenir l'interprète : il communique, il n'élucide pas. Cependant, parmi d'autres augures, le conquérant accepte le poète : ce dernier, encore peu remarqué, fait pourtant partie de la caravane.

A la résolution, à la calme majesté du Chant I succède l'intermède du Chant II: dans l'attente du départ, on peut se consacrer aux divertissements mineurs.

... Ah ! que la langue du lézard sait cueillir les fourmis à l'endroit de l'aisselle !...

... Et peut-être le jour ne s'écoule-t-il point qu'un même homme n'ait brûlé pour une femme et pour sa fille.

Le Chant III, lui, ajoute à tant d'activités la magie et les sortilèges nécessaires à l'accomplissement de tout grand dessein. Les éléments, craints, aimés, sont là, comme de véritables chevaliers :

... Va ! nous nous étonnons de toi, Soleil ! Tu nous as dit de tels mensonges !

... les fleuves sont sur leurs lits comme des cris de femmes...

Dans cette consultation universelle, le poète fait figure de chroniqueur chargé de perpétuer un mythe en formation ; il est de son devoir d'exagérer et de douter :

... Mon âme est pleine de mensonge, comme la mer agile et forte sous la vocation de l'éloquence.

... Et le doute s'élève sur la réalité des choses. Mais si un homme tient pour agréable sa tristesse, qu'on le produise dans le jour ! et mon avis est qu'on le tue, sinon, il y aura une sédition.

L'hésitation surmontée, « le pouvoir des signes et des songes » reconnu, l'action peut commencer, à laquelle participent le prince, le soldat, le prêtre, le grammairien. (Chant IV) Dans cette entreprise très ordonnée, chacun connaît sa

place, et les attributions sont nettes. Il s'agit désormais de construire : tout un peuple de maçons, de magistrats et d'auxiliaires s'y emploie dont le poète, qui placera la ville « sous les labiales d'un nom pur » :

... Fondation de la ville. Pierre et bronze.
... travaux de captation d'eaux vives en montagne.
... arrivages de farines... les forgerons maîtres de leurs feux... les fondateurs d'asiles... la destination des bâtiments... les vestibules de pierre noire et les piscines d'ombre claire pour bibliothèques ; des constructions très fraîches pour les produits pharmaceutiques. Et puis s'en viennent les banquiers qui sifflent dans leurs clefs...

Suivent les fêtes d'inauguration et l'installation des occupants :

... Demain les fêtes, les clameurs... et les services de voierie emportant à l'aurore de grands morceaux de palmes mortes...

... La ville jaune, casquée d'ombre avec ses caleçons de filles aux fenêtres.

Un acte rituel couronne l'œuvre achevée : on fait brûler un corps de femme dans les sables. La ville bien assise, le conquérant reste seul parmi ceux qu'il aime. Mais il lui arrive de les haïr en silence, car à cause d'eux sa solitude lui pèse ; aussi rêve-t-il à d'autres conquêtes, et se laisse-t-il aller à de nouveaux doutes (Chant V) :

... Mais nos pensées déjà campaient sous d'autres murs...

... Je vous hais tous avec douceur...

... Solitude ! Je n'ai dit à personne d'attendre... Je m'en irai par là quand je voudrai.

Le chant se termine par ces mots prophétiques qui peuvent résumer à eux seuls la poésie de Saint-John Perse :

... Et la terre en ses graines ailées, comme un poète en ses propos, voyage...

Ainsi le conquérant, et avec lui la terre qui le porte, et avec elle le poème qui les célèbre tous deux, et avec ce dernier, le langage même en ses vocables migrants, voyagent, en perpétuel *état d'anabase et d'exil*. Le chant VI constitue un hymne à la gloire des choses accomplies et des choses à accomplir, du pouvoir et du rêve ; conquête il y a eu et conquête il y aura ; le bonheur fut semé en un lieu et il sera récolté en un autre lieu ; des peines furent oubliées et d'autres peines les remplaceront. « Anabase » n'est pas seulement une geste en train de s'affirmer, elle est aussi une *halte* féconde entre des exploits achevés et des exploits futurs, une étape essentielle entre le certain et le possible, le saisi et le saisissable :

... Abondance et bien-être, bonheur !

... Certes ! une histoire pour les hommes, un chant de force pour les hommes...

... des actions sans nombre et sans mesure, des volontés puissantes et dissipatrices...

... Vous nous verrez, dans nos façons d'agir, assem-

bleurs de nations... et vingt peuples sous nos lois parlant toutes les langues.

L'action menée à bien, le combat avec soi-même élucidé, le prince décide de repartir (Chant VII) :

... Nous n'habiterons pas toujours ces terres jaunes,
notre délice...

Il s'attendrit comme s'il oubliait tout à coup sa solitude et devenait aussi perméable à la beauté que le poète encore méconnu de sa suite :

... De la fissure des paupières au fil des cimes m'unissant, je sais la pierre tachée d'ouïes, les essaims du silence aux ruches de lumière ; et mon cœur prend souci d'une famille d'acridiens...

... fumées de sable qui s'élèvent au lieu des fleuves morts, comme des pans de siècles en voyages...

... Et à midi quand l'arbre jujubier fait éclater l'assise des tombeaux l'homme clôt ses paupières et rafraîchit sa nuque dans les âges...

La grande marche reprend, formant les hommes, leurs lois et leur langage, nomades comme eux (Chant VIII).

... Lois errantes. Et nous-mêmes.

... beaucoup de choses entreprises sur les ténèbres de l'esprit — beaucoup de choses à loisir sur les frontières de l'esprit...

... Un grand principe de violence commandait à nos mœurs.

Au détour d'une longue piste, le conquérant découvre un pays nouveau, fallacieux et séduisant, où tout autre que lui pourrait s'oublier (Chant IX) :

... Depuis un si long temps que nous allions en Ouest,
que savions-nous des choses

périssables ?... et soudain à nos pieds les premières
fumées...

— Jeunes femmes ! et la nature d'un pays s'en trouve
toute parfumée...

... Je t'annonce les temps d'une grande faveur...

... Ceux qui savent les sources sont avec nous dans cet
exil...

Le mot d' « exil » vient d'être prononcé, à côté de ceux de « découverte » et de « félicité » ; c'est que toute conquête valable est en même temps un déchirement et un mal infligé au passé. Le lent cheminement d' « Anabase » annonce de futures délices, mais il fait aussi violence aux choses quittées et aimées ; il exige une perpétuelle révision des valeurs, une fuite vers l'inconnu, sans nulle satisfaction qui puisse jamais durer. L'aventure et la grandeur sont à ce prix.

« Anabase » s'achève sur une apothéose où défilent, énumérés avec un soin encyclopédique, tous les bénéficiaires et compagnons humains du conquérant. C'est là un hommage rendu aux bâtisseurs d'une tour de Babel horizontale dont on ne verrait jamais les fondations, à perte de vue et de mé-



Alexis Léger,
Expert politique à la Conférence internationale de Washington (1921-1922).
(Phot. Harris and Ewing)



Sur les routes de l'exil (1940).



Saint-John Perse à « Long Beach Island » (New-Jersey)
« le lieu flagrant et nul » où fut écrit *Exil* (1941).



Saint-John Perse à « Long Beach Island » (New-Jersey)
« le lieu flagrant et nul » où fut écrit *Exil* (1941).

moire : mangeurs d'insectes, acuponcteurs, péagers, hommes au faucon, hommes à la flûte, ceux qui ont fait des voyages et songent à repartir, ceux qui aiment le goût de l'estragon, ceux qui pensent aux corps de femme, ceux qui ne font rien, ceux qui descendent de cheval pour ramasser des choses... Parmi tout ce monde qui commande, agit, bavarde et se réjouit, le poète n'est plus un intrus :

... et soudain ! apparu dans ses vêtements du soir et tranchant à la ronde toutes questions de préséance, le Conteur qui prend place au pied du térébinthe.

Il maîtrise hommes et choses, aventures et passions, par le doute, par le retour sur soi ; ainsi rien ne s'accomplit qui ne soit chanté, mais tout peut s'accomplir qui est digne du chant :

... Terre arable du songe ! Qui parle de bâtir ?

Une « Chanson » donnait accès à « Anabase », une autre en commande la sortie. Le conquérant évoque le poète, comme quelqu'un qu'il avait oublié :

... Mais de mon frère le poète on a eu des nouvelles. Il a écrit encore une chose très douce. Et quelques-uns en eurent connaissance.

L'invitera-t-il à prendre place à ses côtés, lui déléguant une partie de ses pouvoirs ? La réponse ne viendra que dix-sept ans après « Anabase ». Autant « Eloges » s'attardait comme un panorama de choses saisissables et d'images à

la pesanteur connue, aux contours éprouvés, — série de tableaux statiques et bien accrochés à la mémoire — autant « Anabase », témoignage d'une première maturité, s'impose comme l'histoire d'un dessin, d'une action, d'une virilité affirmée. L'éblouissement fait place à la conquête, et la surprise pure à son exploitation. « Anabase » ne raconte rien. Cette œuvre est souvent plus une chronique, fermée sur elle-même, qu'une épopée, bien qu'elle possède la précision de l'une et le souffle de l'autre. Ou mieux, elle est le *moment épique* par excellence, riche de tout ce qui l'annonce et de tout ce qui va suivre, la synthèse même d'un événement qui a déjà eu lieu et qui doit se prolonger. On peut comparer ce moment-là au « midi le juste », de Valéry, symbole de la pensée créatrice éblouie mais à peine éveillée, qui s'arrête active au seuil de l'œuvre naissante. Plus qu'une conquête, c'est une volonté de conquête que traduit « Anabase », et plus encore qu'une expédition, le goût de l'aventure suprême, le départ toujours imminent et toujours différé, l'impatience devenue une longue patience. Le caractère nomade de l'homme, de son action et de son verbe étant ainsi posé, le personnage central d'« Anabase » — ce prince sans royaume, cet homme sans biographie, ce prophète sans autre religion que son émoi — apparaît dans cette conquête sans victoire, sans début, sans fin et sans morale, dans ce haut-fait exemplaire et qui demeure inimitable, comme un Ulysse sans Ithaque ni Troie, un Enée libéré de Didon, un Alexandre oublié à la fois de la Macédoine, du nœud gordien et de l'Indus, un Dante aux enfers qui aurait congédié Virgile, un Roland suzerain de tous les Charlemagne du monde, un Faust se jouant de Méphistophélès et même de Goethe. Epopée à

l'état pur, « Anabase » se poursuit, caravane irréaliste mais sans fin, sur les sables, sur les pierres, sur la terre. Une autre épopée, « Vents », traversa les espaces interplanétaires et les régions cosmiques, là où les continents auront fait place aux années-lumière.

Il fallait qu'entre « Eloges » et « Anabase » quelques ponts fussent jetés. « Amitié du Prince », « Histoire du Régent », et « Chanson du Présomptif », trois poèmes contemporains d'« Anabase », remplissent cette fonction. Ce sont encore des « Eloges » par l'esprit, où chante la gloire du prince comblé qui veille, fixé pour quelque temps :

... Tu es le Guérisseur et l'Assesseur et l'Enchanteur
aux sources de l'esprit !...

... Tu peux te taire parmi nous, si c'est là ton humeur ;
ou décider encore que tu vas seul, si c'est là ton humeur :
on ne te demande que d'être là !...

... Homme très simple parmi nous... ne concluant
point de paix avec soi-même...

... il veille. Et c'est là sa fonction...

« EXIL »
OU
ALLIANCE DU POÈME ET DE SA GENESE

APRÈS s'être tu volontairement pendant dix-sept ans, afin de ne pas gêner par la parole une activité officielle à laquelle il s'est consacré tout entier, le poète se retrouve sur la terre étrangère, meurtri et seul. « Exil » est le cri de cette rupture. Mais grâce à une gestation lente et étudiée, grâce au refus le plus net que le poète oppose à tout événement, le drame des années 40 devient, sur un plan absolu, le drame même qui confronte tout artiste. Né de l'histoire, « Exil » marque les rapports éternels du poète et de la société, du poète et du siècle. Parlant désormais au nom de tous les hommes blessés et de tous les poètes, mais loin des uns et n'entretenant qu'un commerce distant avec les autres, Saint-John Perse rédige dans « Exil » une véritable « déclaration des droits du poète », quelque répugnante que lui soit l'idée de devenir un porte-parole. Il peut dire désormais « je », ce « moi » n'étant plus haïssable. Qu'il le veuille ou non, « Exil » est

un acte de communion à distance. Pareille émotion, — c'est là un élément dont l'émerveillement d' « Eloges » et l'expérience virile d' « Anabase » n'avaient que faire — ne va pas sans une certaine mise à nu : le poète ne peut plus se dissocier de l'homme qui écrit ; le thème s'occupe de problèmes d'expression ; le sujet se retourne et demande au langage de le suivre, de le rattraper, de le précéder ; l'homme en exil est en même temps le poète qui lutte contre ses propres images ; toute objectivité excessive demeurerait de la froideur, tout détachement du mépris pur et simple. Le poète n'est plus un suzerain qui hypnotise de très haut son poème obéissant ; il est descendu dans l'arène même de la création. Il analyse pendant qu'il crée et il ne craint pas de discuter avec l'objet de son art. S'il écrit, il se récrit ; s'il compose, il se recompose, et il confère au poème un droit de regard sur le poète. Le thème bouge, prend son élan, s'envole, plane. Soudain il hésite, trop loin du sol, et vient se réfugier dans la page écrite, pour la quitter bientôt, rajeuni et raffermi. *Le poème en train de s'écrire* fait figure ainsi à la fois de cirque et de tremplin : images et rythmes s'y engouffrent et s'y lancent ; s'y nourrissant de certitudes linguistiques et musicales, ils reprendront mieux leur vol vers le zénith. Le dialogue entre le produit de la page et la page même donne lieu à un dédoublement singulièrement fécond : à la création pure qui se situe à des altitudes souvent inaccessibles, s'ajoute une analyse qui en donne une image familière, et comme terrestre.

... J'élis un lieu flagrant et nul comme l'ossuaire des saisons,

dit le poète. Ce lieu-là est à la fois celui de l'homme exilé et de la grande page blanche, aux dimensions métaphysiques, où s'inscrira son poème.

... Portes ouvertes sur l'exil,

proclame l'homme, et l'écrivain lui répond :

... A nulles pages confiées la pure amorce de ce chant...
... Aux Syrtes de l'exil un grand poème né de rien,
un grand poème fait de rien.

Le paysage intérieur du créateur a rejoint le paysage que parcourt le proscrit, et le poème est désormais le frère de la montagne et l'allié de l'horizon. L'homme, tout en trahissant quelque sentimentalité à l'égard de cet autre soi-même, le poète en lui, n'en demeure pas moins le prince d' « Anabase », aujourd'hui privé de terres personnelles, mais ayant acquis la terre infinie des prospections poétiques, authentiques territoires sur lesquels personne ne l'empêchera de régner :

... Où vont les sables à leur chant s'en vont les Princes de l'exil...

La précarité de l'homme étant extrême, toutes choses vaines, l'exil universel, il n'y a pas lieu, pour autant, de désespérer :

... L'exil n'est point d'hier... dit l'Etranger parmi les sables, « toute chose au monde m'est nouvelle ».

Car le poète, après avoir accepté l'exil, s'y habitue et finit par le chanter. Il accepte aussi les vicissitudes de son poème, l'immense soulèvement où rien ne limitera le flux continu, les forces qui courent, les rythmes qui émigrent.

... Cette chose errante par le monde, cette haute transe par le monde...

... Une seule et longue phrase sans césure à jamais inintelligible...

... Toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut cette fureur...

L'exil et l'instabilité glorifiée deviennent les seules conditions de vie, et de l'homme et de l'œuvre. Cette dernière, toujours en marche, recueillant ses pépites au hasard des haltes, n'en sera que plus riche : point n'est besoin pour elle de se fixer. En fin de compte, l'exil mérite que le conquérant d' « Anabase » lui dédie un « Eloge » non équivoque :

... Honore, ô Prince, ton exil !

... Et soudain tout m'est force et présence, où fume encore le thème néant.

Cette exploration-là, qui n'a rien d'une conquête méthodique, mais rien non plus d'une déroute, se poursuivra jusqu'à la fin des temps ; l'homme errera, le poète ira d'étape en étape, suivi de syllabes migratrices, de mots rares, de consonnes rétives, de voyelles lubriques. Toute vie digne de ce nom sera subordonnée à cette fuite organisée qui lui donne sa grandeur. Bientôt, « Vents » viendra prouver que le principe même de toute existence est dans

le mouvement : il s'applique au cosmos entier, à l'amibe comme au poème, à la planète comme à l'homme, aux soleils invisibles ou visibles comme au verbe intérieur : « aimer ». Point de poésie qui soit statique !

... A l'heure où les constellations labiles qui changent de vocable pour les hommes d'exil...

Point d'ambitions démesurées non plus : une majesté, mais dans la soumission ; une royauté, mais d'acquiescement ; une altitude, mais pour l'inclinaison. Le poème se contente d'être, de passer, de vivre un peu d'exil insaisissable ; il ne se veut ni leçon ni exemple :

... Un pur langage sans office...

... Voici que j'ai dessein encore d'un grand poème délébile...

Le drame d' « Exil » se déroule dans une lucidité à toute épreuve, qui le protège de la sentimentalité complaisante et de l'apitoiement ; il s'adresse à l'intelligence du cœur blessé, congédiant d'avance ce qui n'est que cœur ou ce qui n'est que blessure. Emouvant pour l'esprit, « Exil » n'a cure de satisfaire l'émotion douteuse des sens exaspérés. Il apprivoise, comme il l'entend, le désespoir :

... Midi chante, ô tristesse !... et la merveille est annoncée par ce cri : ô merveille...

Le poète n'est plus seul toutefois ; il y a d'autres princes de l'exil : tous ceux qui, sur l'agora ou dans l'ombre, exer-

cent une fonction noble et utile, nécessaire et précise, hommes d'apparat, ouvriers obscurs, artisans singuliers, tels : « celui qui erre pour estimer les titres d'une belle comète », « celui qui veille à la pureté des grandes lentilles de cristal », « celui qui marque d'une croix blanche la face des récifs », « celui qui s'offre à compenser les boussoles pour la marine de plaisance », « celui qui veille au sort des grandes lignes télégraphiques », « celui qui a la charge du régime des eaux », « celui qui garde de l'émeute les serres du Jardin Botanique », « celui qui sauve des armées un hybride très rare de rosier-ronce himalayen », « celui qui prononce la clôture des grands congrès d'orographie », « celui qui ouvre un compte en banque pour les recherches de l'esprit », « celui qui vêt la robe de poète entre deux grandes actions viriles », « celui qui prend souci des accidents de phonétique et des érosions du langage ».

Le poète, ayant trouvé ses pairs, leur reconnaît à tous les mêmes droits qu'à lui-même. Quant à lui, son affaire est la solitude que gère une poésie équivoque mais fière, désenchantée mais enchanteresse :

... Etranger, sur toutes grèves de ce monde, sans audience ni témoin...

... Et sur les tables du changeur, tu n'as rien que de trouble à produire...

... Et c'est l'heure, ô poète, de décliner ton nom, ta naissance et ta race...

La précarité étant choyée, la vanité de toute chose reconnue avec franchise, il y a lieu de les élever à leur

nouvelle dignité : c'est à quoi s'appliquent « Pluies » et « Neiges ». L'exil est un état de l'homme que le poète a pu prêter, par anthropomorphisme, aux éléments de la nature : cette opération reste à tout moment assez simple. Mais quels sont les éléments de la nature qui répondent, par leur essence même, à cette sensation de solitude et de fuite ? La pluie d'abord, qui frappe, qui châtie, qui flagelle, qui aveugle mais qui féconde : la pluie est donc un symbole d'exil et une promesse de poésie, cruelle au moment où elle tombe, bienfaisante à longue échéance. La neige, elle, agit plus profondément et plus insidieusement. Faite de bijoux, d'objets de poésie, elle est la poésie même, luxe et fête ; mais elle nivelle tout pour mieux miner, menant patiemment son travail de suction. Eclatante, elle conduit à l'anonymat, à l'exil général, à la désolation. Elle ne lave pas, elle revêt.

Le poème naît avec la pluie, d'une naissance qui est déjà une évasion ; son thème est dans les eaux qui se précipitent ; tout est un, tout est moyen de connaissance et de combat, c'est-à-dire, en dernier ressort, renouvellement de l'être :

- ... Chante, poème... l'imminence du thème...
- ... Chante, poème... l'évasion du thème...
- ... L'Idée, plus nue qu'un glaive... m'enseignera le rite et la mesure contre l'impatience du poème...
- ... Nous avançons plus d'une proposition nouvelle sur l'essence de l'être...
- ... Une langue nouvelle de toutes parts offerte !...
- ... Comme le souffle même de l'esprit, comme la chose proférée,

A même l'être, son essence ; à même la source, sa naissance.

Inquiétantes, prometteuses et suspectes, fallacieuses toujours, simoniaques, les pluies apportent à l'homme, en même temps qu'un langage insaisissable comme elles, une nouvelle grandeur faite de faiblesse consciente et d'humiliation, conditions nécessaires à l'éclosion d'une œuvre :

... Et vous nous restituez, ô Pluies ! à notre instance humaine...

... tout un peuple muet se lève dans mes phrases, aux grandes marges du poème.

Changeant et versatile comme la pluie est le poète ; il a ses averses intérieures, ses accalmies, ses brumes, ses arcs-en-ciel fugaces. Tantôt il est près d'abdiquer : « Un homme atteint de telle solitude, qu'il aille et qu'il suspende aux sanctuaires le masque et le bâton de commandement », tantôt il se ressaisit et repart à la conquête du monde : « Que ma parole encore aille devant moi ! et nous chanterons encore un chant des hommes ». Impatient de la limite humaine comme de la limite temporelle, il s'en remet à la pluie, pour qu'elle dissipe ses doutes, purifie son langage, lave sa mémoire de méfaits ataviques ; il lui fait confiance pour d'essentielles révélations, au seuil spirituel de toute connaissance. Mais la pluie cesse ou s'éloigne, et les promesses ne sont pas tenues... Il faut retrouver l'habitat humain. L'évasion est sans issue.

La neige, moins franche que la pluie, a recouvert le paysage spirituel du poète ; sous elle, de grandes choses

se préparent, mais qui peuvent être menaçantes, malgré son air de liesse :

... Et toute la nuit, à notre insu... les villes n'avaient cessé de croître... La part que prit l'esprit à ces choses insignes, nous l'ignorons...

... Et de tous les côtés il nous était prodige et fête.

Etendant sur l'homme et sur le poème son linceul éblouissant, la neige n'évoque plus qu'absence et que désaisissement : visages très aimés, vies consumées, pays perdus : toute l'inanité et la fugacité du cours humain des choses.

... Encore fallait-il tout ce plain-chant des neiges pour nous ravir la trace de nos pas...

... neiges prodiges de l'absence...

... Neigeait-il cette nuit, de ce côté du monde où vous joignez les mains ?

Face à tant de tristesse, brisé mais commandant encore aux événements linguistiques, seul mais entouré déjà de ses propres merveilles verbales, le poète, « hôte précaire de l'instant, homme sans preuve ni témoin » poursuit au loin, sur d'autres pistes, son travail d'exploration spirituelle.

... Voici que j'ai dessein d'errer parmi les plus vieilles couches du langage, parmi les plus hautes tranches phonétiques.

La pluie a poursuivi l'exilé de ses lances guerrières ; elle l'a rejoint dans un combat rapide et sûr ; il halète, il perd

pied ; pour lui les horizons se noient. Mais demain il verra que croissent déjà les arbres fruitiers du drame. La neige ensuite l'a surpris, l'a séduit, lui a extorqué plus d'un ravissement ; mensongère, et véridique, elle travestit son exil en fête blanche. S'il avait moins de ressources morales en lui, il en sortirait ruiné ; mais il en sort grandi, faisant de son exil une loi, et de sa douleur une nécessité. Il parlera des choses éphémères.

« Anabase » pouvait passer pour l'œuvre d'un solitaire qui a congédié le siècle et qui, s'avancant sur les confins d'un monde intérieur et grave, l'aménage jour après jour. Il lui suffit de ne point dévier de la voie qu'il s'est tracée. Tout ce qui pullule autour de lui : époque, patrie, société, le laisse libre de mener à bien cette aventure. Ses obstacles ne sont que ceux de la virilité intellectuelle exposée à ses propres retours. L'univers extérieur n'a aucune part dans cette entreprise, qui demeure toujours un luxe personnel. Il ne peut donc être question de situer, non plus que de dater, « Anabase » : c'est à proprement parler la conquête méthodique d'un esprit à la fois cartésien et bouddhique, qui fait preuve d'une solidité attique, comme d'un raffinement alexandrin, mais qui n'est pas dépourvu d'une certaine cruauté babylonienne et d'un certain sens pratique phénicien.

Dans « Exil », le temps s'est vengé ; les valeurs séculaires ont croulé ; les temples s'en sont allés en poussière ; les langues ont été envahies par des vocables barbares ; mille « Anabases » ont fini dans le feu et le sang. Le poète a dû consentir à la vicissitude humaine ; descendre, solidaire, dans la tribulation des hommes, et s'enfoncer avec

son temps dans l'abîme. Il s'agit bien encore, il s'agira toujours pour lui, de l'insatisfaction sur son plan spirituel, mais au vieux drame solitaire de l'être humain se joint ce drame collectif de l'unité humaine dans un désordre temporel. L'homme d' « Exil » a dû coudoyer d'autres hommes, rechercher leur présence, leur assistance même, pour mieux leur assurer la sienne. Ainsi, son drame devient le drame contemporain dans son ensemble ; c'est à ce titre là qu'il semble l'expression même de notre siècle. A l'écart des hommes, le poète souffre avec les hommes. Sans rien défendre qui ne soit hors du temps, il défend — car il n'est pas de plus sûre défense — son époque, se défend aussi contre elle, épouse toutes ses contradictions : il oppose au doute l'œuvre d'art, mais veut que le doute en soit l'un des piliers les plus solides ; il combat l'acte partial par la parole, mais admet qu'elle est partielle, elle aussi. Grandi par l'acceptation, il ne s'intéresse qu'à ce désintéressement majeur : l'élaboration d'une œuvre olympienne qui surmonte, en leur rendant hommage, les luttes prométhéennes de ses composantes. De cette façon, l'angoisse est garante de quiétude ; la soif, de satisfaction ; la perte d'une langue, de trouvailles linguistiques inouïes. « Exil » est, sans abdication ni déchéance, une réconciliation de l'homme avec son siècle.

Il arrive toutefois que le poète s'abandonne, et veuille céder à la faiblesse comme à la source d'une clairvoyance nouvelle. Il s'affranchit alors de sa contrainte comme on se défait d'une armure, pour mieux se connaître. Il s'interroge longuement ; il laisse au chant le soin de sa tristesse et l'aveu de son mal.

... Qui sait encore le lieu de sa naissance ?... (Exil)

... Mais qu'est-ce là, oh ! qu'est-ce, en toute chose qui soudain fait défaut ? (Exil)

... J'avais, j'avais ce goût de vivre chez les hommes, et voici que la terre exhale son âme d'étrangère. (Pluies)

... Ce n'était pas assez que tant de mers, ce n'était pas assez que tant de terres eussent dispersé la course de nos ans. (Neiges)

... Ne me chanterez-vous pas un chant à la mesure de mon mal ? (Poème à l'Etrangère)

... Nous mènerons encore plus d'un deuil... (Poème à l'Etrangère)

... Promesses non tenues !... Le beau chant, le beau chant que voilà sur la dissipation des eaux ! » et mon poème, ô pluies ! qui ne sera pas écrit ! (Pluies)

... Désormais cette page où plus rien ne s'inscrit. (Neiges)

Le vocabulaire aussi a changé. Aux mots qui exprimaient la sérénité, la noblesse, la dignité, dans « Eloges » et dans « Anabase », viennent s'ajouter, et parfois se substituer, ceux de la détresse et de l'inquiétude. Ce qui est fugace, pitoyable et décevant, prend place à côté de ce qui fut durable, splendide et sûr. Ainsi on voit apparaître les substantifs « exil », « abîme », « épave », « ossuaire », « méprise », « sévice », « fraude », « imposture », « fureur », « erreur », « cécité », « cancer », « démence », « pestilence » ; les adjectifs « vain », « nul », « trouble », « plain-

tif », « aride », « suspect », « malaimé », « terrible », « obscène » ; les verbes « trahir » et « lapider ».

Une autre transformation s'opère, plus importante : l'œuvre qui s'écrit participe à tous les mouvements de la chose décrite ; l'exil du poète est aussi l'exil du poème et l'exil de ses éléments : strophes, mots, syllabes. La pluie qui frappe atteint la page qui lui sert de réservoir et de déversoir. La neige couchée sur la mémoire, sur le paysage et sur l'épaule du réfugié, recouvre tout aussi bien vocables et syntaxe, grammaire et images en formation. Le poète tend de plus en plus à concilier celui qui écrit avec ce qu'il écrit et ce par quoi il écrit : le drame qui affecte l'artiste se doit d'affecter l'œuvre, jusque dans ses détails techniques. C'est pourquoi le matériel et les rouages intimes du poème participent à toutes les vicissitudes du thème en progression. Mots, syllabes et rythmes ne sont donc plus seulement des moyens ; ils s'associent aux fins elles-mêmes que poursuit l'œuvre. Le poète assiste à la triple naissance de l'homme, de sa fable et des instruments de cette dernière : il réinvente, au fur et à mesure qu'il écrit, son univers et son expression, il le fait au bénéfice de qui le lit, le lecteur lui-même n'échappant pas à cette métamorphose verbale, dont il est à la fois le spectateur ébloui et l'objet délicieusement passif.

Dans « Exil », le mot « chant » apparaît six fois ; il revient quatre fois dans « Pluies ». Le mot « poème » se retrouve six fois dans « Exil », et neuf fois dans « Pluies ». On rencontre, dans « Exil », les termes suivants : « page », « thème », « style », « langage », « livre », « phrase », « syntaxe », « vocable », « iambe », « césure », « sémantique »,

« phonétique ». A côté de mots tels que : « parole », « mesure », « séquence », « œuvre » on relève, dans « Pluies », des expressions plus spécialisées : « voyelle », « onciale », « atticisme », « euphuisme », « cantilène », « élégie », « villanelle », « rondeau ». Dans « Neiges » on lit : « ode », « aspiration », « locution », « modulation », « élision », « vocalique », « plain-chant », « préfixe », « initiale », « labiale ».

Les rythmes n'ont cependant pas changé depuis « Eloges » ; tout au plus peut-on constater une plasticité plus sûre, un ondolement plus harmonieux, qui sied naturellement à l'association de l'alexandrin, du décasyllabe, de l'octosyllabe et de l'hexasyllabe :

... Ah ! qu'on brûle, ah ! qu'on brûle, à la pointe des
sables (12), tout ce débris de plume, d'ongle (8), de che-
velures peintes (6) et de toiles impures (6)...

... Que hantiez-vous si loin (6), qu'il faille encore
qu'on en rêve (8) à en perdre le vivre ? (6)

Et de quelle autre condition nous parlez-vous (12)
si bas qu'on en perde mémoire ? (8)

Pour trafiquer de choses saintes parmi nous (12),
désertiez-vous vos couches, ô Simoniaques ? (12)

... La ruche encore est au verger (8), l'enfance aux
fourches du vieil arbre (8), et l'échelle interdite (6) aux
beaux veuvages de l'éclair (8).

... Et il y a aussi (6) cette sirène des usines (8), un
peu avant la sixième heure (8) et la relève du matin (8),
dans ce pays, là-haut, de très grands lacs (10), où les
chantiers illuminés toute la nuit (12) tendent sur l'es-

palier du ciel (8) une haute treille sidérale (8) : mille lampes choyées (6) des choses grêges de la neige (8).

Plus obscure qu' « *Eloges* », parce qu'elle est plus tourmentée, moins concertée qu' « *Anabase* » et partant plus émouvante, « *Exil* » est une œuvre qui pose à l'esprit tous les problèmes qu'une poésie mallarméenne eût pu lui poser. Malgré son ésotérisme et le refus net de toute image qui ne serait que signifiante, elle est l'expression fidèle du génie d'une époque, dans ce qu'elle a de plus authentique. De là le déchirement profond qu'elle provoque et qui ne se limite pas à l'esprit : elle remet en question l'homme, le langage, la vie. La comprendre serait vain et insuffisant : il y a lieu, pour être en harmonie avec elle, de réinventer l'homme, de recréer le langage, en un mot de donner vie à ce qui est plus que poésie écrite. Ses trois thèmes : l'homme en exil, les éléments de la nature qui symbolisent cet exil, et le poème, — en exil lui aussi — elle les mène parallèlement, les compare, et les rapproche, jusqu'à ce qu'ils s'interpénètrent. Le jour viendra où une fusion totale les réunira ; de ce cataclysme fécond naîtra une épopée : « *Vents* ».

« VENTS »

OU

FUSION DU POEME ET DE SA GENESE

LES souvenirs classés sous leur forme explosive et luxuriante (Eloges), l'acte de maîtrise de soi accompli (Anabase), le tourment de la chair et de l'esprit crié (Exil), il restait à Saint-John Perse d'écrire une cosmogonie. « Vents », poème de cent dix pages et de quelque deux mille cinq cents lignes, ne représente rien moins qu'une réinvention de l'univers qui commence dans la nuit des formations pré-gazeuses, et finit dans les catastrophes géologiques situées au-delà de l'entendement humain. Car le poète n'accepte les divisions artificielles du temps que pour les mépriser, et les habitudes spatiales que pour s'en libérer. La pré-histoire, l'histoire et l'an 2.000 n'existent chez lui qu'en tant que points de repère, les principes de son univers étant le mouvement perpétuel, la métamorphose motrice, le changement changé alors même qu'il prend conscience de soi. Les siècles passent,

et avec eux notre système solaire, et en lui notre planète, et sur elle l'homme, et avec lui l'atome. L'infiniment grand a ceci de commun avec l'infiniment petit, que tous deux sont en déplacement perpétuel. Il ne s'agit pas de chaos, pourtant. Le balaiement périodique de tout ce que la nature laisse paresseusement se fixer devient une loi, comme dans le mythe de Çiva. Et cette loi n'est pas valable seulement pour l'amibe ou les espaces planétaires, elle l'est pour le langage, dont les sons et les vocables se comportent comme autant d'animaux en fuite ou de roches en éruption. Le palpable et l'impalpable obéissent ainsi à une même règle, comme le penseur, la pensée et l'objet pensé, en dépit de l'habituel rapport de cause à effet. Dans l'univers de Saint-John Perse, il n'y a point de hiérarchie entre Créateur et créature. Il ne peut donc y avoir ni crainte ni respect, ni haine ni adoration. Tout y est impartial et féroce ment partial. Le mouvement vital n'y correspond pas à une volonté, ni à une morale : ce qui s'y passe *est*, superbement, totalement, mais ne *doit pas* et ne *veut pas*. Une telle synthèse a pourtant son symbole, qui en est véritablement l'émanation et comme l'âme : le vent.

Jusqu'ici, les éléments naturels qui avaient porté le drame du poète, avaient quelque chose de défini et d'exclusif. La pluie avait sa verticalité, sa vitesse, son bruit, son poids ; on la voyait, on la sentait, on la goûtait. La neige, elle, était encore plus réelle. Toutes deux, quelles que fussent leurs relations avec l'exil, le poète et le langage, restaient elles-mêmes et ne se confondaient jamais avec ce qu'elles évoquaient. Le vent, au contraire, peut être l'essence même de ce qu'il suscite et de ce qui le crée :

il est tout à la fois l'origine du vent, le vent et la fin du vent. D'où vient-il ? Quelle voix prendra-t-il ? Il fonce, il tourne, il galope, il chuchote, il hurle, il s'en va. Il détruit et il construit : il est la vie même, déréglé mais fécond, imprévisible mais puissant. Partout il a droit de cité : dans la planète qui le précède et dans le poème qui le suit. Lequel vient avant l'autre : le poème ou le vent, le poète ou le poème ? Vaine simplification ! Le vent a passé tout entier dans le poème, celui-ci dans le poète, et réciproquement. Le poète n'est plus que le jeu de son thème, sa victime consentante et fière, son dompteur aux pouvoirs illimités. Mais le poème peut prendre sa place, et littéralement l'écrire, tandis qu'il ordonne au vent d'être vent pour mieux l'emporter. La trinité : poète, thème, poème, est maintenant indissoluble. L'œuvre ainsi conçue résiste à la fois aux plus grandes attaques de la logique intransigeante, et aux dérèglements les plus fous du merveilleux. La persévérance avec laquelle le poème parle de lui-même et de ses composantes, déniaise celui qui le lit autant que celui qui l'écrit ; elle satisfait aussi aux analyses extra-poétiques : psychologique, psychanalytique, etc... Car cette épopée, qui ne veut procéder que par un *merveilleux de vérité*, est aussi la chronique — froide, désabusée, impitoyable — d'une épopée. C'est dire que les exigences d'une pareille entreprise dépassent celles de l'œuvre poétique ordinaire. Il ne suffirait pas qu'elle charmât, il faut aussi que, comme une science exacte, elle se présente avec mille particularités techniques. Enfin, il faut qu'elle puisse discuter avec le sceptique et qu'elle pèse le « pour » et le « contre » de chaque phrase, qu'elle se détruise à chaque instant et que, remettant en question le monde entier des choses,

l'homme et la poésie, elle se remet en question elle-même avec acharnement : c'est sa façon la plus sûre de s'immuniser contre tout. « Vents » ne pouvait être moins qu'un grand poème, une grande prose, un art poétique et une œuvre de critique.

Le Chant I s'ouvre sur une vision homérique : un monde entier où le vent règne, sur les hommes, les choses, le langage :

C'étaient de très grands vents sur toutes faces de ce monde... flairant le monde entier des choses... sur nos plus grands versets d'athlètes, de poètes... sur toutes choses périssables...

L'œuvre ne naît pas à un moment déterminé ; elle existe de tout temps, comme le vent ; tout au plus *re-naît-elle* selon un rite ancien :

... Et vous avez si peu de temps pour naître à cet instant !

... Divination par l'entraille et le souffle et la palpitation du souffle ! Faveur du dieu sur mon poème !

Le vent est le signe à la fois d'un désordre supérieur, garant d'une fécondité sans pareille, et d'un instinct de grandeur encore imprécise. Il est puissant et injuste, grave et féroce dans sa tyrannie spirituelle ; mais c'est aussi le vent, dans toute l'acceptation du terme : un agent d'érosion, un facteur géographique. Ses attributs techniques ne font que souligner son importance en lui donnant un visage

à lui parmi les mille visages dont il se pare sans cesse ;
il souffle, et voici qu'il sépare la pierre du rocher, la feuille
de l'arbre, le mauvais poème du bon :

... C'étaient de très grandes forces en croissance sur
toutes pistes de ce monde, et qui prenaient source plus
haute qu'en nos chants, en lieu d'insulte et de discorde...

... parmi les pires désordres de l'esprit, elles insti-
tuaient un nouveau style de grandeur où se haussaient
nos actes à venir...

... Elles infestaient d'idées nouvelles la laine noire
des typhons... Elles couchaient les dieux de pierre sur
leur face. Elles libéraient la source sous la ronce et le
pavé des Rois... Elles épousaient toute colère de la pierre
et toute querelle de la flamme... s'attachant aux pas du
Pâtre, du Poète...

... Et quand elles eurent démêlé des œuvres mortes
les vivantes, et du meilleur l'insigne,

Voici qu'elles nous rafraîchissaient d'un songe de
promesses...

Autoritaire et cruel au premier abord, le vent n'a fait
que confondre tout dans la « mésintelligence ». Mais ce n'est
qu'illusion. Il se révèle bientôt comme une force positive,
une véritable loi naturelle. « Tout à reprendre. Tout à re-
dire » s'exclame le poète, et c'est là un suprême espoir, une
façon panthéiste — si l'on veut — de se mettre au diapa-
son du vent. Dès lors, la fuite devient une magistrale et
triomphante procession :

... S'en aller ! s'en aller ! Parole de vivant !

Accepter le vent, c'est accepter une vie qui ne se mesure pas, et c'est renoncer à toute existence limitée à sa propre biographie, son pays, son siècle :

... Notre salut est dans la hâte et la résiliation. L'impatience est en tous lieux.

... Et si un homme auprès de nous vient à manquer à son visage de vivant, qu'on lui tienne de force la face dans le vent !

... Nous avançons mieux nos affaires par la violence et par l'intolérance.

... Notre maxime est la partialité, la sécession notre coutume...

... Ne comptez pas sur moi pour les galas d'adieux des Malibran.

Qui se souvient encore des fêtes chez les hommes ?

Obéir à la dictature du vent, c'est rester lucide, et se savoir périssable. Vouloir lui échapper serait créer une religion doctrinale, bâtir des systèmes euclidiens, inventer une liberté inexistante, mentir. Se soumettre, c'est recevoir en partage une existence qui est celle de la plante, de la montagne, de la comète. Se montrer digne du vent, c'est répéter avec lui :

... Je t'ai pesé, poète, et t'ai trouvé de peu de poids.

Le principe du vent anime la planète, les hommes, la poésie : le Chant II en témoigne. La Terre, errante comme le vent, se comporte de la même façon qu'une chose écrite par le poète, qui doit au vent le meilleur de son inspiration :

... Toute la terre... comme une Bible d'ombre et de fraîcheur dans le déroulement des plus beaux textes de ce monde.

... Toute la terre nubile et forte... ouvrant sa fable de grandeur.

Rien ne semble plus caractéristique que les versets suivants, où l'univers, attribut du vent, obéit à la loi de ce dernier, mais lui commande en même temps, comme si dans cette cosmogonie le principe moteur ne s'affirmait que par un commerce constant entre ce qui l'applique et ce qui le dicte, les deux opérations étant devenues interchangeables. L'univers ainsi créé devient nécessaire au vent, puisqu'il le raffermirait en l'illustrant ; il en est même le maître dans son expression la plus limitée mais la plus sublime : le poème. Ce dernier, tantôt luxe, tantôt honte de l'univers et du vent, prend la place de l'un, puis de l'autre, leur obéit, les dépasse, les confond, les mène où il veut. *Le vent est donc, totalement et à jamais, la terre qui est le poème ; ils naissent et renaissent de leur complexité partagée et triplée :*

... Et la terre à longs traits, sur ses plus longues laisses, courant, de mer à mer, à de plus hautes écritures, dans le déroulement lointain des plus beaux textes de ce monde...

... Et c'est d'un même mouvement à tout ce mouvement lié, que mon poème encore dans le vent, de ville en ville et fleuve en fleuve, court aux plus vastes houles de la terre, épouses elles-mêmes et filles d'autres houles.

Le vent fait œuvre de législateur, se multipliant s'il le faut : vent d'hiver, vent du sud. Il délègue ses pouvoirs aux fleuves, aux oiseaux, à tous ceux qui se sont mis à son service, tel le poète, submergé mais ravi, qui s'écrie :

... Je t'interroge, plénitude! — Et c'est un tel mutisme...

... Lui faudra-t-il toujours fêter l'arrachement nouveau ?

Tout ce qui fut est balayé ; les souvenirs disparaissent ; il n'y a plus de place pour le deuil ; le vent va s'ébrouer ailleurs et de nouveaux mondes vont naître ; le poète pourra chanter son saoul,... comprendre à peine son propre chant :

... Souvenirs, souvenirs ! qu'il en soit fait de vous comme des songes du Songeur à la sortie des eaux nocturnes...

... Les vents sont forts ! la chair est brève !

... O Poète, ô bilingue entre toutes choses bisaiguës, et toi-même litige entre toutes choses litigieuses... homme parlant dans l'équivoque.

... Mais le Vent, ah ! le Vent ! sa force est sans dessein et d'elle-même éprise.

... Nous passons, et nos ombres... De grandes œuvres, feuille à feuille, de grandes œuvres en silence se composent aux gîtes du futur.

Le chant III glorifie le conquistador, l'homme de science et le vent facteur de progrès. Le chercheur de « Vents » n'est plus le prince d' « Anabase », qui parcourait des terres nouvelles pour affirmer son ascendant sur elles, les hypnotiser, mériter leur respect. Chassé, hâtif, rebelle, le conquistador est assoiffé de savoir et de pouvoir : il lui faut saisir, épuiser, assouvir, car il sait d'avance qu'il est déjà trop tard, qu'un autre vent se lève, que son cerveau ne peut plus suivre ses mains à la course. Il va donc découvrir le plus possible, exploiter le plus vite possible. Il bâtira une tour de Babel toujours recommencée, une société puissante mais qui tremble sur ses bases :

... Des hommes dans le temps ont eu cette façon de tenir face au vent :

Chercheurs de routes et d'eaux libres, forceurs de pistes en Ouest...

... Et puis vinrent les hommes d'échanges et de négoce.

... Et puis les gens de Papauté...

... S'en vinrent aussi les grands Réformateurs...

... Et après eux s'en vinrent les grands Protestataires... gens de péril et gens d'exil... les évadés des grands séismes...

... Et avec eux aussi les hommes de lubie...

... Enfin les hommes de science.

Un continent entier s'organise, on dirait à la fois sous la protection du vent et sous sa menace. On assemble, comme dans une immense arche de Noé nouvelle, mille espèces humaines ; elles s'agitent, sans avoir le temps de réfléchir, ni même de mesurer la grandeur de leurs entreprises. Une Amérique de songe, et comme en songe recréée, une Amérique fiévreuse surgit, où l'esprit procède par à-coups et par interventions dramatiques ; l'homme de science y est le seul qui tienne entre ses mains le suprême et terrible savoir, synonyme du doute :

... Et déjà d'autres forces s'irritent sous nos pas, au pur solstice de la pierre : dans le métal et dans les sels nouvellement nommés...

... Homme à l'ampoule, homme à l'antenne, homme chargé des chaînes du savoir...

... l'Etre muré dans sa prudence au nœud des forces inédites, mûrissant en ses causes un extraordinaire génie de violence.

Dans ce monde, où l'atome et l'uranium prennent figure d'idoles, on a oublié le poète, et on n'a même pas eu le loisir de se pencher sur l'homme. Il est temps de jeter le cri d'alarme :

... Mais c'est de l'homme qu'il s'agit !... Quelqu'un au monde élèvera-t-il la voix ?... Se hâter ! se hâter ! témoignage pour l'homme !

Désormais le poète pourra jouer son rôle : celui de l'arbitre. Il s'est avéré, en effet, que plus l'homme construit, moins

il voit, que plus il peut moins il sait, tandis que celui qui sait ne sait plus qu'à satiété, de sorte qu'en lui tout est doute. Le poète, dans cette frénésie générale, est le médiateur et comme le seul être raisonnable : sa science n'étant point exacte ni son pouvoir illusoire, il apparaît comme un conciliateur dont la seule vertu est un certain humanisme, auquel doivent se rallier conquistadors et savants : il est appelé sur l'agora, où il sera paradoxalement le seul à parler clair.

... Le Poète lui-même à la coupée du Siècle !

... Que le Poète se fasse entendre, et qu'il dirige le jugement !

Et le Poète aussi est avec nous, sur la chaussée des hommes de son temps.

Allant le train de notre temps, allant le train de ce grand vent.

Son occupation parmi nous : mise en clair des messages... Non point l'écrit, mais la chose même. Prise en son vif et dans son tout.

Conservation non des copies, mais des originaux. Et l'écriture du poète suit le procès-verbal.

(Et ne l'ai-je pas dit ? les écritures aussi évolueront. —

Lieu du propos : toutes grèves de ce monde.)

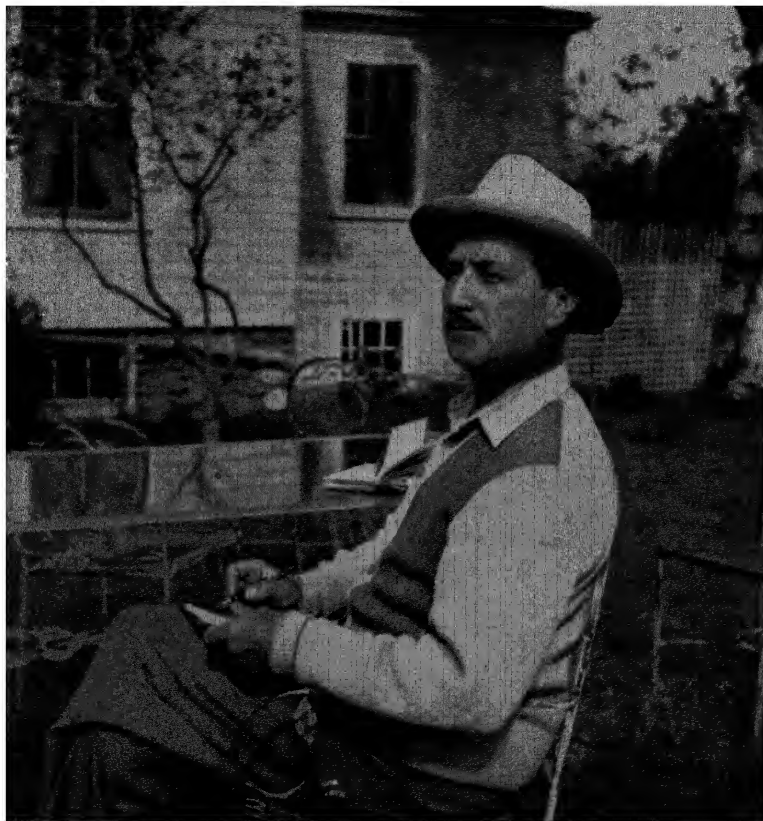
Voilà le poète revêtu de pouvoirs publics à quoi rien ne le prédestinait. La Tour de Babel semble le préférer au maçon et même à l'architecte. C'est que certaines valeurs séculaires se sont écroulées ; la liberté est devenue plus paralysante

qu'une servitude, et le laboratoire s'est mué en musée des horreurs. Trop spécialisé, l'homme a égaré l'homme; dans le concert des merveilles mortelles qu'il déclenche mais qu'il ne peut maîtriser, il s'en remet à cet être gratuit, inoffensif, impuissant, vivant dans les siècles passés et dans le brouillard des siècles à venir, mais à peine effleuré par l'aujourd'hui qu'il ignore et qui le lui rend bien : le poète. Qui sait ? — c'est un pari de Pascal où la mise ne semble point élevée — la rêverie du poète vaut peut-être la certitude, sa faiblesse l'acier, sa légèreté « l'eau lourde ». L'heure du plus grand savoir et du plus grand doute devient ainsi l'heure de la poésie. Et si cette heure-là était la toute dernière, le vent n'y trouverait qu'un drame mineur ; la fin du monde de l'homme ne serait jamais qu'un incident : l'heure perdue d'une dernière chance, d'une dernière « intelligence ».

... Cette heure peut-être la dernière, cette minute même, cet instant !

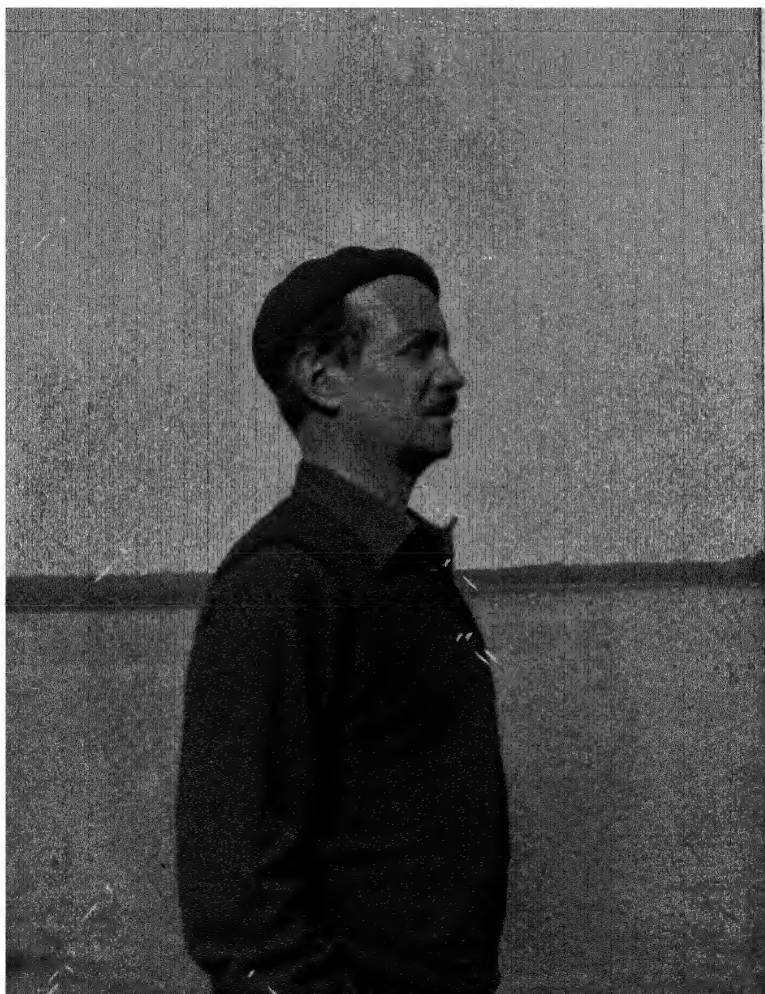
Le vent, si redoutable, s'est-il humanisé, ou bien l'homme, habitué désormais à n'être que le jouet de forces déchainées, a-t-il reconnu dans le vent l'expression même de toute existence ? Le chant IV célèbre leur alliance, qui prend parfois l'allure équivoque de l'inceste. L'homme, quelque misérable qu'il soit, participe à l'aventure du vent, conscient à la fois de sa précarité et de la grandeur de son inutilité :

... Et la saison de l'homme sur nos lèvres comme un thème nouveau.

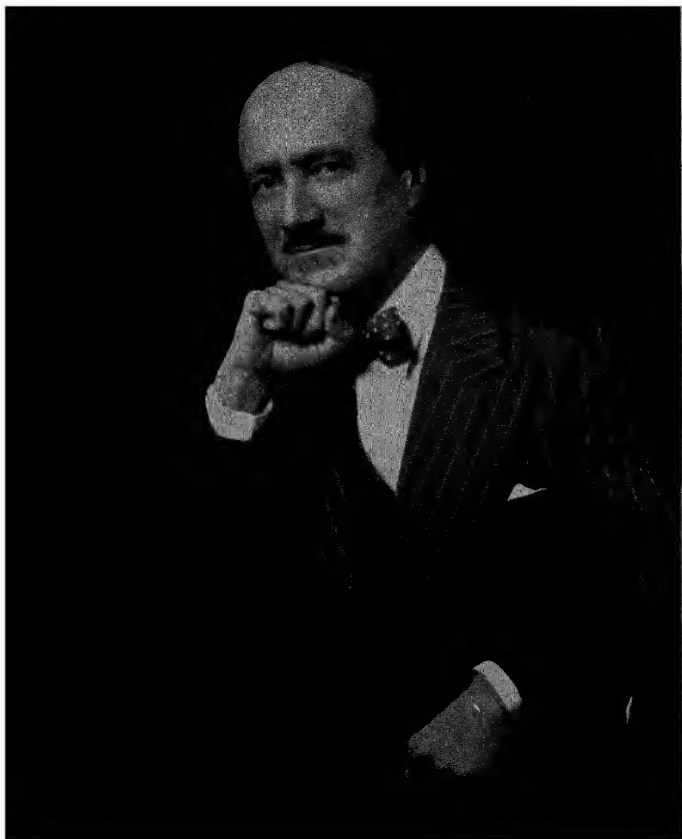


Saint-John Perse à « Hundred Acre Island » (1945).

Page suivante :







Saint-John Perse, Washington (1951). (*Phot. Hessler*).

... Ah ! quand les peuples périssaient par excès de sagesse...

... Nous en avons assez, prudence, de tes maximes à bout de fil à plomb, de ton épargne à bout d'usure et de reprise. Assez aussi de ces Hôtels de Ventes et de Transylvanie...

Mais le vent reprend de plus belle, en maître incontesté ; il en sera ainsi jusqu'à la fin des âges.

... Et le Vent avec nous comme Maître du chant :

« ... Je hâterai la sève de vos actes. Je mènerai vos œuvres à maturation...

... C'étaient de très grands vents...

Qui nous chantaient l'horreur de vivre, et nous chantaient l'honneur de vivre...

De toute les tentatives épiques en littérature française (genre où celle-ci semble n'avoir enregistré que des échecs, à l'exception peut-être de la Chanson de Roland qui en est le balbutiement le plus frais), « Vents » est la seule qui ne se contente pas d'une glorification sous forme de fresques imaginées (Hugo) ou de proclamations religieuses et patriotiques fatales à la poésie (Péguy). Quoique précise, et même attentive au détail le plus concret, « Vents » est une épopée abstraite, en ce sens qu'elle épouse un principe philosophique, astronomique et géologique, d'une vérité assez générale et profonde pour échapper toujours à la spécialisation et au parti-pris : le mouvement perpétuel. En dépit de ses obscurités, de son refus constant de traduire

... Ah ! quand les peuples périssaient par excès de sagesse...

... Nous en avons assez, prudence, de tes maximes à bout de fil à plomb, de ton épargne à bout d'usure et de reprise. Assez aussi de ces Hôtels de Ventes et de Transylvanie...

Mais le vent reprend de plus belle, en maître incontesté ; il en sera ainsi jusqu'à la fin des âges.

... Et le Vent avec nous comme Maître du chant :

« ... Je hâterai la sève de vos actes. Je mènerai vos œuvres à maturation...

... C'étaient de très grands vents...

Qui nous chantaient l'horreur de vivre, et nous chantaient l'honneur de vivre...

De toute les tentatives épiques en littérature française (genre où celle-ci semble n'avoir enregistré que des échecs, à l'exception peut-être de la Chanson de Roland qui en est le balbutiement le plus frais), « Vents » est la seule qui ne se contente pas d'une glorification sous forme de fresques imagées (Hugo) ou de proclamations religieuses et patriotiques fatales à la poésie (Péguy). Quoique précise, et même attentive au détail le plus concret, « Vents » est une épopée abstraite, en ce sens qu'elle épouse un principe philosophique, astronomique et géologique, d'une vérité assez générale et profonde pour échapper toujours à la spécialisation et au parti-pris : le mouvement perpétuel. En dépit de ses obscurités, de son refus constant de traduire

logiquement ou par affirmation euclidienne des sentiments auxquels celui qui écrit et ce qui les décrit sont soumis autant que celui qui les lit, elle en appelle à la tendresse ou au dissentiment, au désespoir ou à l'espoir, c'est-à-dire à ce qu'on nomme communément les qualités de cœur ; il n'y a en elle, si distante et si digne, rien de stérilement cérébral. Elle vit de tragédie quotidienne et non de littérature ; il suffit au profane de se hisser jusqu'à elle pour qu'elle accepte très simplement de l'émouvoir. Il verra alors qu'étant de tous les siècles, mais particulièrement de tous les siècles tragiques, elle est bien du vingtième : la précarité, la fin d'un monde, la remise en question de tout, sont ses propos les plus constants. D'autre part, elle ne peut que passionner l'esthète, l'écrivain et le professionnel de poésie : elle est à l'affût du moindre vocable qui passe comme un oiseau, du moindre piège de syntaxe ; elle remonte souvent à l'étymologie la plus lointaine et chante heureusement, mais sans complaisance, le simple fait que l'instrument qu'elle est se forge au fur et à mesure qu'on s'en sert. Elle est donc aussi une analyse poétique, et consent à ce sacrifice suprême : discuter de ses propres enchantements.

Elle ne peut, par la nature de son inspiration, être nationale ; elle l'est si peu qu'elle aurait pu être écrite dans n'importe qu'elle autre langue que le français. Cosmique autant que métaphysique, elle s'accommode moins d'un pays que d'un continent. L'Asie d' « Anabase » lui eût été trop méditative et trop énigmatique dans sa lente maturation ; l'Amérique lui convient mieux : changeante, rapide, urgente, amoureuse d'un progrès fondé sur la chose pal-

pable, mais ravagée aussi de doute et d'anxiété, sujette à mille crises spasmodiques. Ainsi peut-elle impunément parler du « mormon », du « lama », du « Tranksgiving Day », d' « Audubon », du « Grand Auk », du « nylon », de l' « arbre Juniper », du « skunk », du « hickory », de la « mer de Colomb », de la « mesa », du « canon », des « Grandes Indes », du « buffle », de la « sierra », des « blues », des « Cordillères », des « sacoches à coca », de la « Mer Pacifique », de « Nunez de Balboa », de « Florides ». Cette épopée du Nouveau Monde est aussi celle du monde moderne, de tout monde en pleine évolution.

« AMERS »
OU
LA TRINITE : OBJET, POETE, POEME

LA philosophie de Saint-John Perse revêt ses formes définitives avec « Vents ». Il lui est désormais loisible de donner au fruit de son instinct et de sa réflexion des apparences diverses. La hiérarchie des valeurs ayant disparu, la fusion du poème et de sa genèse peut se montrer plus complexe. D'une notion désormais irréductible, il peut offrir des aspects simultanés, successifs, contradictoires comme si, la synthèse étant admise, il n'était plus indispensable de la souligner sans cesse. Dans « Amers », qui paraît onze ans après « Vents », en 1957, et qui contient cent quatre-vingts pages, la trinité objet-poète-poème peut se présenter comme une œuvre panoramique — on dirait même : en éventail — où l'objet, le poète et le poème se trouvent par instants séparés les uns des autres. La trinité n'en souffre point : ses éléments constitutifs gardent la même essence originelle. Et c'est

dans la structure du poème, composé d'une invocation, d'une strophe, d'un chœur et d'une dédicace, selon la mode antique, que l'on peut voir à quel point cette trinité est à l'abri de toute tentative de dislocation. S'il est bien entendu que le poème est irrévocablement lié à son objet, à son auteur et au récit de ses propres vicissitudes, il devient possible, pour lui, de parler de son objet, par exemple, à l'exclusion du poète ou du poème : le verset particulier sera toujours de la même nature que la trinité, considérée comme une unité. Mais l'un subit, en 1957 plus qu'en 1946, l'attrait d'une fission...

A la première page, la trinité s'avance, comme toujours, de manière majestueuse. Le poète est là, qui parle en son nom propre; et la mer, qui se « recommence » dans sa solennité; et l'épopée, qui prend le pas de l'ode :

... La Mer en fête sur ses marches comme une ode de pierre : vigile et fêtes à nos frontières, murmure et fête à hauteur d'hommes — la Mer elle-même notre veille, comme une promulgation divine...

... J'ai vu sourire aux feux du large la grande chose fériée : la Mer en fête de nos songes, comme une Pâque d'herbe verte et comme fête que l'on fête...

Il importe que le poème choisisse son objet : ce n'est plus désormais un attribut cosmique, comme le vent, la neige, la pluie, ni une disposition de l'âme, comme l'exil. Le choix se porte véritablement sur une chose précise, qui a son poids, sa mesure, sa forme, et qui ne peut se confondre avec une chose différente. C'est que le poème a conscience

de ses devoirs de description : il restitue à la raison une image nette de l'amer, ce point de repère disposé par les hommes dans les eaux de navigation fréquentées. Le poème tient à embrasser son objet, avec un maximum de fidélité, quels que soient les prolongements qu'il veuille lui donner par la suite. Le poème traduit ce qu'il n'est pas : il accepte avec sérénité ses servitudes. C'est à ce prix qu'est sa liberté. L'amer ne peut être que cela : une simple borne maritime. Il a une fonction, qui le dépasse et qui lui permet de signifier plus que le peu qu'il semble être. Il est utile à la navigation; il est le signe d'une entente entre marins et hommes de la terre.

Le poème, ayant cerné l'objet, prend la prérogative de chanter son importance : il sera un poème de la vie maritime. Son propos peut alors s'élargir sans fin; c'est bientôt la mer tout entière qu'il célèbre. Il change d'objet et se plie aux exigences de son véritable objet, comme si l'amer n'avait jamais été qu'un détail infime et ingrat de son objet soudain restitué à sa véritable proportion : la mer. Celle-ci commande aux mouvements du poème; il doit se l'assimiler, et s'assimiler à elle. Il doit donner l'impression qu'il est d'origine marine. Il ne peut pas se refuser une manière de *mimétisme délirant*. La mer est dans les mots du poème; il ne serait point trop audacieux de prétendre que le poème est, par un processus semblable, dans les vagues du poème :

Amitié ! amitié à toutes celles que nous fûmes :
avec l'écume et l'aile et le déchirement de l'aile sur
les eaux, avec le pétilllement du sel, et ce grand rire
d'immortelles sur la mêlée des eaux,

Et nous-mêmes, nageuses parmi l'immense robe
De plume blanche !... et tout l'immense lacis vert,
et toute l'immense vannerie d'or, qui vanne, sous les
eaux, un âge d'ambre et d'or...

La mer décrite, consacrée, définie de manière certaine, il est temps d'en nommer les fonctions et — aimerait-on dire — l'utilité. La mer est un trait d'union entre les hommes, même si elle a ses vertus et ses pouvoirs à elle; quoi qu'on dise, elle sert aux êtres pensants, qui oublient ses droits à l'éternité. Il se peut que secrètement, au contraire, elle se serve d'eux; pour l'instant elle est le lieu où se croisent les usagers de l'amer :

Et c'est la Mer qui vint à nous sur les degrés de pierre du drame :

Avec ses Princes, ses Régents, ses Messagers vêtus d'emphase et de métal, ses grands Acteurs aux yeux crevés et ses Prophètes à la chaîne, ses Magiciennes trépignant sur leurs socques de bois, la bouche pleine de caillots noirs, et ses tributs de Vierges cheminant dans les labours de l'hymne,

Avec ses Pâtres, ses Pirates et ses Nourrices d'enfants-rois, ses vieux Nomades en exil et ses Princesses d'élégie, ses grandes Veuves silencieuses sous des cendres illustres, ses grands Usurpateurs de trônes et Fondateurs de colonies lointaines, ses Prébendiers et ses Marchands, ses grands Concussionnaires des provinces d'étain, et ses grands Sages voyageurs à dos de buffles de rizières...

Tout ce monde, groupé sur mer ou autour d'elle, prend à son tour en charge le poème. Il s'agit à présent de considérer la mer comme le berceau de toute activité humaine, et par voie de conséquence, comme l'élément même où l'homme est devenu lui-même : un animal actif, besogneux, plein d'ambition. Dès lors, glorifier la mer devient, ni plus ni moins, glorifier l'homme dans ses changements et dans ses humeurs contradictoires. Du particulier, le chant a rejoint le général; il lui suffit de pénétrer dans les recoins de celui-ci pour rejoindre de nouveau le particulier, c'est-à-dire un particulier tout différent du premier, et même sans aucun lien avec lui. C'est de pareils va-et-vient qu'est faite cette épopée du flux et du reflux humain, de la marée de l'âme, qui s'éloigne pour mieux revenir, qui se calme pour se muer en tempête. L'honneur de la mer, comme dit le poète, est dans le « déchirement radieux par le travers du Siècle ». Il est aussi dans le refus de choisir entre le bien et le mal, la « vilenie sacrée » et le « mal divin ».

Cette mer, si physique, si inévitablement réelle, est donc aussi la somme de ses symboles, quelques-uns offerts avec franchise, quelques autres plus secrets. Le poème de la mer ne saurait se faire pareil à elle sans devenir un poème de l'imagination lavée par la mer, ou de la mer passée dans le domaine de l'imagination, là où tout est prescience, divination, vérité difficile à saisir. Sans cesser d'être elle-même, la grande masse marine s'assimile tous les éléments, de l'âme surtout, qui ont sa vitalité. Elle est ainsi le synonyme de toutes les mers mortes et à naître, de toutes les mers intellectuelles, et le signe d'un élan qui pourrait

rappeler celui des vagues sentimentales; la mer est aussi l'amour de la mer, l'amour absolu :

« Mer de Baal, Mer de Mammon — Mer de tout âge et de tout nom,

O Mer sans âge ni raison, ô Mer sans hâte ni saison,
Mer de Baal et de Dagon — face première de nos songes,

O Mer promesse de toujours et Celle qui passe toute promesse... »

... « ... Amour, amour qui tiens si haut le cri de ma naissance, qu'il est de mer en marche vers l'Amante ! Vigne foulée sur toutes grèves, bienfait d'écume en toute chair, et chant de bulles sur le sable... Hommage, hommage à la Vivacité divine !

Le portrait de la mer s'achève. Il est fait d'intermittences de touches successives, d'allusions, d'instantanés, de panoramas grandioses. Elle a été photographiée, prise en cinémascope, chimiquement restituée, microscopiquement rendue; ensuite, on nous a dit ce qu'elle pourrait être, dans le possible, dans l'impossible, dans cette zone immense où se créent des liens illusoire mais beaux entre le réel et l'imaginé. L'objet est vaincu, épuisé, magnifiquement indépendant. Il convient, sur l'heure, que le poète intervienne : il faut, sans tarder, humaniser l'objet verbal. C'est Saint-John Perse qui parle, au nom de ce qu'il connaît de soi. Une part de sa biographie s'offre au poème. Le créateur donne à la créature la voix qui est entre eux, qu'ils se

partagent. Le temps est à la confession; c'est dire que l'objet est œuvre de chair écrite :

... Or il y avait un si long temps que j'avais goût de ce poème, mêlant à mes propos du jour toute cette alliance, au loin, d'un grand éclat de mer...

Il importe au poète de vivre le poème qui parle de la mer et, par conséquent, de s'identifier à lui comme à elle. Les grandes circonstances de sa vie passent, à peine transcendées, en eux; en retour, la mer comme le poème se retrouvent en lui; il est leur ordonnateur, à la condition qu'il sache aussi à quel point il est leur obligé; il lui est permis de les dominer, à condition qu'ils aient passé en lui. Peut-être n'est-il, en définitive, que leur conscience, encore qu'il se prêtât l'ivresse d'imaginer qu'ils pourraient être la sienne :

Je veille seul et j'ai souci : porteur de femme et du miel de la femme, comme vaisseau porteur de blé d'Afrique ou du vin de Bétique. Et c'est vigile encore en Est, l'heure poreuse à notre attente...

Que la mer, sublime confidente, reçoive ses secrets les plus intimes, il ne s'en défend guère; il est — pour renverser la formule de René Char : « Le poème est toujours marié à quelqu'un » — marié à l'objet de son poème :

... Amies, j'ai tant rêvé de mer sur tous nos lits d'amants ! et si longtemps l'Intruse a sur nos seuils traîné sa robe d'étrangère, comme bas de jupe sous les

portes... Ah ! qu'une seule vague par le monde, qu'une seule vague, ô toutes, vous rassemble, compagnes et filles de tout rang, vivantes et mortes de tout sang !

Sur le qui-vive, à la lisière de ses propres souvenirs et de la mer, le poète se dresse, pour la « quête redoutable », prometteuse d'une « rixe » qui sera toute lumière, toute élucidation. Quoiqu'il ne l'avoue jamais, l'épopée n'a pas de but plus noble que de *définir une certaine conscience de l'imagination*. Peu à peu, page à page, cette conscience, d'abord diffuse, se constitue à force d'approximations. Ce qui était, philosophiquement parlant, un vigoureux refus de hiérarchie, devient un refus du chaos. Il n'est point d'ordre encore, et il ne peut point y en avoir, dans une conception de la poésie qui n'accepte que la mouvance, que le seul principe de la métamorphose. Mais afin que ce principe même s'affirme, il est indispensable que le poème soit le lieu où le poète proclame sa lucidité. L'épopée, pour être efficace, doit s'analyser et parler de soi, comme si elle était, entre autres, le journal intime de sa propre écriture, alors qu'elle est déjà celui de la mer et celui du poète. La trinité pourra ainsi être tout ensemble une et indivisible, trois et divisible. Et, au point de vue éthique — sinon, par moments, didactique — il manquerait quelque chose à cette aventure si elle n'était capable, dans sa course irrésistible, de dire à ses témoins ce qu'ils devraient en penser. La façon d'être cartésienne ne doit point gêner les façons d'être cosmique et charnelle. Le poème avance de se savoir, professionnellement, un poème, détaché un instant, de qui le fait naître

et de ce qu'il fait naître; il acquiert des prestiges nouveaux à discuter rationnellement de son essence :

« ... Ah ! nous avions des mots pour toi et nous n'avions assez de mots,

Et voici que l'amour nous confond à l'objet même de ces mots,

Et mots pour nous ils ne sont plus, n'étant plus signes ni parures,

Mais la chose même qu'ils figurent et la chose même qu'ils paraient;

Ou mieux, te récitant toi-même, le récit, voici que nous te devenons toi-même, le récit,

Et toi-même sommes-nous, qui nous étais l'Inconciliable : le texte même et sa substance et son mouvement de mer,

Et la grande robe prosodique dont nous nous revêtons... »

Que le poème soit un attribut de la mer, que la mer soit un attribut du poète, que le poète se désincarne et se réincarne tour à tour — mais simultanément — dans le poème et dans la mer, la philosophie d' « Exil » et de « Vents » l'annonçait de manière inéquivoque. « Amers », construit selon des préceptes assez classiques, redonne à chacun des éléments de la trinité ses droits propres, de sorte que cette fresque est pleinement un poème de la mer, un poème du poète, un poème du poème, et une somme d'eux tous.

« CHRONIQUE »
OU
LE RETOUR AU POÈME INTIME

RELATIVEMENT court, le poème « Chronique », publié en 1960, ne prétend qu'à marquer une halte dans l'évolution du lyrisme persien. Ce sont là de brèves vacances que s'accorde l'homme, pour mieux se pencher sur le temps présent, et sur la fuite, autour de lui comme en lui, des sensations et des sentiments dont il se sait le fugace dépositaire. Ce salut à la vieillesse ne va pas sans un sourire mélancolique devant sa propre dignité. D'« Anabase » à « Amers », son propos a été de régir un univers, extérieur et intérieur, comme d'imposer un univers de la parole. Cette fois-ci, retrouvant avec quelque sentimentalité l'être humain que révélait « Eloges », il peut, sur un mode plus élégiaque, monologuer, entouré de quelques meubles familiers : ses tours de vocabulaire, ses images aimées, ses rythmes apprivoisés depuis un demi-siècle. Ici, le *moi* apostrophe le *moi*, avec une ferveur moins

majestueuse que d'habitude : c'est qu'il se veut plus doux, plus mélancolique, plus direct dans ses émotions. A l'épopée — mais sans que la démarche changeât de tonalité — succède l'hymne, ou même l'ode :

« Grand âge, nous voici. Fraîcheur du soir sur les hauteurs, souffle du large sur tous les seuils, et nos fronts mis à nu pour de plus vastes cirques...

... Grand âge, vous mentiez : route de braise et non de cendres... La face ardente et l'âme haute, à quelle outrance encore courons-nous là ? Le temps que l'an mesure n'est point mesure de nos jours. Nous n'avons point commerce avec le moindre ni le pire. Pour nous la turbulence divine à son dernier remous...

Le quotidien rejoint le sublime ou, si l'on préfère, le tangible vient renforcer, de son réalisme sage, l'héroïque. La splendeur de l'aventure cosmique peut s'assimiler un certain doute devant le vivre, devant le comprendre, devant le vouloir. La tendresse d'être est à ce prix ; les fantasmagories aussi en arrivent à souhaiter un confort. Les Don Quichotte ne sont jamais plus grands que lorsque, les moulins pourfendus, ils regardent leurs paumes blessées en haussant les épaules. Le regret doit être un titre de gloire :

— Tant de sanctuaires éventés et de doctrines mises à nu, comme femmes aux hanches découvertes !...

... Nous n'avons point tenure de fief ni terre de bien-fonds. Nous n'avons point connu le legs, ni ne saurions léguer. Qui sut jamais notre âge et sut notre

nom d'homme ? Et qui disputerait un jour de nos lieux de naissance ? Eponyme, l'ancêtre, et sa gloire, sans trace. Nos œuvres vivent loin de nous dans leurs vergers d'éclairs. Et nous n'avons de rang parmi les hommes de l'instant...

L'étape fera bientôt place à une nouvelle impatience, une nouvelle croisade vers l'inconnu des ivresses et des images. Le balancement ralentit, l'oscillation se fait voluptueuse; le prochain poème reprendra le cours irrémédiable des choses qui se dépassent, vêtues de mots très pleins et très cruels. Il sera de nouveau question, indissolublement, de l'honneur et de l'horreur de vivre : deux extrêmes, qu'un minuscule fragment de consonne suffit à séparer. Car la tâche du poète n'est point achevée. Ce qui est dit n'est point dit. L'« immensité », le « foisonnement », la « passion » et le « pouvoir » de l'être restent à jamais à proclamer, et avec ceux du non-être, du *sur-être*, du *para-être*. En cet instant, que l'on goûte à l'immédiate présence ! Il n'est pas déshonorant de « prendre mesure du cœur d'homme ». Cette simplicité-là, on ne peut y accéder qu'au terme de dix anabases et de maints exils. Les vents s'apaisent, les neiges cessent, les pluies s'éloignent, l'amer se fait invisible et la mer retient ses vagues : aujourd'hui, c'est l'homme seul qui règne, assis dans l'amitié presque silencieuse de ses poèmes domestiques et de ses mots très sages. Alors, comme si la signification morale de toute l'œuvre de Saint-John Perse éclatait tout à coup, la rhétorique prend valeur de réhabilitation. Le siècle, penaud mais fier, repentant mais d'avance acquitté, se présente au poète, comme à son juge, son maître et son défenseur.

LES POUVOIRS DE L'IMAGE,
LES RESSOURCES METRIQUES OU SYNTAXIQUES

LE verset de Saint-John Perse se déploie, se succède à lui-même, avance comme une oraison, comme une plaidoirie. Sa vertu majeure est de se vouloir non seulement l'instrument d'un poème, avec ses images et ses trouvailles, mais aussi la grâce d'une prose à l'état pur, et comme un rite verbal au-dessus de sa signification immédiate. Il procède par superpositions successives et par rappels : il a ses refrains, résolument simples, et même ternes, au besoin, pour lui garder un son mat et sans emphase :

... Mais qui saurait par où faire entrée dans son cœur?
(ELOGES)

... L'exil n'est point d'hier ! l'exil n'est point d'hier !
(EXIL)

... Se hâter ! parole de vivants ! (VENTS)

A ces qualités rhétoriques, s'ajoutent des qualités purement musicales ou prosodiques : la certitude et la complexité d'une métrique interne, articulée le plus souvent sur l'alternance des hexasyllabes, octosyllabes, décasyllabes et alexandrins. L'oreille est flattée aussi par les métagrammes, dont « Vents » offre plus d'un exemple frappant ; on dirait qu'une substitution de consonnes, qu'un renversement de deux syllabes interchangeable suffisent à ajouter au charme du poème, sans rien enlever à sa gravité, ni céder à la virtuosité gratuite. Parfois la rime et l'allitération se multiplient, involontaires mais nécessaires : elles insistent sur le sens ou sur l'idée, sans leur conférer de pouvoir fallacieux :

... Sur nos plus grands versets *d'athlètes*, de *poètes*...
(VENTS)

... Ainsi *croissantes* et *sifflantes*... (VENTS)

... Et si un homme auprès de nous vient à manquer à son visage de *vivant*, qu'on lui tienne de force la face dans le *vent* ! (VENTS)

... Je t'ai *pesé*, *poète*, et t'ai trouvé de *peu* de *poids*.
(VENTS)

... Hiver bouclé comme un traitant et comme un *reître*, vieux soldat de métier à la solde des *prêtres*... (VENTS)

... Gens de *péril* et gens *d'exil*. (VENTS)

... Allant le train de notre *temps*, allant le train de ce grand *vent*. (VENTS)

... Qui nous chantaient *l'horreur* de vivre, et nous chantaient *l'honneur* de vivre... (VENTS)

... Le *vin* nouveau n'est pas plus *vrai*, le *lin* nouveau n'est pas plus *frais*. (VENTS)

... Et le délice encore du miéux *dire* engendrera la grâce du *sourire*... (AMERS)

... Règle donnée du plus haut luxe : un *corps* de femme — nombre d'*or* ! (AMERS)

... O Mer sans *âge* ni *raison*, ô Mer sans *hâte* ni *saison*... (AMERS)

... Mer du *mécène* et du *mendiant*, de l'*émissaire* et du *marchand*... (AMERS)

... Notre *race* est antique, notre *face* est sans nom...
(CHRONIQUE)

... La terre mouvante dans son *âge* et son très haut *langage*... (CHRONIQUE)

La syntaxe de Saint-John Perse se caractérise par l'emploi : 1) d'interjections et d'ellipses ; 2) de verbes impersonnels et de pronoms neutres ; 3) de changements de personne au sein du même verset ; 4) de conjonctions telles que « et », « et puis », « or », etc... au début d'un chant ou d'un poème.

L'interjection et l'ellipse prêtent au poème un ton péremptoire et solennel qui n'admet pas de discussion :

... Ah ! tant de souffles aux provinces ! (ANABASE)

C'est là un fait indéniable, et qui s'inscrit comme une vérité en dehors même du poème.

... O fraîcheur, ô fraîcheur retrouvée parmi les sources du langage ! (VENTS)

Ici, au contraire, la surprise est à son comble, et le poète se défend d'y résister.

... Lois sur la vente des juments. Lois errantes...
(ANABASE)

... Son occupation parmi nous : mise en clair des messages. (VENTS)

... Révérence à ta rive, démente, ô Mer majeure du désir (AMERS)

... Etroitement encore l'âme, à l'incision du corps !
(AMERS)

... Fièvre là-haut et lit de braise. (CHRONIQUE)

Verbes et articles, syntaxe et règles seraient oiseux dans ce passage : les grandes proclamations se passent en effet des cas et des genres. Si l'ellipse et l'impératif sont signes d'autorité, l'impersonnel et le pronom neutre, par contre, plongent le poème dans une atmosphère nonchalante et douce, insinuante et subtile ; ils le changent en mélopée, en litanie archaïsante :

... Ce sont de grandes fleurs mouvantes en voyage...
(ELOGES)

... C'est là le train du monde et je n'ai que du bien
à en dire. (ANABASE)

... Toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut
cette grandeur... (EXIL)

... Ce n'était pas assez que tant de mers, ce n'était pas
assez que tant de terres... (EXIL)

... Et c'est conseil encore de force et de violence.
(VENTS)

... Et comment il nous vint à l'esprit d'engager ce
poème, c'est ce qu'il faudrait dire. (AMERS)

... Et c'est vigile encore en Est, l'heure poreuse à
notre attente. (AMERS)

... Et c'est un déchirement d'entrailles, de viscères,
sur toute l'aire illuminée du siècle. (CHRONIQUE)

... C'est assez d'engranger, il est temps d'éventer et
d'honorer notre aire. (CHRONIQUE)

Le changement de personne ranime le chant, ravive le poème, leur fait changer de voix et d'octave, parfois de rythme et de vitesse. Il met en relief, surtout, leurs qualités dramatiques. Un « je » interrompt le thème qui se développe ; tantôt c'est pour l'épauler, tantôt pour le contre-carrer : une lutte fraternelle s'engage entre eux, qui profite au mouvement de la composition.

... Et l'homme dur entre les hommes, au milieu de la foule, se surprend à rêver de l'élyme des sables. « J'avais, j'avais ce goût de vivre sans douceur... » (PLUIES)

... Le Narrateur monte aux remparts dans la fraîcheur des ruines et gravats. La face peinte pour l'amour comme aux fêtes du vin... « Et vous avez si peu de temps pour naître à cet instant ! » (VENTS)

... « Ivre, plus ivre, disais-tu, de renier l'ivresse »... Un homme encore se lève dans le vent. (VENTS)

... C'était hier. Les vents se turent. — N'est-il rien que d'humain ?

« A moins qu'il ne se hâte, en perdra trace ton poème. » (VENTS)

... Et à celui qui chevauchait en Ouest, une invincible main renverse le col de sa monture et lui remet la tête en Est. « Qu'allais-tu désertier là ?... » (VENTS)

... La mer louable ouvrait ses blocs de jasper vert. Et l'eau meuble lavait les bases silencieuses. « Trouve ton or, Poète, pour l'anneau d'alliance; et tes alliages pour les cloches, aux avenues de pilotage... » (AMERS)

... Mer magnanime de l'écart, et Mer du plus grand laps, où chôment les royaumes vides et les provinces sans cadastre,

Elle est l'errante sans retour, et mer d'aveugle migration, menant sur ses grandes voies désertes et sur ses pistes saisonnières, parmi ses grandes figurations d'herbages peints,

Menant la foule de son peuple et de ses hordes tributaires, vers la fusion lointaine d'une seule et même race. « M'es-tu présence ? » --- cri du plus ivre ---
« ou survivance du présage ? » C'est toi, Présence, et qui nous songes. (AMERS)

Les conjonctions « et », « car », « puis », comme l'adverbe « ainsi », peuvent, au début d'un poème, marquer le prolongement d'une respiration, d'une inspiration, qui ont leur source ailleurs, au-delà du poème et de sa présence visible. C'est que chez Saint-John Perse, le poème ne débute pas, il *continue* ; une conjonction bien en évidence marque l'intervalle entre l'expression encore retenue et l'expression déjà active, cette zone intermédiaire où le poème est né, mais demeure encore aveugle et comme virtuel. Dans « Eloges », deux des six chants de « Pour fêter une enfance » commencent par le mot « et », et un troisième par le mot « puis ». Des dix-huit poèmes de la suite intitulée « Eloges », il y en a un qui commence par « et », et un autre par « or ». Sur les quatre chants qui composent « Amitié du prince », le premier commence par « et » et le deuxième par « ainsi ». Le poème « Neiges » débute par : « Et puis ». Dans « Vents », les conjonctions initiales sont encore plus fréquentes.

L'exemple suivant, qui constitue le premier verset de la « Chanson » liminaire d'« Anabase », est particulièrement typique de la manière et de ce qu'on peut appeler le « style » du poète :

Il naissait un poulain sous les feuilles de bronze. Un homme mit des baies amères dans nos mains. Etran-

ger. Qui passait. Et voici qu'il est bruit d'autres provinces à mon gré... « Je vous salue, ma fille, sous le plus grand des arbres de l'année. »

La première proposition, qui est un alexandrin, s'ouvre sur un emploi impersonnel du verbe naître, à l'imparfait. La deuxième, également un alexandrin, est au passé défini. Les deux suivantes sont elliptiques, l'une formée d'un substantif isolé, l'autre d'un pronom et d'un verbe à l'imparfait. La cinquième commence par une conjonction ; le traditionnel « il y a » est remplacé par l'archaïsant « il est », suivi d'un substantif que n'accompagne aucun article, le verbe étant cette fois-ci à l'indicatif présent. Un changement de personne s'effectue dans le discours discret qui termine le verset ; l'apposition y a une valeur de vocatif ; il y a lieu de noter également l'emploi du comparatif de supériorité « le plus grand ». Les quatre dernières propositions forment trois alexandrins, le mot « fille » ne comptant que pour une syllabe.

A qualités rythmique, prosodique et philosophique égales, les grands poèmes modernes se distinguent par la qualité de l'image. Il est oiseux de définir cette dernière, comme il serait oiseux de définir la poésie elle-même. Ou bien on s'enlise dans des explications techniques où l'ineffable perd ses droits, ou bien, au contraire, on procède par paraphrases, par métaphores, par comparaisons, où l'arbitraire le dispute au sentimental, et on finit par parler de l'image en images, une approximation en chassant et en appelant cent autres. Tout au plus peut-on essayer de définir ce que l'image valable n'est pas ou ne peut plus être.

Ceci élimine d'office les clichés, les lieux communs et

certaines tics qui appartiennent à l'histoire littéraire. « Le char de l'état », « la carrière du roi des astres » sont déjà rejoints par telles rengaines du surréalisme ou du symbolisme attardé : « mourir pour ne pas mourir », « la rose rouge de mon désespoir ».

L'image n'est pas non plus la rencontre fortuite de deux termes incompatibles ; on ne peut impunément accoler le substantif « vache » au substantif « parallélisme », ni l'adverbe « incontestablement » au néologisme « réglementation ». Certains mots font obstacle au flux poétique et demeurent, quoi qu'on en fasse, interdits. Il en va de même des coqs-à-l'âne, des quiproquos, de la pirouette, du simple jeu. Les amusements des fantaisistes, les anagrammes, les « Rose Sélavy » ne peuvent faire longtemps illusion.

L'image purement sonore, ou qui flatte uniquement l'œil, ne procure, elle non plus, qu'un plaisir superficiel. Les trois vers célèbres que voici ne sont pas à eux seuls des moments parfaits de poésie, malgré une certaine interprétation abusive de ce que l'abbé Bremond appelait « poésie pure » :

La fille de Minos et de Pasiphaé. (RACINE)

Les chênes qu'on abat pour le bûcher d'Hercule. (HUGO)

Aboli bibelot d'inanité sonore, (MALLARMÉ)

La musique, le rythme y trouvent leur compte, cela est certain, comme il est certain que le premier et le deuxième de ces vers tirent quelque grandeur des personnages qu'ils évoquent. Quant au troisième, un je ne sais quoi, qu'on peut attribuer à la répétition des *b* des *i* et des *o*, ainsi qu'à la véritable torsion à laquelle il est soumis, en rend la séduction pénible, ou par trop cérébrale. Ces vers — ceux de

Saint-John Perse

Racine et de Hugo pour le moins — se justifient surtout par le contexte ; isolés, ce sont de beaux éclats de marbre, sans emploi ni fonction durable.

Il semble bien, dès lors, que le propre de l'image, tout en participant d'un tout, soit de susciter une sorte de *poème dans le poème*, parfaitement constitué et viable par soi seul. Si elle n'est ni le cataclysme résultant d'un choc inattendu, ni un son musical pur, ni un fragment plastique, ni un jeu réussi, qu'est-elle donc ? Devant satisfaire à certaines règles rythmiques extérieures, et par là-même secondaires, elle se présente comme une synthèse on ne peut plus exigeante, où se retrouvent une éthique, une philosophie et une métaphysique qui garantissent son universalité. A la séduction (prosodie, musique, etc...) elle ajoute le merveilleux, et une dose de vérité ou de persuasion (inconsciente ou subconsciente) qui font qu'absurde jusqu'au paroxysme mais parfaitement indiscutable, elle apporte au lecteur une révélation d'un ordre supérieur à quoi il n'a ni l'envie ni la moindre possibilité de résister. Cette image-là semble se situer en deçà et au-delà de sa propre expression, des mots mêmes que le poète a choisis pour la fixer ; en tout cas elle est déjà belle avant d'avoir revêtu sa forme grammaticale et syntaxique ; elle est surtout belle avant d'être tel ou tel *vers*. Elle comble tous les sens avant de combler plus particulièrement l'œil ou l'oreille ; elle satisfait tout l'esprit avant de satisfaire la raison ou la folie. Mais si elle ne relève du langage exprimé qu'à partir d'un certain moment, qui varie selon son intensité, c'est que l'un de ses critères les moins faillibles est sa *traductibilité*. L'image véritable étant métaphysique, éthique, philosophique, etc...

autant que verbale, elle n'est plus esclave de la langue dans laquelle elle s'inscrit. Il en résulte que sa valeur peut se mesurer aux qualités qu'elle garde en traduction.

En dépit des difficultés propres à la matière traitée, dans les passages mêmes qui peuvent paraître les plus secrets ou mystérieux, les plus ésotériques, la poésie de Saint-John Perse, contrairement à ce qu'on eût imaginé se révèle entre toutes une poésie traduisible. En fait, peu de poètes français réputés difficiles ont à ce point tenté les traductions étrangères. Qu'à côté de dix autres traducteurs de talent, des poètes aussi exigeants eux-mêmes envers leur langue qu'un T.S. Eliot ou un Giuseppe Ungaretti aient cru pouvoir rendre l'essentiel d' « Anabase », en anglais ou en italien, sans rencontrer d'obstacles insurmontables ni s'exposer à trop d'infidélité, voilà qui ne peut être l'effet du seul hasard. L'œuvre entière de Saint-John Perse est multilingue par son essence même ; usant d'un français aussi pur que celui de Valéry et aussi riche que celui de Hugo, sa pensée semble pourtant en rejeter, avec une sûreté jamais démentie, tout ce qui serait complaisance, habitude, inclinaison trop latine. Qu'on prenne l'une des images les plus simples et les plus extraordinaires d' « Eloges » :

... assis, dans l'amitié de mes genoux.

Ce décasyllabe présente bien les trois éléments dont il est question plus haut : séduction, merveilleux, vérité. Une séduction qui « passe la rampe » sans qu'on s'en doute, sans la complicité d'allitérations ni de supercheries d'aucune sorte. Un merveilleux qui n'écrase pas : les genoux

sont des amis ; on est *un* mais on est *trois* ; on discute avec eux, on leur parle ; ils écoutent ; ainsi l'image se continue, dépasse les limites du poème, devient dialogue, fable, récit ; d'autres images lui succèdent, et la chaîne ne connaît pas de fin. Une vérité qui n'a pas besoin de démonstration : cela n'avait jamais été dit auparavant, mais c'est vrai d'emblée ; il n'est pas question d'en discuter ; on a même un peu honte de n'avoir pas découvert soi-même cette vérité de tout temps, mais qui demeurerait cachée. Dès lors, on peut aussi bien dire :

... Sitzend, in der Freundschaft meiner Knie.

Qu'on aille donc traduire « *aboli bibelot* » ou « *la fille de Minos* » !

Il suffit encore de prendre tel verset d' « *Anabase* » qui forme un véritable panorama de métaphores et d'allégories, où l'analyse ne peut rien, mais qui présente une indéniable unité de ton et d'altitude :

... Vous ne trafiquez pas d'un sel plus fort quand, au matin, dans un présage de royaumes et d'eaux mortes, hautement suspendues sur les fumées du monde, les tambours de l'exil éveillent aux frontières l'éternité qui bâille sur les sables.

Là, point de jeu, ni de recherches forcées ; la musique garde ses droits mais ne se manifeste par aucun son intempestif. On est envoûté ; on se sent dans un paysage aux proportions extraordinaires et à la fois réduites à l'essentiel, comme si la planète entière le peuplait. Le mystère demeure complet : de quel présage s'agit-il, de quelles fumées ? Et

pourtant l'image garde quelque chose de tragique dans le grandiose : le sel trouve un écho dans les eaux mortes et les sables ; les royaumes dans le monde et les frontières ; l'exil dans l'éternité. Il ne faudrait pas que ces correspondances fussent trop flagrantes ; d'où la surprise du tambour et du bâillement. Qu'on pousse l'analyse plus loin, et on s'apercevra que l'image ne naît pas des mots qu'elle rapproche, quelque incommensurables qu'ils puissent paraître à première vue ; elle naît de la *juxtaposition de concepts de nature différente* ; de la rencontre entre l'objet « tambour » et l'état « exil », entre la notion purement intellectuelle d'« éternité » et le mouvement familier qu'exprime la forme verbale « bâille ». Ce sont là essentiellement des confrontations d'idées et non de termes, de choses et non de syllabes. Ainsi, T.S. Eliot pourra traduire, sans rien perdre de l'envoûtement de l'original :

... you traffic not in a salt more strong than this, when
at morning with omen of Kingdoms and omen of dead
waters swung high over the smokes of the world the
drums of exile on the sands waken on the marches
Eternity yawning on the sands.

Et Walter Benjamin et Bernhard Groethuysen en allemand :

... ihr treibt mit keinem kräftigerem Salze Handel, wann
am Morgen in einer Vorahnung von Königreichen und
tote Gewässern, hoch oben über dem Weltenrauch, die
Trommel der Verbannung an den Grenzen

die Ewigkeit erwecken, die über die Wüsten dahingähnt.

Traduire la poésie de Saint-John Perse dans une langue étrangère suffit à en montrer l'universalité. L'épreuve est extrême, car c'est aussi la traduire en prose, c'est-à-dire la priver des éléments inhérents à une prosodie déterminée. Réduite ainsi à la cadence d'un discours, à ses figurations concrètes, à ses désignations sommaires, elle demeure encore, grâce à l'image, parfaitement à l'aise au sein d'attributs cosmiques aux proportions illimitées, elle peut affronter le risque de devenir la prose elle-même. Alliant la connaissance la plus encyclopédique au mystère, la sémantique au merveilleux, la rhétorique à l'explosion d'une imagerie aux registres innombrables, la logique de la sensibilité à la sensibilité de la raison, cette œuvre ne connaît pas, n'admet pas de distinction entre la prose et la poésie, comme elle n'en admet pas entre l'objet chanté, le chantre et les mots dont il se sert. A la fois épopée et art poétique, elle ne remet rien moins en cause que l'homme et la planète ; elle les glorifie alors même qu'elle les analyse. Expression verbale à l'état le plus libre (donc le plus fou et le plus incontrôlable), et le plus exigeant (donc le plus lucide et le plus intelligent), il n'est point de lieu ni de temps où elle ne soit valable, en tant qu'activité humaine la plus désintéressée et la plus totale dans l'engagement de tout l'être.

2. - DOCUMENTS

LES AFFINITES

Il n'est point d'œuvre plus détachée des contingences que celle de Saint-John Perse. Synthétique au point d'exiger de son auteur un perpétuel passage de la désincarnation à la réincarnation, elle n'aurait pu, à aucun moment, se plier à une discipline autre que l'exploitation jusqu'à épuisement de son thème et d'elle-même. Quelque influence qu'on veuille à tout prix lui découvrir, elle l'aura digérée si bien qu'on ne peut lui trouver de sources ni de commencement véritable, en dehors de l'ensemble des connaissances encyclopédiques qui forment le patrimoine de la civilisation, et d'un certain ton épique qui émane de toute littérature sacrée. On peut toutefois — mais ce ne sera jamais que de la très petite histoire littéraire — relever parmi les rencontres de Saint-John Perse celles qui ont pu marquer, au début de sa carrière, sa formation d'homme et de poète.

Avant d'être conduit en France pour ses études, à l'âge de onze ans, Alexis Saint-Léger Léger avait rencontré aux

Antilles un ami de ses parents, le R.P. Duss (1840-1924), professeur au Collège de la Basse-Terre, et botaniste distingué. Auteur d'une « Flore phanérogamique des Antilles françaises » (Martinique et Guadeloupe) publiée à Mâcon en 1897, le R.P. Duss s'y révèle non seulement un savant attentif, mais un amoureux du langage, charmé à tout moment des noms vulgaires que « planteurs, médicastres et quimboiseurs » donnent aux plantes du pays : la « patte-de-canard », le « cré-cré », le « bois-côtelette », le « balai doux », le « savonnetier-bord-de-mer », « le gratte-jambes », le « croc-chien », le « bois-pistolet », l' « oreille-mouton », le « guérit-tout ». Dans un second ouvrage intitulé : « Division, nomenclature et habitat des fougères et lycopodes des Antilles françaises », paru à Lons-le-Saunier en 1903, le R.P. Duss, véritable sourcier, découvre l' « acacia à bracelets », l' « ananas-porcelaine », l' « arbre à rubans », l' « arbre du voyageur », le « balai deux-heures » et le « balai dix-heures », la « banane à quatorze pattes », le « bois genou », le « bois gli-gli », le « bois perdrix », le « chien-coq », le « chou diable », le « cousin trèfle », la « fleur de paon », l' « herbe queue de souris » et le « thé muraille ». Ce botaniste appliqué avait l'âme d'un poète et d'un étymologiste.

Etudiant à Bordeaux, Alexis Saint-Léger suit, avec un intérêt particulier, le cours d'un disciple d'Eduard Suess (1831-1914). Ce géologue appartient à l'école romantique des savants de grande classe chez qui, comme chez Michélet, l'intuition et la vision lyrique l'emportent souvent sur la vérité empirique. L'auteur de « Das Antlitz der Erde » (publié par Armand Colin en 1897 sous le titre de « La face de la Terre ») ne cesse de faire appel aux forces surnatu-

relles pour donner à ses théories géologiques une ampleur à laquelle l'expérience seule ne suffirait pas. Il reconnaît aussi ses limites, ce qui le plonge dans un abîme de désespoir :

« Le poète peut chercher à franchir les bornes du monde matériel, il reste roi dans le domaine du rêve ; mais si le naturaliste a la même audace, son pied plus lourd est habitué aux terrains solides de la science ; il croit encore observer des réalités, et la vision le domine. »

S'attachant surtout aux mouvements de la croûte extérieure du globe, Suess étudie le Déluge de la Bible sous l'angle de la géologie. De bout en bout l'ouvrage garde une allure cyclopéenne ; il se termine sur une vision grandiose et douloureuse : « Solidarité des êtres vivants... Extinction future des organismes... La biosphère est un phénomène limité non seulement dans l'espace, mais aussi dans le temps. » L'épopée de cette biosphère, continuellement en effervescence, s'appellera « Vents ».

C'est à Bordeaux également qu'Alexis Saint-Léger Léger écrit « Images à Crusoé » (1904), et, passionné de métrique grecque, travaille à une traduction des « Epinicies » de Pindare qui ne sera pas publiée. (Neuf ans plus tard, après une rencontre à Hambourg, il devait offrir à Paul Claudel son exemplaire du texte grec, dans l'édition rarissime d'Oxford de 1814). La première Ode olympique à Hiéron de Syracuse, se termine ainsi (dans la traduction de Rathier, parue en 1910 chez Firmin-Didot) :

... Les rois sont au sommet. Garde-toi d'étendre tes regards au-delà. Puisses-tu seulement, prince, te maintenir dans cette haute fortune ! Pussé-je moi-même être appelé plus d'une fois encore à fréquenter les vainqueurs...

La dixième Ode olympique, à Agésidame Locrien Epizéphyrien débute par ces mots :

... Qu'un homme réussisse dans une action difficile, on lui décerne des hymnes à la voix de miel, préludes de chants ultérieurs : on s'acquitte ainsi du tribut légitime dû aux œuvres grandioses. L'éloge décerné aux vainqueurs olympiques monte jusqu'à eux sans envie. Ma langue veut aussi prendre part à ces louanges, et les dispenser...

La deuxième Ode pythique, à Hiéron Etnéen, contient le passage suivant :

... Porté dans la haute mer, j'ouvrirai toutes voiles à ta louange... Prince, je te félicite. Reçois cet hymne qui t'est envoyé sur la mer blanche comme une cargaison phénicienne. Les mauvaises langues s'attachent toujours aux hommes... Mais quel profit ces remords retirent-ils de leurs ruses ?... Loin de moi une pareille perfidie ! Pussé-je avoir seulement un ami à aimer !...

Le jeune poète fréquente Francis Jammes, qu'il a connu dans le Béarn alors qu'il y faisait ses humanités au Lycée de Pau. Le barde d'Orthez l'emmène en excursion, herbo-

rise avec lui, évoque le souvenir de la Guadeloupe, où son grand-père est enterré à proximité d'une plantation qui appartient à la famille maternelle de Saint-Léger Léger. Qu'on relise le poème intitulé « Je fus à Hambourg » que Jammes écrivit en 1895, et où il chante, lui aussi, les Antilles heureuses ; que de complaisance dans sa tendresse, que d'effusion dans son exotisme !

L'île était enchantée et n'était qu'une femme.
La voix de ses oiseaux eut raison de mon âme.
D'autres m'avaient séduit par l'horreur des volcans.
J'aimai, ô Crusoé ! ces mots qu'un Yucatan
prolonge sous la mer pour former des Antilles.
Ma race a habité parmi ces jeunes filles
qui tiennent d'une main leur sein d'ombre et de feu
et qui de l'autre envoient de longs baisers d'adieu.

On retrouve les mêmes souvenirs dans « Quand verrai-je les îles... » (1895) :

Quand verrai-je les îles où furent des parents ?
Le soir, devant la porte et devant l'océan,
on fumait des cigares en habit bleu barbeau.
Une guitare de nègre ronflait, et l'eau
de pluie dormait dans les cuves de la cour.
L'océan était comme des bouquets en tulle
et le soir triste comme l'Été et une flûte...

... O Père de mon Père, tu étais là, devant
mon âme qui n'était pas née, et sous le vent
les avisos glissaient dans la nuit coloniale.

Le thème revient dans « Aujourd'hui, le long de la nuit » (1897) :

Une impression de grands calices blancs
aux pistils noirs, et de grande tristesse...
Un cimetière aux colibris volant
sur des tabacs frais dans la sécheresse.

Saint-Léger Léger, encore lycéen, rencontre Paul Claudel chez Francis Jammes. Il demeurera par la suite en correspondance avec lui, et son orientation finale vers la carrière diplomatique sera en partie influencée par cette amitié. Une fidèle affection n'a cessé depuis de l'attacher à son aîné, pour qui il a toujours témoigné de son admiration et de son respect. On a pu dire que le verset de Saint-John Perse présentait plus d'une analogie avec celui de Paul Claudel, et que le ton d' « Anabase » se rapprochait parfois de celui des « Grandes Odes ». Le prosélytisme devait s'emparer tôt des écrits de Claudel, une brusquerie parfois voulue en accentuer le caractère abordable, voire populaire, au risque d'en briser l'élan et d'en ternir le goût ; mais dans la première et la deuxième Odes (1905, 1910), où la pureté demeure intacte, et où l'intention vulgarisatrice n'a pas encore fait son apparition, on lit :

... O mon âme impatiente ! nous n'établirons aucun
chantier ! Nous ne pousserons, nous ne roulerons aucune
trirème

Jusqu'à une grande Méditerranée de vers horizontaux...

... Que mon vers ne soit rien d'esclave ! mais tel que
l'aigle marin qui s'est jeté sur un grand poisson,

Et l'on ne voit rien qu'un éclatant tourbillon d'ailes et
l'éclaboussement de l'écume !

... Et chaque soir, à l'arrière, à la place où nous avons
laissé le rivage, vers l'Ouest

Nous allions retrouver la même conflagration...

... Un moment sur le quai parmi les balles et les ton-
neaux, les papiers chez le consul, une poignée de main
au stevedore ;

Et puis de nouveau l'amarre larguée, un coup de tim-
bre aux machines, le break-water que l'on double, et
sous mes pieds

De nouveau la dilatation de la houle !

Léger reste à l'Ambassade de Pékin jusqu'en 1921, époque à laquelle il écrit « Anabase ». Les Orientalistes Pelliot, Granet, Bacot, Staël-Holstein sont, en Chine, de ses amis et l'entretiennent de leurs travaux. L'épigraphie chinoise a pu nourrir au loin son rêve de nomade affranchi du temps. On trouverait sans doute, dans les publications de Sociétés Savantes, bien des fragments de textes dont le style et le ton n'ont pu manquer d'enchanter l'oreille du poète. Un autre écrivain alors inconnu de lui, grand voyageur comme lui et plus fervent d'archéologie, s'attachant plus littéralement à l'étude des anciens textes et inscriptions, devait subir le même attrait : Victor Segalen, auteur des « Stèles » (1912), trouve dans l'antiquité chinoise une inspiration qui, pour plus limitée et plus statique, n'en apparaît pas moins voisine de celle d'« Anabase » :

... Point de révolte : honorons les âges dans leurs chutes successives et le temps dans sa voracité...

... Alors, rendant grâces à leur confiance, et service à leur crédulité, j'ai promulgué :

Honorez les hommes dans l'homme et le reste en sa diversité...

... Non pas mon dévouement : le Prince est là : je suis tout entier pour le Prince. La servitude glorieuse pèse sur chacun de mes gestes comme le sceau sur l'acte impérial et le tribut...

... Prince, ô Prince des joies défendues, entendez-vous pas ce qu'on chante autour de vous ? « Les quatre coursiers trottent, les rêves flottent : quitter le mal pour le bien serait un nouveau délice ! »

On a prétendu, à propos d' « Anabase », sans étudier le problème sérieusement, que plus d'un passage y serait l'écho direct de l'Histoire antique dans la tradition hellénique. Une lecture minutieuse des meilleurs textes anciens sur l'Inde et la conquête d'Alexandre réduit ces assertions à néant. L'« Expédition de Cyrus et la retraite des Dix mille » de Xénophon ne se départit jamais d'une sécheresse voulue ; cet ouvrage tient à la fois du récit historique, dépouillé de tout artifice littéraire, et du témoignage autobiographique. Les fragments ou références indirectes qu'on connaît d'autre part sur l'Orient, et au nombre desquels il faudrait mentionner ceux de Skylax, d'Hécatée, de Ctésias, ainsi que le livre XV de Strabon, les relations de Mégasthène et celles d'Era-

tosthène, ne constituent qu'un dédale de connaissances d'où toute poésie ou philosophie est exclue. Il en est de même du récit militaire de l' « Histoire des expéditions d'Alexandre, rédigée sur les mémoires de Ptolémée et d'Aristobule, ses lieutenants ; par Flave Arrien de Nicomédie, surnommé le nouveau Xénophon, consul et général romain, disciple d'Épictète » (Traduction de P. Chaussard, 1802).

On a cité enfin tel ou tel livre sacré comme source possible de la poésie de Saint-John Perse. Son éducation catholique lui a certainement ouvert l'accès de la Bible, et quelque chose du ton biblique a pu lui demeurer familier. Dans le Livre de l' « Exode », notamment, des récits comme celui du passage de la mer Rouge, par leurs vertus épiques et par la répétition de certains mots, se développent selon un mode que n'est pas sans rappeler celui du poète : la minutie des prescriptions sur le sacerdoce, les nomenclatures techniques qui ont trait à la construction du tabernacle, pourraient s'apparenter aux préoccupations qu'on retrouve dans telle longue énumération de Saint-John Perse, comme celle des « princes de l'exil ».

Mais ce ton-là, — car il ne peut être question que de *ton* — il arrive aussi qu'on le rencontre dans des textes que le poète n'a jamais lus, comme « Le livre des morts » des anciens Egyptiens (traduction d'après le papyrus de Turin et les manuscrits du Louvre par Paul Pierret, parue chez Ernest Leroux, Paris 1907) :

... Qu'il (le mort) ne soit pas repoussé, qu'il ne soit pas écarté ; qu'il entre à son plaisir, qu'il sorte à son

gré. Sa parole étant faite vérité, sont exécutés ses ordres dans la demeure d'Osiris...

... Je (le mort) sortirai le jour pour faire ce que je désire sur terre parmi les vivants...

... Il n'y a plus de dommage à craindre jamais, grâce à ce livre : je m'affermis par lui.

Celui qui le récite le tracera sur lui-même et il sera en paix en récompense. Se tendront vers moi des bras chargés de pains et de breuvages parce que j'aurai été uni à ce livre après mon existence ;

ou le grave pour le plus grand repos du cœur...

... O enjambeur apparaissant dans An !

O celui qui ouvre la bouche, apparaissant dans Ke-
ason.

O mangeur d'ombres...

O celui dont la tête est retournée...

O double lion...

O celui qui s'empare des os.

O celui dont la tête est par derrière.

O celui de la cataracte,

O celui aux dents blanches.

O mangeur de sang,

O mangeur d'entrailles,

O maître de la vérité,

O celui qui fait prospérer les intelligences,

O celui qui associe les splendeurs !

De si prestigieuses rencontres, quelque fortuites qu'elles soient, attestent l'altitude de l'œuvre de Saint-John Perse.

LA PERSONNE DE L'AUTEUR
N'APPARTIENT PAS A SON PUBLIC

NULLE part dans son œuvre, Saint-John Perse ne parle de lui-même ; nulle part son œuvre n'a recours à sa personne pour s'affirmer. Jamais non plus Saint-John Perse n'a consenti à publier quelque texte en prose qui pût, de près ou de loin, se rattacher à sa poésie, indépendante de sa biographie dès l'instant même où elle naît. Point de visage, point de date, point de lieu : l'œuvre idéale pourrait être anonyme.

Marie-René, Alexis, Saint-Léger Léger est né le 31 mai 1887 à la Guadeloupe. Sa naissance fut déclarée sur les registres d'état-civil du Port de Pointe-à-Pitre, dans le ressort duquel sa famille possédait une petite île de plaisance, l'îlet de Saint-Léger-les-Feuilles (aujourd'hui « Ilet à Feuilles », et sur les anciennes cartes marines « Feuilles » tout court), à l'une des sorties du bassin d'îles coralliennes qui forme le prolongement naturel de la grande rade antillaise. Son père, né lui-même à la Guadeloupe d'une ancienne famille de

robe, exerçait aux Antilles la profession d'avocat. Sa mère, d'une famille de planteurs et d'officiers de marine, était aussi de la Guadeloupe, alliée à des Martiniquais. Les deux familles étaient établies aux Iles depuis la fin du ^{xvii}^e et le début du ^{xviii}^e siècle. Les ascendances lointaines du poète sont, en ligne paternelle, de haute Bourgogne ; en ligne maternelle, de Bourgogne et de Normandie, avec des alliances espagnoles. C'est en 1682 qu'un Saint-Léger Léger, cadet de Bourgogne, s'embarqua pour les « Iles du Vent ». L'aîné, à Paris, portait le « nom de terre » de sa famille : Léger Saint-Léger ; le cadet, Saint-Léger Léger, avait, au départ de France, renversé l'ordre patronymique de son nom pour affirmer l'indépendance de sa souche de puiné.

L'enfance d'Alexis Saint-Léger Léger s'est écoulée d'abord à Saint-Léger-les-Feuilles ; puis en partie à la Ville voisine (dans une rue donnant sur le port et qui portait encore son ancien nom de « Rue des Abymes »), et dans l'une ou l'autre des deux plantations de sa famille maternelle : « Habitation du Bois-Debout » (plantation de cannes à sucre) sur la côte de Capesterre, face aux îles des Saintes et de Marie-Galante, près de la petite anse de Sainte-Marie où Christophe Colomb débarqua à son deuxième voyage ; et « Habitation de La Joséphine » (appelée ainsi en souvenir de la Martiniquaise Joséphine Tascher de La Pagerie), — caféière et cacoyère dans les hauteurs du Matouba, au pied du volcan « La Soufrière », à l'orée de la dernière forêt vierge antillaise. Des oncles cavaliers le mirent tôt en selle ; un père passionné de haute mer le fit tôt naviguer. Les races importées l'entourèrent de leurs langues et de leurs croyances : africaine (Noirs d'origine congolaise, guinéenne et séné-

galaise); jaune (Chinois, Annamites, Japonais et Hindous de Malabar); blanche (Arméniens, Syriens, Madériens); et même rouge (derniers Caraïbes, venus de l'île voisine de la Dominique). Les marins descendaient d'anciens Bretons ou Normands, établis sans métissage aux dépendances de la Guadeloupe : Désirade, Saint-Barthélémy et Saint-Martin. Son éducation, d'abord privée, fut complétée au lycée de Pointe-à-Pitre.

Amené en France en 1898, il fit ses humanités au Lycée de Pau. Il connut dans cette ville d'hiver l'amitié de Francis Jammes, qui habitait alors à Orthez et avec qui il excursionna souvent dans le Béarn et dans le pays basque. (Jammes devait lui dédier les pages consacrées à Rimbaud, dans ses « Leçons poétiques ») Il y reçut aussi la visite de Valéry Larbaud. Il s'engagea à dix-huit ans, pour une année de service militaire, au 18^e Régiment d'Infanterie. Il fut détaché, sur la frontière pyrénéenne, à ce Fort d'Urdos, dit Fort du Portalet, qui devait servir de prison politique au gouvernement de Vichy.

Etudiant à Bordeaux, où il fréquenta les Facultés de Droit, des Sciences et des Lettres, il y apprécia surtout son maître d'escrime, l'enseignement d'un vieil helléniste et les leçons cliniques d'un grand psychiatre précurseur de Freud. Il s'intéressa aussi aux recherches en cours sur les philosophes Présocratiques, s'attacha plus particulièrement à la pensée d'Héraclite, et à une exégèse de Rodier sur les philosophes Alexandrins. Le droit romain le passionna quelque temps, mais, du Code Civil français, malgré l'insistance paternelle du bon civiliste De Loynes, il ne goûta que la théorie de l'Absence, alors exclue des programmes d'exa-

mens. Se doutait-il qu'en 1940 il allait devenir l'Absent par excellence et, aux termes du code, « le non-présent, c'est-à-dire quelqu'un dont l'existence est certaine » ? « Images à Crusoé » fut écrit à Bordeaux en 1904.

Orphelin de père bien avant sa majorité, il s'orientait, malgré son manque de fortune, vers les formules les plus propres à lui faciliter une vie de voyages. Il eût été marin s'il avait pu l'être librement ; ethnologue ou naturaliste s'il en avait eu les moyens. La vie coloniale lui semblait avilie, la vie provinciale irrespirable, la vie parisienne foncièrement irréaliste. A travers maintes diversions, il se résolut pourtant à poursuivre l'étude du droit et des sciences politiques.

Il revenait souvent dans les Pyrénées, féru d'alpinisme et de géologie. Le vieil alpiniste Henry Russel lui laissait alors la libre disposition de sa grotte-refuge du Vignemale. C'est dans les Hautes-Pyrénées, près d'une de ses bases d'expéditions montagnardes, qu'il fut surpris un jour par Alain-Fournier, beau-frère de Jacques Rivière. Dans la vallée d'Ossau (Basses-Pyrénées), où il villégiaturait auprès de sa mère, il écrivit en 1907 le poème initial d'« Eloges » : « Pour fêter une enfance ».

Au terme de ses études de droit, il dut, après quelques croisières atlantiques, des voyages en Espagne et en Allemagne, et deux longs séjours en Angleterre, où il se lia d'amitié avec Joseph Conrad, se fixer quelque temps à Paris pour sa préparation à la carrière diplomatique. Il entra aux Affaires Etrangères en 1914, au dernier Concours avant la guerre ; il se présentait, pour la première fois, en limite d'âge.

Secrétaire d'Ambassade à Pékin de 1916 à 1921, il voyagea en Chine, en Corée et au Japon, ensuite en Mongolie et en Asie centrale. Il disposait, sur les premiers versants montagneux au nord-ouest de Pékin, d'un petit temple taoïste désaffecté où l'on pouvait accéder à cheval ; il y écrivit « Anabase » au retour d'une expédition au désert de Gobi. Prenant ses congés loin d'Europe, il fit un voyage dans l'archipel malais en 1921, puis entreprit, avant de rentrer, une croisière en voilier aux Iles de Polynésie.

Nommé expert politique pour les questions d'Extrême-Orient à la conférence internationale de Washington, fin 1921, il y connut Aristide Briand, dont il devait diriger le Cabinet diplomatique de 1925 à 1931. Après la parution, très fortuite, d'« Anabase » en 1924, sous la signature de « St.-J. Perse », il s'interdit toute publication littéraire pour la durée de sa vie professionnelle, devenue à Paris vie publique. Directeur politique aux Affaires Etrangères en 1929, Ambassadeur en 1933, et Secrétaire Général pendant plus de sept ans, il fut, en 1940, dénoncé comme « belliciste » par les milieux d'opposition de droite, exposé aux intrigues du parti de l'armistice et, sous le ministère de Paul Reynaud, remplacé dans ses fonctions le 20 mai 1940. Mis en disponibilité sur sa demande après avoir refusé le poste d'Ambassadeur à Washington, il se retira dans les landes maritimes du Pyla, près d'Arcachon. Le 16 juin 1940, dans l'estuaire de la Gironde, il montait à bord d'un cargo à destination de l'Angleterre ; de ce même point de France un Saint-Léger Léger s'était embarqué jadis pour les « Iles du Vent », et en ce même point Alexis Saint-Léger Léger, enfant, avait débarqué des Iles avec sa famille.

Cependant, à Paris, à peine installée, la Gestapo perquisitionnait dans son appartement de l'Avenue Camoëns, et en enlevait, parmi ses biens personnels, les manuscrits de sept œuvres littéraires terminées.

Alexis Léger arriva à New-York le 14 juillet 1940 ; il n'est pas, depuis lors, revenu en Europe. Frappé, par le Gouvernement de Vichy, de déchéance de la nationalité française, de confiscation des biens et de radiation de la Légion d'Honneur, il a été, à la libération, réintégré dans la plénitude de ses droits.

Son action dans la résistance, dès sa sortie de France, avait été solidaire de celle des Gaullistes, sans jamais la rejoindre politiquement. Il vécut d'abord à New-York, puis s'établit en 1941 à Washington où, sous sa personnalité littéraire de Saint-John Perse, il exerça pendant cinq ans des fonctions de Conseiller au « Library of Congress ». Il n'a pas repris, après la guerre, d'activité diplomatique.

Ambassadeur aujourd'hui en retraite, il a gardé aux Etats-Unis sa résidence privée de Washington, comme un port d'attache entre ses voyages sur le Continent américain, ou sur les mers voisines. Dans cette capitale de l'abstraction, exempte de toute vie propre, il trouve la commodité d'un « lieu géométrique ». De l'immeuble moderne, où il vit très simplement, on voit les écorchures de terre rouge et les talus hautement boisés d'une ville encore en voie de terrassement. Le quartier vallonné, coupé d'une gorge profonde, s'étend entre un Parc zoologique, une tranche de Cathédrale en construction et un Observatoire naval de météorologie. La ville est survolée le jour par des vautours, le soir par des hérons.

Elle entend passer, comme en Asie, les migrations hivernales d'oies sauvages ; en été, l'oiseau-mouche la visite.

Saint-John Perse rejoint, quand il le peut, les gens de mer en Atlantique nord, au large des côtes du Maine et du Canada. Il recherche aussi les régions semi-désertiques de l'Arizona, de l'Utah et du Nouveau-Mexique ; le bassin deltaïque du Mississipi et les petites îles du Golfe du Mexique. Il séjourne dans les montagnes boisées de la Caroline du nord et du Tennessee, ou visite les dernières réserves naturelles de l'extrême Sud floridien. Aux Antilles, américaines ou anglaises, et notamment à l'Île Saint-John, dans les Îles Vierges, non loin des Îles françaises de son enfance, il a repris contact avec la vie tropicale, sans jamais consentir à revoir son île natale.

L'horreur de tout « parisianisme », littéraire ou mondain, suffirait à expliquer la prolongation de son séjour à l'étranger, dont sont responsables aussi son goût de l'inaccoutumance, son besoin de liberté, son désir de « n'être personne ».

Depuis 1958, Saint-John Perse vient passer les mois d'été, avec son épouse, dans sa propriété près d'Hyères, face à la Méditerranée. En 1959, André Malraux lui remet le Grand Prix National des Lettres. En 1960, apothéose de sa carrière, lui est décerné le Prix Nobel de Littérature.



La nécessité du pseudonymat littéraire s'est imposée à Alexis Léger quand l'orientation de sa carrière à Paris même, aux côtés des Ministres, l'eut exposé aux incidences d'une action politique autant que diplomatique. C'était pour lui la possibilité de se renier ou désavouer littérairement comme il l'entendrait, pendant toute la durée de son rôle aux Affaires Etrangères. Ce pseudonymat même dut lui paraître insuffisant, puisqu'il décida d'interdire, après 1925, toute réédition française de ses œuvres publiées. Aussi bien, et à défaut de toute autre considération, eût-il encore voulu l'écran du pseudonymat, pour ce dédoublement même de personnalité qu'il a toujours entendu pratiquer dans la vie du poète.

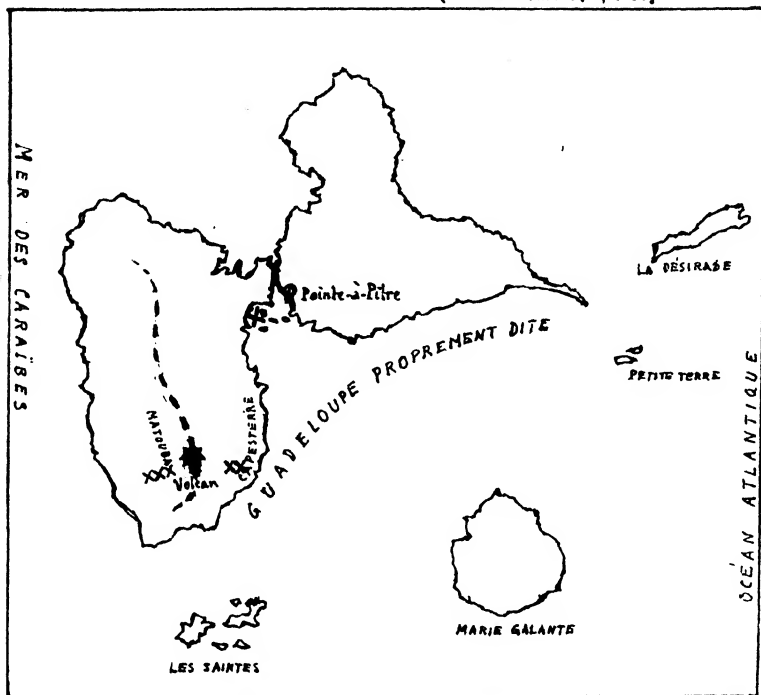
Alexis Léger était rentré d'Extrême-Orient, d'Océanie et d'Amérique avec un lot d'ouvrages manuscrits qu'il se réservait de publier après sa libération de toute activité administrative. D'anciens amis littéraires, Valéry Larbaud, Léon-Paul Fargue, Jacques Rivière, André Gide et Paul Valéry, lui reprochaient sa réserve comme une défection. Recevant deux d'entre eux à Passy, en 1922, et pour protester du moins de sa fidélité à l'amitié, il leur ouvrit une cantine de voyage, et y préleva, au hasard, un manuscrit qu'il leur confiait, à titre privé, pour lecture personnelle. Ce manuscrit se trouvait être celui d'« Anabase », qui fut ainsi sauvegardé. En fait, une amicale conjuration devait aboutir à son impression, à peu près intégrale, pour la Nouvelle Revue Française. Quand Jacques Rivière vint s'en expliquer avec lui, le poète exigea du moins que son nom ne figurât pas au bas de la publication. Il fallut se décider au choix immédiat d'un pseudonyme.

Saint-John Perse

C'est à tort qu'on a voulu rattacher ce choix à une admiration avouée pour le poète latin Perse. Le nom de Saint-John Perse ne fut point choisi en raison d'affinités, réminiscences ou références d'aucune sorte, non plus que d'aucune association d'idées ou suggestion d'ordre intellectuel : librement accueilli ou créé, il échappait à tout lien rationnel. De l'aveu du poète, le nom s'écrivait pour lui : PERSSE, avec deux S. C'est un souci d'appartenance française qui se serait finalement opposé à cette orthographe. Le même souci portait le signataire à ne laisser jamais paraître, à la publication, que les deux initiales de son prénom étranger. (S.-J.)

ALAIN BOSQUET

- "Insula GUADALUPIA, olim a Barbaris "Caruencira" dicta, Christ. Columbo detecta."
 "Fertilissima Orizae, Mais, Manioc, Zingiberis et Sacchari, ac vario genere Avium."
 "Galli coloniam istic constituerunt A° 1635." (Carte de JAILLOT, 1680)



ILES DE LA GUADELOUPE

- X Ilet de SAINT-LÉGER-LES-FEUILLES (aujourd'hui : "Ilet à Feuilles")
au large du Port de Pointe-à-Pitre.
- XX Habitation du BOIS-DEBOUT, sur la Côte de Capesterre.
- XXX Habitation de LA JOSEPHINE, dans les hauteurs du Matouba,
au pied du Volcan de La Soufrière. (1488 m)

SAINT-JOHN PERSE
CHOIX DE TEXTES

Nous remercions les Editions Gallimard et les Cahiers de la Pléiade qui ont bien voulu nous autoriser à reproduire dans cet ouvrage des textes de Saint-John Perse publiés par leurs soins.

Midi, ses fauves, ses famines ...

Midi, ses fauves, ses famines, et l'An de mer à son plus haut
sur la Table des Vaux ...

— Quelles filles noires et sanglantes vont sur les sables violents
longeant l'effacement des choses ?

Midi, son peuple, ses lois fortes ... L'oiseau plus vaste sur son aile
voit l'homme libre de son ombre, à la limite de son bien.
Mais notre front n'est point sans or. Et victorieuses encore de la
nuit sont nos monstres écartelés.

Ainsi les Cavaliers en armes, à bout de Continent, font au bord
des falaises le tour des péninsules.

— Midi, ses forges, son grand ordre ... Les promontoires aigüés
s'ouvrent au loin l'écume bleuissante.

Les temples brillent de tout leur sel. Les dieux s'éveillent dans
le quartz.

Et l'homme de vigie, là haut, parmi les aires, les craies fauves,
sonne midi le rouge dans sa corne de fer.

Midi, sa foudre, ses préjugés ; Midi, ses fauves au forum,
et son cri de pygargue sur les rades déchaînées !

— Nous qui mourrons peut-être un jour, disons l'homme immortel
au foyer de l'instant !

¶ L'usurpateur se lève sur sa chaise d'ivoire. L'amarant se lave
de ses nuits.

¶ L'homme au masque d'or se dévêt de son or en l'honneur
de la Mer.

Saint-John Perse

CHOIX D'IMAGES

ÉLOGES

ALORS, de se nourrir comme nous de racines, de grandes bêtes taciturnes s'ennoblissaient...

*

Le monde est comme une pirogue, qui, tournant et tournant, ne sait plus si le vent voulait rire ou pleurer.

*

Il y avait à quai de hauts navires à musique.

*

Les lunes roses et vertes pendaient comme des mangues.

*

Les crabes ont dévoré tout un arbre à fruits mous.

*

Des choses dites de profil.

*

Ces poissons qui s'en vont comme le thème au long du chant.

*

Les guêpes dont le vol est pareil aux morsures du jour
sur le dos de la mer.

*

La rade est livrée au malaise, et le ciel à la verve.

*

La mer, entre les îles, est rose de luxure.

*

Cependant la sagesse du jour prend forme d'un bel
arbre.

*

Je sortirai, car j'ai affaire : un insecte m'attend pour
traiter.

*

Assis, dans l'amitié de mes genoux.

*

Les chauves-souris découpent le soir mol à petits cris.

*

Et ta face est offerte aux signes de la nuit, comme une
paume renversée.

*

Menant mes yeux comme deux chiennes bien douées.

*

Ton nom fait l'ombre d'un grand arbre. J'en parle aux
hommes de poussière, sur les routes ; et ils s'en trouvent
rafraîchis.

*

Tous les chemins du monde nous mangent dans la main.

ANABASE

LES tambours de l'exil éveillent aux frontières l'éternité
qui bâille sur les sables.

*

Les claquements du fouet déchargent aux rues neuves
des tombereaux de malheurs inéclos.

*

Des compagnies d'étoiles passent au bord du monde,
s'annexant aux cuisines un astre domestique.

*

La terre en ses graines ailées, comme un poète en ses
propos, voyage.

*

Les provinces mises à prix dans l'odeur solennelle des
roses.

*

De l'éponge verte d'un seul arbre le ciel tire son suc
violet.

*

Chamelles douces sous la tonte, cousues de mauves cicatrices.

✱

Mon âme tout enténébrée d'un parfum de cheval.

✱

Où trouver, où trouver les guerriers qui garderont les fleuves dans leurs noces ?

✱

Lèverons-nous le fouet sur les mots hongres du bonheur ?

✱

Un grand pays plus chaste que la mort.

✱

Appuyé du menton à la dernière étoile, il voit au fond du ciel à jeun de grandes choses pures qui tournent au plaisir.

✱

Mon cheval arrêté sous l'arbre qui roucoule.

EXIL

SUR des squelettes d'oiseaux nains s'en va l'enfance de
ce jour, en vêtement des îles.

*

Et déjà la journée s'épaissit comme un lait.

*

J'habiterai mon nom.

*

Mon cœur visité d'une étrange voyelle.

*

L'écume aux lèvres du poème comme un lait de coraux.

*

Que hantiez-vous si loin, qu'il faille encore qu'on en
rêve à en perdre le vivre ?

*

Nos fièvres peintes aux tulipiers du songe.

*

C'est la terre lassée des brûlures de l'esprit.

*

Les taules Pluies en marche sous le fouet comme un
Ordre de Flagellants.

✱

La terre, la terre encore au goût de femme faite femme.

✱

L'aube muette dans sa plume... enflait son corps de dah-
lia blanc.

✱

La nuit laiteuse engendre une fête du gui.

✱

Il neige hors chrétienté sur les plus jeunes ronces et
sur les bêtes les plus neuves.

✱

La tristesse soulève son masque de servante.

✱

Car nos années sont terres de mouvance dont nul ne
tient le fief.

✱

Une éternité de beau temps pèse aux membranes closes
du silence.

✱

Ne me chanterez-vous pas un chant du soir à la mesure
de mon mal ?

✱

Nous mènerons encore plus d'un deuil, chantant l'hier,
chantant l'ailleurs, chantant le mal à sa naissance et la
splendeur de vivre qui s'exile à perte d'hommes cette année.

VENTS

HA ! très grand arbre du langage peuplé d'oracles, de maximes et murmurant murmure d'aveugle-né dans les quinconces du savoir.

*

Où sont les livres au sérail, où sont les livres dans leurs niches ?

*

Nous coucherons ce soir les saisons mortes dans leurs robes de soirée.

*

Les livres au fleuve, les lampes aux rues, j'ai mieux à faire sur nos toits de regarder monter l'orage.

*

Ecoute encore l'orage labourer dans les marbres du soir.

*

Je t'ai pesé, poète, et t'ai trouvé de peu de poids.

*

Toute la terre aux arbres, par là-bas, sur fond de vignes noires, comme une Bible d'ombre et de fraîcheur dans le déroulement des plus beaux textes de ce monde.

*

Hiver bouclé comme un bison.

*

Hiver sans chair et sans muqueuse.

*

Hiver couleur de vieilles migrations célestes.

*

Et ton ciel est pareil à la colère poétique.

*

La mer solde ses monstres sur les marchés déserts accablés de méduses.

*

Ces vols d'insectes par nuées qui s'en allaient se perdre au large comme des morceaux de textes saints.

*

J'entends croître les os d'un nouvel âge de la terre.

*

Les vents sont forts ! la chair est brève !

*

Ces gisements au loin de mers nouvelles en plein ciel.

*

Des hommes de fortune menant, en pays neuf, leurs yeux fertiles comme des fleuves.

*

Les tatoueurs de Reines en exil et les berceurs de singes
moribonds dans les bas-fonds de grands hôtels.

*

Le poète lui-même à la coupée du Siècle !

*

Je me souviens du haut pays sans nom, illuminé d'hor-
reur et vide de tout sens.

*

La bête blanche, violacée de sueur, et comme assombrie
du mal d'être mortelle.

*

Mais si tout m'est connu, vivre n'est-il que revoir ?

*

Demain, ce continent largué... et derrière nous encore
tout ce sillage d'ans et d'heures, toute cette lie d'orages vieillissants.

*

La nuit s'évente à d'autres cimes. Et la terre au lointain
nous raconte ses mers.

*

Un très vieil arbre, à sec de feuilles, reprit le fil de ses
maximes.

AMERS

LA Mer en fête sur ses marches comme une ode de pierre.

*

La Mer elle-même tout écume, comme Sibylle en fleurs sur sa chaise de fer.

*

Ah ! quel grand arbre de lumière prenait ici la source de son lait !

*

Ah ! qu'un grand style encore nous surprenne, en nos années d'usure.

*

Ecoute, homme des dieux, le pas du Siècle en marche vers l'arène.

*

Le vent soulève aux Parcs de chasse la plume morte d'un grand nom.

*

Nous fréquenterons ce soir le sel antique du drame.

J'ai faim, j'ai faim pour vous de choses étrangères.

*

Lune de menthe à l'Orient. Etoile verte au bas du ciel.

*

La terre un soir pleure ses dieux, et l'homme chasse
aux bêtes rousses.

*

J'ai rêvé, l'autre soir, d'îles plus vertes que le songe.

*

Etrange l'homme, sans rivage, près de la femme, riveraine.

*

Ta langue est dans ma bouche comme sauvagerie de mer.

*

Douce la femme au flair de l'homme, et douce aux serres de l'esprit.

*

L'oiseau taillé dans ton visage percera-t-il le masque de l'amant ?

*

L'hiver venu, la mer au loin, la terre nous montre ses rotules.

CHRONIQUE

LE temps que l'an mesure n'est point mesure de nos jours.

*

Nos œuvres vivent loin de nous dans leurs vergers d'éclairs.

*

Danse immobile de l'âge sur l'envergure de son aile.

*

Demain, les grands orages maraudeurs, et l'éclair au travail.

*

Le grand pas souverain de l'âme sans tanière.

ÉLOGES
ANABASE
EXIL
VENTS
AMERS

ÉLOGES

POUR FETER UNE ENFANCE

II

Et les servantes de ma mère, grandes filles luisantes...
Et nos paupières fabuleuses... O
clartés ! ô faveurs !

Appelant toute chose, je récitai qu'elle était grande, appelant toute bête, qu'elle était belle et bonne.

O mes plus grandes
fleurs voraces, parmi la feuille rouge, à dévorer tous
mes plus beaux

insectes verts ! Les bouquets au jardin sentaient le cimetière de famille. Et une très petite sœur était morte ; j'avais eu, qui sent bon, son cercueil d'acajou entre les glaces de trois chambres. Et il ne fallait pas tuer l'oiseau-mouche d'un caillou... Mais la terre se courbait dans nos jeux comme fait la servante,

celle qui a droit à une chaise si l'on se tient dans la maison.

... Végétales ferveurs, ô clartés ô faveurs !...

Et puis ces mouches, cette sorte de mouches, vers le dernier étage du jardin, qui étaient comme si la lumière eût chanté !

... Je me souviens du sel, je me souviens du sel que la nourrice jaune dut essuyer à l'angle de mes yeux.

Le sorcier noir sentenciant à l'office : « Le monde est comme une pirogue, qui, tournant et tournant, ne sait plus si le vent voulait rire ou pleurer... »

Et aussitôt mes yeux tâchaient à peindre
un monde balancé entre des eaux brillantes, connaissaient le mâât lisse des fûts, la hune sous les feuilles, et les guis et les vergues, les haubans de liane,
où trop longues, les fleurs
s'achevaient en des cris de perruches.

V

.. O ! j'ai lieu de louer !
Mon front sous des mains jaunes,
mon front, te souvient-il des nocturnes sueurs ?
du minuit vain de fièvre et d'un goût de citerne ?
et des fleurs d'aube bleue à danser sur les criques du
matin
et de l'heure midi plus sonore qu'un moustique, et des
flèches lancées par la mer de couleurs... ?

O j'ai lieu ! ô j'ai lieu de louer !
Il y avait à quai de hauts navires à musique. Il y avait
des promontoires de campêche ; des fruits de bois qui éclataient... Mais qu'a-t-on fait des hauts navires à musique qu'il
y avait à quai ?

Palmes... ! Alors
une mer plus crédule et hantée d'invisibles départs,
étagée comme un ciel au-dessus des vergers,
se gorgait de fruits d'or, de poissons violets et d'oiseaux.

Alors, des parfums plus affables, frayant aux cimes les plus fastes,

ébruitaient ce souffle d'un autre âge,

et par le seul artifice du cannelier au jardin de mon père — ô feintes !

glorieux d'écailles et d'armures un monde trouble déliait.

(... O j'ai lieu de louer ! O fable généreuse, ô table d'abondance !)

XVIII

A présent laissez-moi je vais seul.

**Je sortirai, car j'ai affaire : un insecte m'attend pour
traiter. Je me fais joie**

**du gros œil à facettes : anguleux, imprévu, comme le
fruit du cyprès.**

**Ou bien j'ai une alliance avec les pierres veinées-bleu :
et vous me laissez également,
assis, dans l'amitié de mes genoux.**

AMITIE DU PRINCE

I

Et toi plus maigre qu'il ne sied au tranchant de l'esprit, homme aux narines minces parmi nous, ô Très-Maigre ! ô Subtil ! Prince vêtu de tes sentences ainsi qu'un arbre sous bandelettes,

aux soirs de grande sécheresse sur la terre, lorsque les hommes en voyage disputent des choses de l'esprit adossés en chemin à de très grandes jarres, j'ai entendu parler de toi de ce côté du monde, et la louange n'était point maigre :

« ... Nourri des souffles de la terre, environné des signes les plus fastes et devisant de telles prémisses, de tels schismes, ô Prince sous l'aigrette, comme la tige en fleurs à la cime de l'herbe (et l'oiseau qui s'y berce et s'enfuit y laisse un tel balancement... et te voici toi-même, ô Prince par l'absurde, comme une grande fille folle sous la grâce à se bercer soi-même au souffle de sa naissance...).

« docile aux souffles de la terre, ô Prince sous l'aigrette

et le signe invisible du songe, ô Prince sous la huppe, comme
l'oiseau chantant le signe de sa naissance,

« je dis ceci, écoute ceci :

« Tu es le Guérisseur et l'Assesseur et l'Enchanteur aux
sources de l'esprit ! Car ton pouvoir au cœur de l'homme
est une chose étrange et ton aisance est grande parmi nous.

« J'ai vu le signe sur ton front et j'ai considéré ton rôle
parmi nous. Tiens ton visage parmi nous, vois ton visage
dans nos yeux, sache quelle est ta race : non point débile,
mais puissante.

« Et je te dis ceci : Homme-très-attractif, ô Sans-coutu-
me-parmi-nous, ô Dissident ! une chose est certaine, que
nous portons le sceau de ton regard ; et un très grand be-
soin de toi nous tient aux lieux où tu respirez, et de plus
grand bien-être qu'avec toi nous n'en connaissons point...
Tu peux te taire parmi nous, si c'est là ton humeur ; ou déci-
der encore que tu vas seul, si c'est là ton humeur : on ne
te demande que d'être là ! (Et maintenant tu sais quelle
est ta race)... »



C'est du Roi que je parle, ornement de nos veilles, hon-
neur du sage sans honneur:

II

Ainsi parlant et discourant, ils établissent son renom. Et d'autres voix s'élèvent sur son compte :

« ... Homme très simple parmi nous ; le plus secret dans ses desseins ; dur à soi-même, et se taisant, et ne concluant point de paix avec soi-même, mais pressant,

« errant aux salles de chaux vive, et fomentant au plus haut point de l'âme une grande querelle... A l'aube s'apaisant, et sobre, saisissant aux naseaux une invisible bête frémissante... Bientôt peut-être, les mains libres, s'avancant dans le jour au parfum de viscères, et nourrissant ses pensées claires au petit-lait du jour...

« A midi, dépouillant, aux bouches des citernes, sa fièvre aux mains de filles fraîches comme des cruches... Et ce soir cheminant en lieux vastes et nus, et chantant à la nuit ses plus beaux chants de Prince pour nos chauves-souris nourries de figes pures... »

Ainsi parlant et discourant... Et d'autres voix s'élèvent sur son compte :

« ... Bouche close à jamais sur la feuille de l'âme !...

On dit que maigre, désertant l'abondance sur la couche royale, et sur des nattes maigres fréquentant nos filles les plus minces, il vit loin des déportements de la Reine démente (Reine hantée de passions comme d'un flux du ventre); et parfois ramenant un pan d'étoffe sur sa face, il interroge ses pensées claires et prudentes, ainsi qu'un peuple de lettrés à la lisière des pourritures monstrueuses... D'autres l'ont vu dans la lumière, attentif à son souffle, comme un homme qui épie une guêpe terrière ; ou bien assis dans l'ombre mimosée, comme celui qui dit, à la milune: « Qu'on m'apporte — je veille et je n'ai point sommeil — qu'on m'apporte ce livre des plus vieilles Chroniques... Sinon l'histoire, j'aime l'odeur de ces grands Livres en peau de chèvre (et je n'ai point sommeil). »

« ... Tel sous le signe de son front, les cils hantés d'ombres immortels et la barbe poudrée d'un pollen de sagesse, Prince flairé d'abeilles sur sa chaise d'un bois violet odorant, il veille. Et c'est là sa fonction. Et il n'en a point d'autre parmi nous. »

Ainsi parlant et discourant, ils font le siège de son nom. Et moi, j'ai rassemblé mes mules, et je m'engage dans un pays de terres pourpres, son domaine. J'ai des présents pour lui et plus d'un mot silencieux.



— C'est du Roi que je parle, ornement de nos veilles, honneur du sage sans honneur.

III

Je reviendrai chaque saison, avec un oiseau vert et bavard sur le poing. Ami du Prince taciturne. Et ma venue est annoncée aux bouches des rivières. Il me fait parvenir une lettre par les gens de la côte :

« Amitié du Prince ! Hâte-toi... Son bien peut-être à partager. Et sa confiance, ainsi qu'un mets de prédilection... Je t'attendrai chaque saison au plus haut flux de mer, interrogeant sur les projets les gens de mer et de rivière... La guerre, le négoce, les règlements de dettes religieuses sont d'ordinaire la cause des déplacements lointains : toi tu te plais aux longs déplacements sans cause. Je connais ce tourment de l'esprit. Je t'enseignerai la source de ton mal. Hâte-toi.

« Et si ta science encore s'est accrue, c'est une chose aussi que j'ai dessein de vérifier. Et comme celui, sur son chemin, qui trouve un arbre à ruches a droit à la propriété du miel, je recueillerai le fruit de ta sagesse ; et je me prévaudrai de ton conseil. Aux soirs de grande sécheresse sur la terre, nous deviserons des choses de l'esprit. Choses pro-

bantes et peu sûres. Et nous nous réjouirons des convoitises de l'esprit... Mais d'une race à l'autre la route est longue; et j'ai moi-même affaire ailleurs. Hâte-toi ! je t'attends !.. Prends par la route des marais et par les bois de camphriers. »

Telle est sa lettre. Elle est d'un sage. Et ma réponse est celle-ci :

« Honneur au Prince sous son nom ! La condition de l'homme est obscure. Et quelques-uns témoignent d'excellence. Aux soirs de grande sécheresse sur la terre, j'ai entendu parler de toi de ce côté du monde, et la louange n'était point maigre. Ton nom fait l'ombre d'un grand arbre. J'en parle aux hommes de poussière, sur les routes ; et ils s'en trouvent rafraîchis.

« Ceci encore j'ai à te dire :

« J'ai pris connaissance de ton message. Et l'amitié est agréée, comme un présent de feuilles odorantes : mon cœur s'en trouve rafraîchi... Comme le vent du Nord-Ouest, quand il pousse l'eau de mer profondément dans les rivières (et pour trouver de l'eau potable il faut remonter le cours des affluents), une égale fortune me conduit jusqu'à toi. Et je me hâterai, mâchant la feuille stimulante. »

Telle est ma lettre, qui chemine. Cependant il m'attend, assis à l'ombre sur son seuil...



— C'est du Roi que je parle, ornement de nos veilles, honneur du sage sans honneur.

IV

... Assis à l'ombre sur son seuil, dans les clameurs d'insectes très arides. (Et qui demanderait qu'on fasse taire cette louange sous les feuilles ?) Non point stérile sur son seuil, mais plutôt fleurissant en bons mots, et sachant rire d'un bon mot,

assis, de bon conseil aux jeux du seuil, grattant sagesse et bonhomie sous le mouchoir de tête (et son tour vient de secouer le dé, l'osselet ou les billes) :

tel sur son seuil je l'ai surpris, à la tombée du jour, entre les hauts crachoirs de cuivre.

Et le voici qui s'est levé ! Et debout, lourd d'ancêtres et nourrisson de Reines, se couvrant tout entier d'or à ma venue, et descendant vraiment une marche, deux marches, peut-être plus, disant : « O Voyageur... », ne l'ai-je point vu se mettre en marche à ma rencontre ?... Et par-dessus la foule des lettrés, l'aigrette d'un sourire me guide jusqu'à lui.

Pendant ce temps les femmes ont ramassé les instruments du jeu, l'osselet ou le dé : « Demain nous causerons des choses qui t'amènent... »

Puis les hommes du convoi arrivent à leur tour ; sont logés, et lavés ; livrés aux femmes pour la nuit : « Qu'on prenne soin des bêtes déliées... »

Et la nuit vient avant que nous n'ayons coutume de ces lieux. Les bêtes meuglent parmi nous. De très grandes places à nos portes sont traversées d'un long sentier. Des pistes de fraîcheur s'ouvrent leur route jusqu'à nous. Et il se fait un mouvement à la cime de l'herbe. Les abeilles quittent les cavernes à la recherche des plus hauts arbres dans la lumière. Nos fronts sont mis à découvert, les femmes ont relevé leur chevelure sur leur tête. Et les voix portent dans le soir. Tous les chemins silencieux du monde sont ouverts. Nous avons écrasé de ces plantes à huile. Le fleuve est plein de bulles, et le soir est plein d'ailes, le ciel couleur d'une racine rose d'ipomée. Et il n'est plus question d'agir ni de compter, mais la faiblesse gagne les membres du plus fort ; et d'heure plus vaste que cette heure, nous n'en connûmes point...

Au loin sont les pays de terres blanches, ou bien d'ardoises. Les hommes de basse civilisation errent dans les montagnes. Et le pays est gouverné... La lampe brille sous Son toit.



— C'est du Roi que je parle, ornement de nos veilles, honneur du sage sans honneur.

ANABASE

VII

Nous n'habiterons pas toujours ces terres jaunes, notre délice...

L'Été plus vaste que l'Empire suspend aux tables de l'espace plusieurs étages de climats. La terre vaste sur son aire roule à pleins bords sa braise pâle sous les cendres — couleur de soufre, de miel, couleur de choses immortelles, toute la terre aux herbes s'allumant aux pailles de l'autre hiver — et de l'éponge verte d'un seul arbre le ciel tire son suc violet.

Un lieu de pierres à mica ! Pas une graine pure dans les barbes du vent. Et la lumière comme une huile. — De la fissure des paupières au fil des cimes m'unissant, je sais la pierre tachée d'ouïes, les essaims du silence aux ruches de lumière ; et mon cœur prend souci d'une famille d'acridiens...

Chamelles douces sous la tonte, cousues de mauves cica-

trices, que les collines s'acheminent sous les données du ciel, agraire — qu'elles cheminent en silence sur les incandescences pâles de la plaine ; et s'agenouillent à la fin, dans la fumée des songes, là où les peuples s'abolissent aux poudres mortes de la terre.

Ce sont de grandes lignes calmes qui s'en vont à des bleuissements de vignes improbables. La terre en plus d'un point mûrit les violettes de l'orage ; et ces fumées de sable qui s'élèvent au lieu des fleuves morts, comme des pans de siècles en voyage...

A voix plus basse pour les morts, à voix plus basse dans le jour. Tant de douceur au cœur de l'homme, se peut-il qu'elle faille à trouver sa mesure ?... « Je vous parle, mon âme ! — mon âme tout enténébrée d'un parfum de cheval. » Et quelques grands oiseaux de terre, naviguant en Ouest, sont de bons mimes de nos oiseaux de mer.

A l'orient du ciel si pâle, comme un lieu saint scellé des linges de l'aveugle, des nuées calmes se disposent, où tournent les cancers du camphre et de la corne... Fumées qu'un souffle nous dispute ! la terre tout attente en ses barbes d'insectes, la terre enfante des merveilles !...

Et à midi, quand l'arbre jujubier fait éclater l'assise des tombeaux, l'homme clôt ses paupières et rafraîchit sa nuque dans les âges... Cavalleries du songe au lieu des poudres mortes, ô routes vaines qu'échevèle un souffle jusqu'à nous ! où trouver, où trouver les guerriers qui garderont les fleuves dans leurs noces ?

Au bruit des grandes eaux en marche sur la terre, tout

le sel de la terre tressaille dans les songes. Et soudain, ah ! soudain que nous veulent ces voix ? Levez un peuple de miroirs sur l'ossuaire des fleuves, qu'ils interjettent appel dans la suite des siècles ! Levez des pierres à ma gloire, levez des pierres au silence, et à la garde de ces lieux les cavaleries de bronze vert sur de vastes chaussées !...

(L'ombre d'un grand oiseau me passe sur la face.)

VIII

Lois sur la vente des juments. Lois errantes. Et nous-mêmes. (Couleur d'hommes.)

Nos compagnons ces hautes trombes en voyage, clepsydres en marche sur la terre,

et les averses solennelles, d'une substance merveilleuse, tissées de poudres et d'insectes, qui poursuivaient nos peuples dans les sables comme l'impôt de capitation.

(A la mesure de nos cœurs fut tant d'absence consommée !)



Non que l'étape fût stérile : au pas des bêtes sans alliances (nos chevaux purs aux yeux d'ainés), beaucoup de choses entreprises sur les ténèbres de l'esprit — beaucoup de choses à loisir sur les frontières de l'esprit — grandes histoires séleucides au sifflement des frondes et la terre livrée aux explications...

Autre chose : ces ombres — les prévarications du ciel contre la terre...

Cavaliers au travers de telles familles humaines, où les haines parfois chantaient comme des mésanges, lèverons-nous le fouet sur les mots hongres du bonheur ? — Homme, pèse ton poids calculé en froment. Un pays-ci n'est point le mien. Que m'a donné le monde que ce mouvement d'herbes ?...



Jusqu'au lieu dit de l'Arbre Sec :
et l'éclair famélique m'assigne ces provinces en Ouest.

Mais au delà sont les plus grands loisirs, et dans un grand

pays d'herbages sans mémoire, l'année sans liens et sans anniversaires, assaisonnée d'aurores et de feux. (Sacrifice au matin d'un cœur de mouton noir.)



Chemins du monde, l'un vous suit. Autorité sur tous les signes de la terre.

O Voyageur dans le vent jaune, goût de l'âme !... et la graine, dis-tu, du cocculus indien possède, qu'on la broie ! des vertus enivrantes.



Un grand principe de violence commandait à nos mœurs.

CHANSON

Mon cheval arrêté sous l'arbre plein de tourterelles, je siffle un sifflement si pur, qu'il n'est promesses à leurs rives que tiennent tous ces fleuves (Feuilles vivantes au matin sont à l'image de la gloire)...



Et ce n'est point qu'un homme ne soit triste, mais se levant avant le jour et se tenant avec prudence dans le commerce d'un vieil arbre, appuyé du menton à la dernière étoile, il voit au fond du ciel à jeun de grandes choses pures qui tournent au plaisir...



Mon cheval arrêté sous l'arbre qui roucoule, je siffle un sifflement plus pur... Et paix à ceux, s'ils vont mourir, qui n'ont point vu ce jour. Mais de mon frère le poète on a eu des nouvelles. Il a écrit encore une chose très douce. Et quelques-uns en eurent connaissance...

EXIL

A Archibald MacLeish

I

Portes ouvertes sur les sables, portes ouvertes sur l'exil,
Les clés aux gens du phare, et l'astre roué vif sur la
pierre du seuil :

Mon hôte, laissez-moi votre maison de verre dans les
sables...

L'Été de gypse aiguise ses fers de lance dans nos plaies,
J'élis un lieu flagrant et nul comme l'ossuaire des sa-
sons,

Et, sur toutes grèves de ce monde, l'esprit du dieu fu-
mant déserte sa couche d'amiante.

Les spasmes de l'éclair sont pour le ravissement des
Princes en Tauride.

II

A nulles rives dédiée, à nulles pages confiée la pure
amorce de ce chant...

D'autres saisissent dans les temples la corne peinte des
autels :

Ma gloire est sur les sables ! ma gloire est sur les
sables!... Et ce n'est point errer, ô Pérégrin,

Que de convoiter l'aire la plus nue pour assembler aux
syrtés de l'exil un grand poème né de rien, un grand poème
fait de rien...

Sifflez, ô frondes par le monde, chantez, ô conques sur
les eaux !

J'ai fondé sur l'abîme et l'embrun et la fumée des sables.
Je me coucherai dans les citernes et dans les vaisseaux
creux,

En tous lieux vains et fades où gît le goût de la grandeur.

« ...Moins de souffles flattaient la famille des Jules ;
moins d'alliances assistaient les grandes castes de pré-
trise.

Où vont les sables à leur chant s'en vont les Princes de l'exil,

Où furent les voiles haut tendues s'en va l'épave plus soyeuse qu'un songe de luthier,

Où furent les grandes actions de guerre déjà blanchit la mâchoire d'âne,

Et la mer à la ronde roule son bruit de crânes sur les grèves,

Et que toutes choses au monde lui soient vaines, c'est ce qu'un soir, au bord du monde, nous contèrent

Les milices du vent dans les sables d'exil... »

Sagesse de l'écume, ô pestilences de l'esprit dans la crépitation du sel et le lait de chaux vive !

Une science m'échoit aux sévices de l'âme... Le vent nous conte ses flibustes, le vent nous conte ses méprises !

Comme le Cavalier, la corde au poing, à l'entrée du désert,

J'épie au cirque le plus vaste l'élanement des signes les plus fastes.

Et le matin pour nous mène son doigt d'augure parmi de saintes écritures.

L'exil n'est point d'hier ! l'exil n'est point d'hier !... « O vestiges, ô prémisses »,

Dit l'Etranger parmi les sables, « toute chose au monde m'est nouvelle !... » Et la naissance de son chant ne lui est pas moins étrangère.

III

« ...Toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut cette splendeur,

Et comme un haut fait d'armes en marche par le monde, comme un dénombrement de peuples en exode, comme une fondation d'empires par tumulte prétorien, ha ! comme un gonflement de lèvres sur la naissance des Livres,

Cette grande chose sourde par le monde et qui s'accroît soudain comme une ébriété.

« ...Toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut cette grandeur,

Cette chose errante par le monde, cette haute transe par le monde, et sur toutes grèves de ce monde, du même souffle proférée, la même vague proférant

Une seule et longue phrase sans césure à jamais inintelligible...

« ...Toujours il y eut cette clameur, toujours il y eut cette fureur,

Et ce très haut ressac au comble de l'accès, toujours, au

faite du désir, la même mouette sur son aile, la même mouette sur son aire, à tire-d'aile ralliant les stances de l'exil, et sur toutes grèves de ce monde, du même souffle proférée, la même plainte sans mesure

A la poursuite, sur les sables, de mon âme numide... »

Je vous connais, ô monstre ! Nous voici de nouveau face à face. Nous reprenons ce long débat où nous l'avions laissé.

Et vous pouvez pousser vos arguments comme des mufles bas sur l'eau : je ne vous laisserai point de pause ni répit.

Sur trop de grèves visitées furent mes pas lavés avant le jour, sur trop de couches désertées fut mon âme livrée au cancer du silence.

Que voulez-vous encore de moi, ô souffle originel ? Et vous, que pensez-vous encore tirer de ma lèvre vivante,

O force errante sur mon seuil, ô Mendiante dans nos voies et sur les traces du Prodiges ?

Le vent nous conte sa vieillesse, le vent nous conte sa jeunesse... Honore, ô Prince, ton exil !

Et soudain tout m'est force et présence, où fume encore le thème du néant.

« ... Plus haute, chaque nuit, cette clameur muette sur mon seuil, plus haute, chaque nuit, cette levée de siècles sous l'écaille,

Et, sur toutes grèves de ce monde, un iambe plus farouche à nourrir de mon être !...

Tant de hauteur n'épuisera la rive accore de ton seuil,
ô Saisisseur de glaives à l'aurore,

O Manieur d'aigles par leurs angles, et Nourrisseur des
filles les plus aigres sous la plume de fer !

Toute chose à naître s'horripile à l'orient du monde, toute
chair naissante exulte aux premiers feux du jour !

Et voici qu'il s'élève une rumeur plus vaste par le monde,
comme une insurrection de l'âme...

Tu ne te tairas point, clameur ! que je n'aie dépouillé
sur les sables toute allégeance humaine. (Qui sait encore le
lieu de sa naissance ?) »

IV

Etrange fut la nuit où tant de souffles s'égarèrent au carrefour des chambres...

Et qui donc avant l'aube erre aux confins du monde avec ce cri pour moi ? Quelle grande fille répudiée s'en fut au sifflement de l'aile visiter d'autres seuils, quelle grande fille malaimée,

A l'heure où les constellations labiles qui changent de vocable pour les hommes d'exil déclinent dans les sables à la recherche d'un lieu pur ?

Partout-errante fut son nom de courtisane chez les prêtres, aux grottes vertes des Sibylles, et le matin sur notre seuil sut effacer les traces de pieds nus, parmi de saintes écritures...

Servantes, vous serviez, et vaines, vous tendiez vos toiles fraîches pour l'échéance d'un mot pur.

Et sur les rives très anciennes fut appelé mon nom... L'esprit du dieu fumait parmi les cendres de l'inceste.

Et quand se fut parmi les sables essorée la substance pâle de ce jour,

·De beaux fragments d'histoires en dérive, sur des pales d'hélices, dans le ciel plein d'erreurs et d'errantes prémisses, se mirent à virer pour le délice du scholiaste.

Et qui donc était là qui s'en fut sur son aile ? Et qui donc, cette nuit, a sur ma lèvre d'étranger pris encore malgré moi l'usage de ce chant ?

Renverse, ô scribe, sur la table des grèves, du revers de ton style la cire empreinte du mot vain.

Les eaux du large laveront, les eaux du large sur nos tables, les plus beaux chiffres de l'année.

Et c'est l'heure, ô Mendiante, où sur la face close des grands miroirs de pierre exposés dans les antres

L'officiant chaussé de feutre et ganté de soie grège efface à grand renfort de manches l'affleurement des signes illicites de la nuit.

Ainsi va toute chair au cilice du sel, le fruit de cendre de nos veilles, la rose naine de vos sables, et l'épouse nocturne avant l'aurore reconduite...

Ah ! toute chose vaine au van de la mémoire, ah ! toute chose insane aux fifres de l'exil : le pur nautile des eaux libres, le pur mobile de nos songes,

Et les poèmes de la nuit avant l'aurore répudiés, l'aile fossile prise au piège des grandes vêpres d'ambre jaune...

Ah ! qu'on brûle, ah ! qu'on brûle, à la pointe des sables,

tout ce débris de plume, d'ongle, de chevelures peintes et de toiles impures,

Et les poèmes nés d'hier, ah ! les poèmes nés un soir à la fourche de l'éclair, il en est comme de la cendre au lait des femmes, trace infime...

Et de toute chose ailée dont vous n'avez usage, me composant un pur langage sans office,

Voici que j'ai dessein encore d'un grand poème délébile...

V

« ...Comme celui qui se dévêt à la vue de la mer, comme celui qui s'est levé pour honorer la première brise de terre (et voici que son front a grandi sous le casque),

Les mains plus nues qu'à ma naissance et la lèvre plus libre, l'oreille à ces coraux où gît la plainte d'un autre âge,

Me voici restitué à ma rive natale... Il n'est d'histoire que de l'âme, il n'est d'aisance que de l'âme.

Avec l'achaine, l'anophèle, avec les chaumes et les sables, avec les choses les plus frêles, avec les choses les plus vaines, la simple chose, la simple chose que voilà, la simple chose d'être là, dans l'écoulement du jour...

Sur des squelettes d'oiseaux nains s'en va l'enfance de ce jour, en vêtement des îles, et plus légère que l'enfance sur ses os creux de mouette, de guifette, la brise enchante les eaux filles en vêtement d'écailles pour les îles...

O sables, ô résines ! l'élytre pourpre du destin dans une grande fixité de l'œil ! et sur l'arène sans violence, l'exil et ses clés pures, la journée traversée d'un os vert comme un poisson des îles...

Midi chante, ô tristesse !... et la merveille est annoncée par ce cri : ô merveille ! et ce n'est pas assez d'en rire sous les larmes...

Mais qu'est-ce là, oh ! qu'est-ce, en toute chose qui soudain fait défaut ?... »

Je sais. J'ai vu. Nul n'en convienne ! — Et déjà la journée s'épaissit comme un lait.

L'ennui cherche son ombre aux royaumes d'Arsace ; et la tristesse errante mène son goût d'euphorbe par le monde, l'espace où vivent les rapaces tombe en d'étranges déshérences...

Plaise au sage d'épier la naissance des schismes !... Le ciel est un Sahel où va l'azalaïe en quête de sel gemme.

Plus d'un siècle se voile aux défaillances de l'histoire.

Et le soleil enfouit ses beaux sesterces dans les sables, à la montée des ombres où mûrissent les sentences d'orage.

O présides sous l'eau verte ! qu'une herbe illustre sous les mers nous parle encore de l'exil... et le Poète prend ombrage

De ces grandes feuilles de calcaire, à fleur d'abîme, sur des socles : dentelle au masque de la mort...

« ...Celui qui erre, à la mi-nuit, sur les galeries de pierre pour estimer les titres d'une belle comète ; celui qui veille, entre deux guerres, à la pureté des grandes lentilles de cristal ; celui qui s'est levé avant le jour pour curer les fontaines, et c'est la fin des grandes épidémies ; celui qui laque en haute mer avec ses filles et ses brus, et c'en était assez des cendres de la terre...

Celui qui flatte la démenche aux grands hospices de craie bleue, et c'est Dimanche sur les seigles, à l'heure de grande cécité ; celui qui monte aux orgues solitaires, à l'entrée des armées; celui qui rêve un jour d'étranges latomies, et c'est un peu après midi, à l'heure de grande viduité ; celui qu'éveille en mer, sous le vent d'une île basse, le parfum de sécheresse d'une petite immortelle des sables; celui qui veille, dans les ports, aux bras des femmes d'autre race, et c'est un goût de vétiver dans le parfum d'aisselle de la nuit basse, et c'est un peu après minuit, à l'heure de grande opacité; celui, dans le sommeil, dont le souffle est relié au souffle de la mer, et au renversement de la marée voici qu'il se retourne sur sa couche comme un vaisseau change d'amures...

Celui qui peint l'amer au front des plus hauts caps, celui qui marque d'une croix blanche la face des récifs; celui qui lave d'un lait pauvre les grandes casemates d'ombre au pied des sémaphores, et c'est un lieu de cinéraires et de gravats pour la délectation du sage; celui qui prend logement, pour la saison des pluies, avec les gens de pilotage et de bornage, chez le gardien d'un temple mort à bout de péninsule (et c'est sur un éperon de pierre gris-bleu, ou sur la haute table de grès rouge) ; celui qu'enchaîne, sur les cartes, la course close des cyclones ; pour qui s'éclairent, aux nuits d'hiver, les grandes pistes sidérales ; ou qui démêle en songe bien d'autres lois de transhumance et de dérivation; celui qui quête, à bout de sonde, l'argile mauve des grands fonds pour modeler la face de son rêve; celui qui s'offre, dans les ports, à compenser les boussoles pour la marine de plaisance...

Celui qui marche sur la terre à la rencontre des grands lieux d'herbe ; qui donne, sur sa route, consultation pour le

traitement d'un très vieil arbre ; celui qui monte aux tours de fer, après l'orage, pour éventer ce goût de crêpe sombre des feux de ronces en forêt ; celui qui veille, en lieux stériles, au sort des grandes lignes télégraphiques ; qui sait le gîte et la culée d'atterrissage des maîtres câbles sous-marins ; qui soigne sous la ville, en lieu d'ossuaires et d'égouts (et c'est à même l'écorce démasclée de la terre), les instruments lecteurs de purs séismes...

Celui qui a la charge, en temps d'invasion, du régime des eaux, et fait visite aux grands bassins filtrants lassés des noces d'éphémères ; celui qui garde de l'émeute, derrière les ferronneries d'or vert, les grandes serres fétides du Jardin Botanique ; les grands Offices des Monnaies, des Longitudes et des Tabacs ; et le Dépôt des Phares, où gisent les fables, les lanternes ; celui qui fait sa ronde, en temps de siège, aux grands halls où s'émiettent, sous verre, les panoplies de phasmes, de vanesses ; et porte sa lampe aux belles auges de lapis, où, friable, la princesse d'os épinglée d'or descend le cours des siècles sous sa chevelure de sisal ; celui qui sauve des armées un hybride très rare de rosier-ronce himalayen ; celui qui entretient de ses deniers, aux grandes banqueroutes de l'Etat, le luxe trouble des haras, des grands haras de brique fauve sous les roucoulements d'orage comme de beaux gynécées pleins de princes sauvages, de ténèbres, d'encens et de substance mâle...

Celui qui règle, en temps de crise, le gardiennage des hauts paquebots mis sous scellés, à la boucle d'un fleuve couleur d'iode, de purin (et sous le limbe des verrières, aux grands salons bâchés d'oubli, c'est une lumière d'agave pour les siècles et à jamais vigile en mer) ; celui qui vague,

avec les gens de peu, sur les chantiers et sur les cales désertées par la foule, après le lancement d'une grande coque de trois ans ; celui qui a pour profession d'agréer les navires ; et celui-là qui trouve un jour le parfum de son âme dans le vaigrage d'un voilier neuf ; celui qui prend la garde d'équinoxe sur le rempart des docks, sur le haut peigne sonore des grands barrages de montagne, et sur les grandes écluses océanes ; celui, soudain, pour qui s'exhale toute l'haleine incurable de ce monde dans le relent des grands silos et entrepôts de denrées coloniales, là où l'épice et le grain vert s'enflent aux lunes d'hivernage comme la création sur son lit fade ; celui qui prononce la clôture des grands congrès d'orographie, de climatologie, et c'est le temps de visiter l'Arboretum et l'Aquarium et le quartier des filles, les taileries de pierres fines et le parvis des grands convulsionnaires...

Celui qui ouvre un compte en banque pour les recherches de l'esprit ; celui qui entre au cirque de son œuvre nouvelle dans une très grande animation de l'être, et, de trois jours, nul n'a regard sur son silence que sa mère, nul n'a l'accès de sa chambre que la plus vieille des servantes ; celui qui mène aux sources sa monture sans y boire lui-même ; celui qui rêve, aux selleries, d'un parfum plus ardent que celui de la cire ; celui, comme Baber, qui vêt la robe du poète entre deux grandes actions viriles pour révéler la face d'une belle terrasse ; celui qui tombe en distraction pendant la dédicace d'une nef, et au tympan sont telles cruches, comme des ouïes, murées pour l'acoustique ; celui qui tient en héritage, sur terre de mainmorte, la dernière héronnière, avec de beaux ouvrages de vénerie, de faucon-

nerie ; celui qui tient commerce, en ville, de très grands livres : almagestes, portulans et bestiaires ; qui prend souci des accidents de phonétique, de l'altération des signes et des grandes érosions du langage ; qui participe aux grands débats de sémantique ; qui fait autorité dans les mathématiques usuelles et se complaît à la supputation des temps pour le calendrier des fêtes mobiles (le nombre d'or, l'indiction romaine, l'épacte et les grandes lettres dominicales) ; celui qui donne la hiérarchie aux grands offices du langage ; celui à qui l'on montre, en très haut lieu, de grandes pierres lustrées par l'insistance de la flamme...

Ceux-là sont princes de l'exil et n'ont que faire de mon chant. »

Etranger, sur toutes grèves de ce monde, sans audience ni témoin, porte à l'oreille du Ponant une conque sans mémoire :

Hôte précaire à la lisière de nos villes, tu ne franchiras point le seuil des Lloyds, où ta parole n'a point cours et ton or est sans titre...

« J'habiterai mon nom », fut ta réponse aux questionnaires du port. Et sur les tables du changeur, tu n'as rien que de trouble à produire,

Comme ces grandes monnaies de fer exhumées par la foudre.

VII

« ...Syntaxe de l'éclair ! ô pur langage de l'exil ! Lointaine est l'autre rive où le message s'illumine :

Deux fronts de femmes sous la cendre, du même pouce visités ; deux ailes de femmes aux persiennes, du même souffle suscitées...

Dormiez-vous cette nuit, sous le grand arbre de phosphore, ô cœur d'orante par le monde, ô mère du Proscrit, quand dans les glaces de la chambre fut imprimée sa face ?

Et toi plus prompte sous l'éclair, ô toi plus prompte à tressaillir sur l'autre rive de son âme, compagne de sa force et faiblesse de sa force, toi dont le souffle au sien fut à jamais mêlé,

T'assiéras-tu encore sur ta couche déserte, dans le hérissément de ton âme de femme ?

L'exil n'est point d'hier ! l'exil n'est point d'hier !... Exècre, ô femme, sous ton toit un chant d'oiseau de Barbarie...

Tu n'écouteras point l'orage au loin multiplier la course de nos pas sans que ton cri de femme dans la nuit n'assaille encore sur son aire l'aigle équivoque du bonheur ! »

...Tais-toi, faiblesse, et toi, parfum d'épouse dans la nuit comme l'amande même de la nuit.

Partout errante sur les grèves, partout errante sur les mers, tais-toi, douceur, et toi présence grée d'ailes à hauteur de ma selle.

Je reprendrai ma course de Numide, longeant la mer inaliénable... Nulle verveine aux lèvres, mais sur la langue encore, comme un sel, ce ferment du vieux monde.

Le nitre et le natron sont thèmes de l'exil. Nos pensers courent à l'action sur des pistes osseuses. L'éclair m'ouvre le lit de plus vastes desseins. L'orage en vain déplace les bornes de l'absence.

Ceux-là qui furent se croiser aux grandes Indes atlantiques, ceux-là qui flairent l'idée neuve aux fraîcheurs de l'abîme, ceux-là qui soufflent dans les cornes aux portes du futur

Savent qu'aux sables de l'exil sifflent les hautes passions lovées sous le fouet de l'éclair... O Prodigue sous le sel et l'écume de Juin ! garde vivante parmi nous la force occulte de ton chant !

Comme celui qui dit à l'émissaire, et c'est là son message : « Voilez la face de nos femmes ; levez la face de nos fils ; et la consigne est de laver la pierre de vos seuils... Je

**vous dirai tout bas le nom des sources où, demain, nous
baignerons un pur courroux. »**

**Et c'est l'heure, ô Poète, de décliner ton nom, ta nais-
sance, et ta race...**

Long Beach Island, N-J.. 1941.

VENTS

6

Telle est l'instance extrême où le Poète a témoigné.

Et en ce point extrême de l'attente, que nul ne songe à regagner les chambres.

« Enchantement du jour à sa naissance... Le vin nouveau n'est pas plus vrai, le lin nouveau n'est pas plus frais...

Quel est ce goût d'airielle, sur ma lèvre d'étranger, qui m'est chose nouvelle et m'est chose étrangère ?...

A moins qu'il ne se hâte en perdra trace mon poème... Et vous aviez si peu de temps pour naître à cet instant... »

(Ainsi quand l'Officiant s'avance pour les cérémonies de l'aube, guidé de marche en marche et assisté de toutes parts contre le doute, — la tête glabre et les mains nues et jusqu'à l'ongle sans défaut, — c'est un très prompt message qu'émet aux premiers feux du jour la feuille aromatique de son être.)

Et le Poète aussi est avec nous, sur la chaussée des hommes de son temps.

Allant le train de notre temps, allant le train de ce grand vent.

Son occupation parmi nous : mise en clair des messages. Et la réponse en lui donnée par illumination du cœur.

Non point l'écrit, mais la chose même. Prise en son vif et dans son tout.

Conservation non des copies, mais des originaux. Et l'écriture du poète suit le procès-verbal.

(Et ne l'ai-je pas dit ? les écritures aussi évolueront. — Lieu du propos : toutes grèves de ce monde.)

« Tu te révéleras, chiffre perdu !... Que trop d'attente n'aille énerver

L'usage de notre ouïe ! nulle impureté souiller le seuil de la vision !... »

Et le Poète encore est avec nous, parmi les hommes de son temps, habité de son mal...

Comme celui qui a dormi dans le lit d'une stigmatisée, et il en est tout entaché,

Comme celui qui a marché dans une libation renversée, et il en est comme souillé,

Homme infesté du songe, homme gagné par l'inféction divine,

Non point de ceux qui cherchent l'ébriété dans les vapeurs du chanvre, comme un Scythe,

Ni l'intoxication de quelque plante solanée — belladone
ou jusquiame,

De ceux qui prisent la graine ronde d'Ologhi mangée par
l'homme d'Amazonie,

Yaghé, liane du pauvre, qui fait surgir l'envers des
choses — ou la plante Pi-lu,

Mais attentif à sa lucidité, jaloux de son autorité, et tenant
clair au vent le plein midi de sa vision :

« Le cri ! le cri perçant du dieu ! qu'il nous saisisse en
pleine foule, non dans les chambres,

Et par la foule propagé qu'il soit en nous répercuté jusqu'
aux limites de la perception...

Une aube peinte sur les murs, muqueuse en quête de
son fruit, ne saurait nous distraire d'une telle adjuration ! »

Et le Poète encore est parmi nous... Cette heure peut-être
la dernière, cette minute même, cet instant !... Et nous
avons si peu de temps pour naître à cet instant !

« ...Et à cette pointe extrême de l'attente, où la promesse
elle-même se fait souffle,

Vous feriez mieux vous-même de tenir votre souffle... Et
le Voyant n'aura-t-il pas sa chance ? l'Écoutant sa réponse ?... »

Poète encore parmi nous... Cette heure peut-être la dernière...
cette minute même !... cet instant !...

— « Le cri ! le cri perçant du dieu sur nous ! »

AMERS

1

Et vous, Mers, qui lisiez dans de plus vastes songes, nous laissiez-vous un soir aux rostres de la Ville, parmi la pierre publique et les pampres de bronze ?

Plus large, ô foule, notre audience sur ce versant d'un âge sans déclin : la Mer, immense et verte comme une aube à l'orient des hommes,

La Mer en fête sur ses marches comme une ode de pierre : vigile et fête à nos frontières, murmure et fête à hauteur d'hommes — la Mer elle-même notre veille, comme une promulgation divine...

L'odeur funèbre de la rose n'assiégera plus les grilles du tombeau ; l'heure vivante dans les palmes ne taira plus son âme d'étrangère... Amères, nos lèvres de vivants le furent-elles jamais ?

J'ai vu sourire aux feux du large la grande chose fériée : la Mer en fête de nos songes, comme une Pâque d'herbe verte et comme fête que l'on fête,

Toute la Mer en fête des confins, sous sa fauconnerie de nuées blanches, comme domaine de franchise et comme terre de mainmorte, comme province d'herbe folle et qui fut jouée aux dés...

Inonde, ô brise, ma naissance ! Et ma faveur s'en aille au cirque de plus vastes pupilles !... Les sagaies de Midi vibrent aux portes de la joie. Les tambours du néant cèdent aux fifres de lumière. Et l'Océan de toute part, foulant son poids de roses mortes,

Sur nos terrasses de calcium lève sa tête de Tétrarque !

2

« ...Je vous ferai pleurer, c'est trop de grâce parmi nous.

« Pleurer de grâce, non de peine, dit le Chanteur du plus beau chant ;

« Et de ce pur émoi du cœur dont j'ignore la source,

« Comme de ce pur instant de mer qui précède la brise... »

Parlait ainsi homme de mer, tenant propos d'homme de mer.

Louait ainsi, louait l'amour et le désir de mer

Et vers la Mer, de toute part, ce ruissellement encore des sources du plaisir.

« C'est une histoire que je dirai, c'est une histoire qu'on entendra.

« C'est une histoire que je dirai comme il convient qu'elle soit dite,

« Et de telle grâce sera-t-elle dite qu'il faudra bien qu'on s'en réjouisse.

« Certes, une histoire qu'on veuille entendre, dans l'insouciance encore de la mort,

- « Et telle et telle, en sa fraîcheur, au cœur de l'homme sans mémoire,
- « Qu'elle nous soit faveur nouvelle et comme brise d'estuaire en vue des lampes de la terre.
- « Et de ceux-là qui l'entendront, assis sous le grand arbre du chagrin,
- « Il en est peu qui ne se lèvent, qui ne se lèvent avec nous et n'aillent, souriant,
- « Dans les fougères encore de l'enfance et le déroulement des crosses de la mort. »

3

Poésie pour accompagner la marche d'une récitation en l'honneur de la Mer.

Poésie pour assister le chant d'une marche au pourtour de la Mer.

Comme l'entreprise du tour d'autel et la gravitation du chœur au circuit de la strophe.

Et c'est un chant de mer comme il n'en fut jamais chanté, et c'est la Mer en nous qui le chantera :

La Mer, en nous portée, jusqu'à la satiété du souffle et la péroration du souffle,

La Mer, en nous, portant son bruit soyeux du large et toute sa grande fraîcheur d'aubaine par le monde.

Poésie pour apaiser la fièvre d'une veille au périple de mer. Poésie pour mieux vivre notre veille au délice de mer.

Et c'est un songe en mer comme il n'en fut jamais songé, et c'est la Mer en nous qui le songera :

La Mer, en nous tissée, jusqu'à ses ronceraies d'abîme, la Mer, en nous, tissant ses grandes heures de lumière et ses grandes pistes de ténèbre —

Toute licence, toute naissance et toute résipiscence, la Mer ! la Mer ! à son afflux de mer,

Dans l'affluence de ses bulles et la sagesse infuse de son lait, ah ! dans l'ébullition sacrée de ses voyelles — les saintes filles ! les saintes filles ! —

La Mer elle-même tout écume, comme Sibylle en fleurs sur sa chaise de fer...

4

Ainsi louée, serez-vous ceinte, ô Mer, d'une louange sans
offense.

Ainsi conviée serez-vous l'hôte dont il convient de taire le
mérite.

Et de la Mer elle-même il ne sera question, mais de son
règne au cœur de l'homme :

Comme il est bien, dans la requête au Prince, d'interposer
l'ivoire ou bien le jade

Entre la face suzeraine et la louange courtisane.

Moi, m'inclinant en votre honneur d'une inclinaison sans
bassesse,

J'épuiserai la révérence et le balancement du corps.

Et la fumée encore du plaisir enfumera la tête du fervent,

Et le délice encore du mieux dire engendra la grâce du sou-
rire...

Et de salutation telle serez-vous saluée, ô Mer, qu'on s'en
souvienne pour longtemps comme d'une récréation du
cœur.

...Or il y avait si longtemps que j'avais goût de ce poème, mêlant à mes propos du jour toute cette alliance, au loin, d'un grand éclat de mer — comme en bordure de forêt, entre les feuilles de laque noire, le gisement soudain d'azur et de ciel gemme : écaille vive, entre les mailles, d'un grand poisson pris par les ouïes !

Et qui donc m'eût surpris dans mon propos secret ? gardé par le sourire et par la courtoisie ; parlant, parlant langue d'aubain parmi les hommes de mon sang — à l'angle peut-être d'un Jardin Public, ou bien aux grilles effilées d'or de quelque Chancellerie ; la face peut-être de profil et le regard au loin, entre mes phrases, à tel oiseau chantant son lai sur la Capitainerie du Port.

Car il y avait un si long temps que j'avais goût de ce poème, et ce fut tel sourire en moi de lui garder ma prévenance : tout envahi, tout investi, tout menacé du grand poème, comme d'un lait de madrépores : à son afflux, do-

cile, comme à la quête de minuit, dans un soulèvement très lent des grandes eaux du songe, quand les pulsations du large tirent avec douceur sur nos aussières et sur nos câbles.

Et comment il nous vint à l'esprit d'engager ce poème, c'est ce qu'il faudrait dire. Mais n'est-ce pas assez d'y trouver son plaisir ? Et bien fût-il, ô dieux ! que j'en prisse soin, avant qu'il ne nous fût repris... Va voir, enfant, au tournant de la rue, comme les Filles de Halley, les belles visiteuses célestes en habit de Vestales, engagées dans la nuit à l'hampeçon d'ivoire, sont promptes à se reprendre au tournant de l'ellipse.

Morganatique au loin l'Épouse, et l'alliance, clandestine !... Chant d'épousailles, ô Mer, sera pour vous le chant : « Mon dernier chant ! mon dernier chant ! et qui sera d'homme de mer... » Et si ce n'est ce chant, je vous le demande, qu'est-ce qui témoignerait en faveur de la Mer — la Mer sans stèles ni portiques, sans Alyscamps ni Propylées ; la Mer sans dignitaires de pierre à ses terrasses circulaires, ni rang de bêtes bâties d'ailes à l'aplomb des chaussées ?

Moi j'ai pris charge de l'écrit, j'honorerai l'écrit. Comme à la fondation d'une grande œuvre votive, celui qui s'est offert à rédiger le texte et la notice ; et fut prié par l'Assemblée des Donateurs, y ayant seul vocation. Et nul n'a su comment il s'est mis à l'ouvrage : dans un quartier, vous dirait-on, d'équarrisseurs ou de fondeurs — par temps d'émeute populaire — entre les cloches du couvre-feu et les tambours d'une aube militaire...

Et au matin déjà la Mer cérémonielle et neuve lui sourit au-dessus des corniches. Et voici qu'en sa page se mire l'Etrangère... Car il y avait un si long temps qu'il avait goût de ce poème ; y ayant telle vocation... Et ce fut telle douceur un soir de lui marquer sa prévenance ; et d'y céder, telle impatience. Et le sourire aussi fut tel de lui prêter alliance... « Mon dernier chant ! mon dernier chant !... et qui sera d'homme de mer... »

6

Et c'est la Mer qui vint à nous sur les degrés de pierre
du drame :

Avec ses Princes, ses Régents, ses Messagers vêtus d'em-
phase et de métal, ses grands Acteurs aux yeux crevés et
ses Prophètes à la chaîne, ses Magiciennes trépignant sur
leurs socques de bois, la bouche pleine de caillots noirs, et
ses tributs de Vierges cheminant dans les labours de l'hymne,

Avec ses Pâtres, ses Pirates et ses Nourrices d'enfants-
rois, ses vieux Nomades en exil et ses Princesses d'élégie, ses
grandes Veuves silencieuses sous des cendres illustres, ses
grands Usurpateurs de trônes et Fondateurs de colonies
lointaines, ses Prébendiers et ses Marchands, ses grands
Concessionnaires de provinces d'étain, et ses grands Sages
voyageurs à dos de buffles de rizières,

Avec tout son cheptel de monstres et d'humains, ah !
tout son croît de fables immortelles, nouant à ses ruées d'es-
claves et d'ilotes ses grands Bâtards divins et ses grandes
filles d'étaçons — une foule en hâte se levant aux travées de
l'Histoire et se portant en masse vers l'arène, dans le pre-
mier frisson du soir au parfum de fucus,

plus haut encore et de plus loin, la Mer plus haute et plus lointaine... inallusive et pure de tout chiffre, la tendre page lumineuse contre la nuit sans tain des choses ?...

Ah ! quel grand arbre de lumière prenait ici la source de son lait !... Nous n'avons pas été nourris de ce lait-là ! Nous n'avons pas été nommés pour ce rang-là ! Et filles de mortelles furent nos campagnes éphémères, menacées dans leur chair... Rêve, ô rêve tout haut ton rêve d'homme et d'immortel !... « Ah ! qu'un Scribe s'approche et je lui dicterai... »

Nul Asiarque chargé d'un ordre de fêtes et de jeux eût-il jamais rêvé pareille rêverie d'espace et de loisir ? Et qu'il y eût en nous un tel désir de vivre à cet accès, n'est-ce point là, ô dieux ! ce qui nous qualifiait ?... Ne vous refermez point, paupière, que vous n'ayez saisi l'instant d'une telle équité ! « Ah ! qu'un autre s'approche et je lui dicterai... »

Le Ciel qui vire au bleu de mouette nous restitue déjà notre présence, et sur les golfes assaillis vont nos millions de lampes d'offrande, s'égarant — comme quand le cinabre est jeté dans la flamme pour exalter la vision.



Car tu nous reviendras, présence ! au premier vent du soir,

Dans ta substance et dans ta chair et dans ton poids de mer, ô glaise ! dans ta couleur de pierre d'étable et de dolmen, ô Mer ! — parmi les hommes engendrés et leurs contrées de chênes rouvres, toi Mer de force et de labour, Mer au parfum d'entraille femelle et de phoshore, dans les grands fouets claquants du rapt ! Mer saisissable au feu des plus

beaux actes de l'esprit!... (Quand les Barbares sont à la Cour pour un très bref séjour, l'union avec les filles de serfs rehausse-t-elle d'un si haut ton le tumulte du sang ?...)

« Guide-moi, plaisir, sur les chemins de toute mer; au frémissement de toute brise où s'alerte l'instant, comme l'oiseau vêtu de son vêtement d'ailes... Je vais, je vais un chemin d'ailes, où la tristesse elle-même n'est plus qu'aile... Le beau pays natal est à reconquérir, le beau pays du Roi qu'il n'a revu depuis l'enfance, et sa défense est dans mon chant. Commande, ô fifre, l'action, et cette grâce encore d'un amour qui ne nous mette en mains que les glaives de joie !... »

Et vous, qu'êtes-vous donc, ô Sages ? pour nous réprimander, ô Sages ! Si la fortune de mer nourrit encore, en sa saison, un grand poème hors de raison, m'en refuserez-vous l'accès ? Terre de ma seigneurie, et que j'y entre, moi ! N'ayant nulle honte à mon plaisir... « Ah ! qu'un Scribe s'approche et je lui dicterai... » Et qui donc, né de l'homme, se tiendrait sans offense aux côtés de ma joie ?

— Ceux-là qui, de naissance, tiennent leur connaissance au-dessus du savoir.



*Conseiller littéraire au « Library of Congress »
(Bibliothèque Nationale des Etats-Unis) (1941-1946)
(Dessin de S.A. Beaulieu) (1945)*

BIBLIOGRAPHIE

I

PUBLICATIONS DE SAINT-JOHN PERSE

I. — ELOGES

— *Images à Crusodé*, sous la signature : *Saintléger Léger*. Publié, pour la première fois, en revue, à Paris, dans la *Nouvelle Revue Française*, n° 7, août 1909.

— *Pour fêter une enfance ; Récitation à l'éloge d'une Reine, etc.*, sous la signature : *Saintléger Léger*. Publié, pour la première fois, en revue à Paris, dans la *Nouvelle Revue Française*, avril 1910.

— *Eloges*, sous la signature : *Saintléger Léger*. Publié, pour la première fois, en revue, à Paris, dans la *Nouvelle Revue Française*, juin 1910.

— ELOGES, en volume, comprenant tous les poèmes précédents. Première édition, sous couverture muette (le nom d'auteur, *Saintléger Léger*, apparaissant seulement à la feuille de titre), aux *Editions de la Nouvelle Revue Française*, Marcel Rivière, Paris, 1911.

— *Amitié du Prince*, sous la signature : *St.-J. Perse*. Publié, pour la première fois, en revue, à Paris, dans *Commerce*, première livraison, été 1924.

— AMITIE DU PRINCE, sous la signature : *St.-J. Perse*. Publié en volume (fac-similé du manuscrit d'auteur, exécuté par Jacomet), chez Ronald Davis, Paris, 1924.

— *Chanson du Présomptif*, sous le titre : *Chanson*, et sous la signature : *St.-J. Perse*. Publié, pour la première fois, en revue à Paris, dans *Commerce*, hiver 1924.

— ELOGES, en volume, sous la signature : *St.-J. Perse*. Deuxième édition (texte revu et augmenté, comprenant tous les poèmes précédents), aux *Editions de la Nouvelle Revue Française*, Librairie Gallimard, Paris 1925.

— *Berceuse*, sous la signature : *Saint-John Perse*. Publié, pour la première fois, en revue, dans *Mesa*, Aurora, N. Y., Etats-Unis, août 1945.

— ELOGES, en volume, sous la signature : *St.-J. Perse*. Troisième édition, avec note bibliographique (texte revu, augmenté et redistribué, comprenant tous les poèmes précédents), aux *Editions de la Nouvelle Revue Française*, Gallimard, Paris, 1948.

(Entre 1925 et 1944, toute réédition interdite par l'auteur.)

II. — ANABASE

-- 1° En France :

— Première page d'ANABASE, *Chanson* liminaire, publiée pour la première fois, en revue, sans signature, dans la *Nouvelle Revue Française*, Paris 1922.

— Fragments d'ANABASE publiés, pour la première fois, en revue, sous la signature : *St.-J. Perse*, dans la *Nouvelle Revue Française*, Paris, 1924.

— Première édition en volume : aux *Editions de la N. R. F.*, Librairie Gallimard, Paris, 1924.

— Deuxième édition, entièrement numérotées. (Edition de luxe, très grand in-4°, de grande typographie, imprimée à Dijon par Maurice Darantière). Aux *Editions de la N. R. F.*, Librairie Gallimard, Paris, 1925.

— Troisième édition. Gallimard, Paris, 1947. (Edition fautive, retirée à la demande de l'auteur.)

— Quatrième édition. Gallimard, Paris, 1948. (Édition revue et corrigée, avec bibliographie reproduisant les préfaces, de Valéry Larbaud, Hugo Von Hofmannsthal, T. S. Eliot, et Giuseppe Ungaretti, aux traductions russe, allemande, anglaise et italienne).

(Entre 1925 et 1945, toute réédition française interdite par l'auteur.)

— 2° Aux Etats-Unis :

— ANABASE, par St.-J. Perse. Texte français sans traduction en regard. Avec note bibliographique reproduisant les préfaces, de Valéry Larbaud, Hugo Van Hofmannsthal et T.S. Eliot, aux traductions russe, allemande et anglaise.) Editions Françaises Brentano's, New-York, 1945.

III. — EXIL

suivi de

POÈME A L'ÉTRANGÈRE. PLUIES, NEIGES

EXIL

— Publié pour la première fois, en français, aux Etats Unis, dans la revue *Poetry*, de Chicago, vol. LIX, n° 6, mars 1942.

— Reproduit en France, dans la revue *Cahiers du Sud*, de Marseille, tome XIX, n° 246, mai 1942.

— Reproduit en Argentine, dans la revue *Lettres Françaises*, de Buenos-Aires, n° 5, 1^{er} juillet 1942.

— Édité pour la première fois en volume, en 1942 :

— 1° En édition spéciale des *Cahiers du Sud*, à Marseille (200 exemplaires numérotés sur vélin).

— 2° En édition secrète de Gallimard, à Paris, sans nom d'auteur au titre, et les initiales St-J. P. figurant seules sur la couverture (les trois lettres N. R. F. apparaissant en dernière page, avec l'achevé d'imprimer : « en France, le 15 Octobre 1942 » — 15 exemplaires sur vélin pur fil.)

— 3° Aux Editions des *Lettres Françaises*, à Buenos-Aires (Argentine) (393 exemplaires in-quarto, de grande typographie).

— Réédité en Suisse, dans la collection : *Les Cahiers du Rhône* (Cahiers rouges, n° 1), aux Editions de la Baconnière, Boudry, Neuchâtel, 1943.

POEME A L'ETRANGERE

- Publié pour la première fois, en français, aux Etats-Unis, dans la revue *Hémisphères*, de New-York, n° 1, été 1943.
- Reproduit dans la revue *Fontaine*, d'Alger, tome VI, n° 32, 1944.
- Reproduit dans la revue *La Nouvelle Relève*, de Montréal (Canada), juin 1945.
- Reproduit dans la revue *Briarcliff Quaterly*, de New-York, janvier 1946.

PLUIES

- Publié pour la première fois, en français, en Argentine, dans la revue *Lettres Françaises*, de Buenos-Aires, n° 10, octobre 1943.
- Reproduit dans la revue *Fontaine*, d'Alger, tome VI, n° 34, mars 1944.
- Reproduit dans la revue *Fontaine*, de Paris, tome VIII, n° 41, avril 1945.
- Edité pour la première fois en volume, en Argentine, aux *Editions des Lettres Françaises*, Buenos-Aires, 1944 (392 exemplaires grand in-quarto, de grande typographie).
- Réédité aux Etats-Unis, en édition spéciale de la *Sewanee Review*, Sewanee, Tenn. 1945.

NEIGES

- Publié pour la première fois, en français, en Argentine, dans la revue *Lettres Françaises*, de Buenos-Aires, n° 13, 1^{er} juillet 1944.
- Reproduit dans la revue *Fontaine*, d'Alger, en 1945.
- Reproduit dans la revue *Sewanee Review*, de Sewanee, Tenn. (Etats-Unis), avril 1945.
- Edité pour la première fois en volume, aux Etats-Unis, en tirage à part de la *Sewanee Review*, Sewanee, Tenn., Juin 1945.
- Reproduit dans la revue *Choix*, de Londres, n° 3, 1945.
- Reproduit dans la revue *Formes et Couleurs*, de Lausanne, Paris et Londres, 1945.

LES QUATRE POEMES

- Edités pour la première fois, collectivement, sous le titre : QUATRE POEMES (1941-1944), aux *Editions des Lettres Françaises*, à Buenos-Aires (Argentine), 1944 :
- 1^o En petite édition, dans la collection *La Porte Etroite*, vendue au profit des Œuvres du « Comité Français de Secours aux Victimes de la Guerre ». (Premier tirage avec une note liminaire d'Archibald MacLeish ; deuxième tirage sans note liminaire.)

— 2° En tirage de luxe, de grand format, sur papier Whatman.
— Réédités pour la première fois, à Paris, sous le titre : *EXIL, suivi de POEME A L'ETRANGERE, PLUIES, NEIGES*, dans la Collection *Métamorphoses* (XXIV), Gallimard, 1945.

(Edition fautive, retirée à la demande de l'auteur.)

— Réédités pour la deuxième fois, à Paris, sous le titre : *EXIL, suivi de POEME A L'ETRANGERE, PLUIES, NEIGES*, avec une note bibliographique, Gallimard, 1946.

(Edition revue et corrigée par l'auteur. Titre fantaisie :

Poèmes pour Poème, et Pluie pour Pluies.)

IV. — VENTS

— *VENTS*, par St.-J. Perse.

Publié, pour la première fois, en volume, à Paris, N. R. F., Gallimard, 1946. (Edition grand in-quarto Soleil, de grande typographie (106 p.), imprimée à Paris sur les presses de J. Dumoulin. Tirage entièrement numéroté, de 2.425 exemplaires.)

— Fragments (II : 1, 2, 3) reproduits dans la revue internationale *Mesa*, Aurora, N. Y. Etats-Unis, Hiver 1947.

V. — EDITION COLLECTIVE

— Sous le titre : (EUVRE POETIQUE. — I. (Eloges. La gloire des Rois. Anabase. Exil. Vents), édition collective, en un seul volume, publiée pour la première fois, à Paris, Gallimard, 1953.

VI. — AMERS

— Sous le titre : *ET VOUS MERS....*, première partie publiée, pour la première fois, à Paris, dans les *Cahiers de la Pléiade*, n° X, été-automne 1950.

— Sous le titre : *MIDI. SES FAUVES, SES FAMINES...* fragment publié, pour la première fois, en revue, à Paris, dans *Exils*, première livraison, novembre 1952.

— Sous le titre : *AMERS*, deuxième partie publiée, pour la première fois, à Paris, dans la *Nouvelle-Nouvelle Revue Française*, n° 1, janvier 1953.

— Edition en volume : aux *Editions de la N. R. F.*, Librairie Gallimard, Paris, 1957.

VII. — CHRONIQUE

— Publié pour la première fois dans les *Cahiers du Sud*, n° 352, 1959.

— Edition en volume : aux *Éditions de la N.R.F.*, Librairie Gallimard, Paris, 1960.

II

OUVRAGES SUR SAINT-JOHN PERSE

— HOMMAGE A SAINT-JOHN PERSE, *Les Cahiers de la Pléiade*, N° X, été-automne, 1950.

André GIDE : *Don d'un arbre*. — T. S. ELIOT : *Un feuillet unique*. — Léon-Paul FARGUE : *Lettre à Saint-John Perse*. — Herbert STEINER : *Amitié du Prince*. — René CHAR : *A Saint-John Perse*. — Jules SUPERVIELLE : *Hommage*. — Jorge GUILLÉN : *Je vivrai dans mon nom*. — Georges SCHEHADE : *Voici l'île*. — J. G. CRUCHAGA : *Pluie*. — Valéry LARBAUD : *«Eloges»*. — Blaise ALLAN : *Jeanne et l'«Anabase»*. — Pierre-Jean JOUVE : *«Exil»*. — Paul CLAUDEL : *Un poème de Saint-John Perse : «Vents»*. — André BRETON : *Le Donateur*. — Gaétan PICON : *Le plus hautainement libre*. — A. Roland de RENEVILLE : *D'une chronique miraculeuse*. — Albert BÉGUIN : *Une poésie scandée*. — Giuseppe UNGARETTI : *Histoire d'une traduction*. — Denis DEVLIN : *St-John Perse à Washington*. — Jorge ZALAMEA : *La consolation poétique*. — Roger CAILLOIS : *Une poésie encyclopédique*. — Gabriel BOUNOURE : *Saint-John Perse et l'ambiguïté poétique*. — M. J. LEFEBVRE : *La revanche de la poésie*. — Max-Pol FOUCHET : *Rencontre de l'exact*. — Archibald MACLEISH : *Le temps de la louange*. — Stephen SPENDER : *Un bas-relief*. — Renato POGGIOLI : *Nouveauté de St-John Perse*. — Louis Marcel RAYMOND : *Humanité de St-John Perse*. — Friedhelm KEMP : *Renaissance du poème*. — Denis de ROUEMONT : *St-John Perse et l'Amérique*. — Allen TATE : *Mystérieux Perse*.

— MAURICE SAILLET : *Saint-John-Perse, poète de gloire* (suivi d'un essai de biographie d'Alexis Léger). Mercure de France, 1952.

— ALAIN BOSQUET : *Saint-John Perse*. Editions Pierre Seghers, 1953. Premier tirage. Edition remaniée, 1955. Editions augmentées, 1959 et 1960.

— ROGER CAILLOIS : *Poétique de Saint-John Perse*. Gallimard, 1954.

— PIERRE GUERRE : *Saint-John Perse et l'homme*. Gallimard, 1955.

— CHRISTIAN MURCIAUX : *Saint-John Perse*. Editions Universitaires, 1960.

TABLE DES MATIERES

SAINT-JOHN PERSE, <i>par Alain Bosquet</i>	7
--	---

1. — L'ŒUVRE

De la grandeur en poésie	9
« <i>Eloges</i> » ou <i>Le poème ignorant de sa genèse</i>	17
« <i>Anabase</i> » ou <i>Rencontre du poème et de sa genèse</i> ..	32
« <i>Exil</i> » ou <i>Alliance du poème et de sa genèse</i>	45
« <i>Vents</i> » ou <i>Fusion du poème et de sa genèse</i>	61
« <i>Amers</i> » ou <i>La Trinité : objet, poète, poème</i>	77
« <i>Chronique</i> » ou <i>Le retour au poème intime</i>	86
<i>Les pouvoirs de l'image, les ressources métriques ou syntaxiques</i>	89

2. — DOCUMENTS

Les affinités	103
La personne de l'auteur n'appartient pas à son public .	113

CHOIX DE TEXTES

MIDI, SES FAUVES, SES FAMINES.. (fac-similé)	125
--	-----

CHOIX D'IMAGES	127
----------------------	-----

« ÉLOGES »

Pour fêter une enfance II	141
Pour fêter une enfance V	143
Pour fêter une enfance XVIII	145
Amitié du Prince	146

« ANABASE »	
<i>Chant VII</i>	155
<i>Chant VIII</i>	158
<i>Chanson</i>	160
« EXIL »	161
« VENTS »	
<i>Fragment du Chant VI</i>	179
« AMERS »	
<i>Invocation. « Et vous, Mers »</i>	183
BIBLIOGRAPHIE	
<i>Publications de Saint-John Perse</i>	199
<i>Ouvrages sur Saint-John Perse</i>	205
TABLE DES MATIÈRES	207
TABLE DES ILLUSTRATIONS	209

Les disques VEGA-SEGHERS ont fait enregistrer par Jean VILAR un disque 17 cm./33 t. durée prolongée N° P.37A.4021 où sont dits les poèmes suivants :

Nous n'habiterons pas toujours ces terres jaunes, Notre délice (Anabase). Portes ouvertes sur les sables (Exil). Et vous, Mers (Amers). Chanson (Anabase). Telle est l'instance extrême (Vents). Car tu nous reviendras, Présence (Amers).

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Couverture : *Saint-John Perse.*

A Washington (1949)	6
Marie-René Alexis Saint-Léger Léger, à St-Léger-les-Feuilles (Guadeloupe)	24 ¹
« Habitation » du « Bois-Debout », sur la côte de Capesterre (Guadeloupe)	24 ²
Saint-Léger Léger à 17 ans, à Bordeaux (à l'âge où il écrivit les premiers poèmes d' « Eloges »)	24 ³
Navigation équatoriale, dans l'Archipel Malais, à l'époque où fut écrit « Amitié du Prince » (1921)	24 ⁴
Alexis Léger, Expert politique à la Conférence internationale de Washington (1921-22) (photo Harris and Ewing)	40 ¹
Sur les routes de l'exil (1940)	40 ²
Décrets du Gouvernement de Vichy frappant Alexis Léger, Ambassadeur de France, de déchéance de la nationalité française, de confiscation de biens, et de radiation de la Légion d'Honneur (1940-41)	40 ³
Saint-John Perse à « Long Beach Island » (New-Jersey), « le lieu flagrant et nul » où fut écrit Exil (1941)	40 ⁴
Saint-John Perse à « Hundred Acre Island » (1945)	72 ¹
A l'extrême Nord américain, chez les gardiens de phare d'une île atlantique (1951)	72 ²
Dans la Baie de Fundy (1950)	72 ³
Saint-John Perse, Washington (1951). (Photo. Hessler). ..	72 ⁴
Carte des Iles de la Guadeloupe, dressée par Saint-John Perse	122
Saint-John Perse (1945)	198

ACHEVÉ D'IMPRIMER
EN 1964 SUR
LES PRESSES DE L'I. F. M. R. P
4, RUE CAMILLE TAHAN A PARIS
POUR LE COMPTE
DES ÉDITIONS PIERRE SEGHERS

N° d'ordre éditeur 1014
Dépôt légal 4^e trimestre 1961
Imprimé en France

